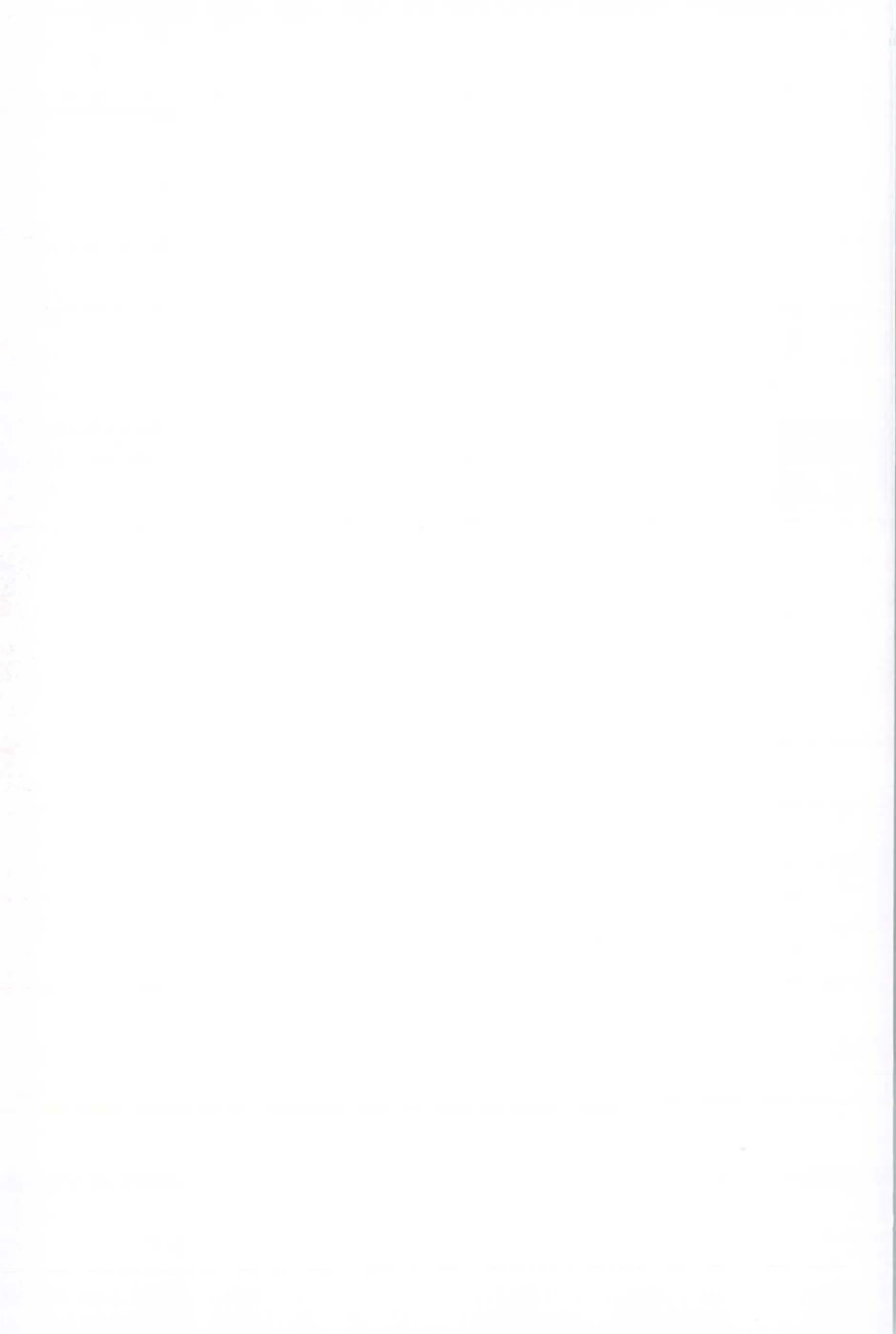


Les SDF : sortir de la rue

Discontinuités biographiques
et travail de la reconversion





Recherche

Pascale Pichon

Sortir de la rue
Discontinuités biographiques
et travail de la reconversion

les **SDF**

octobre 2005

Ce travail de recherche s'est déroulé dans le cadre du laboratoire du CRESAL et a bénéficié des réflexions et des interrogations des chercheurs engagés avec moi dans des ateliers internes de recherche. Qu'ils en soient remerciés ici.

L'enquête de terrain a nécessité un important recueil de données. Ce sont Anne Louise NESME et Pascale JORLAND qui m'ont aidée à ce recueil. Dans une première phase de l'enquête, elles ont effectué la plus grande partie des entretiens auprès des travailleurs sociaux et bénévoles d'association. Puis dans une deuxième phase, elles ont conduit un peu plus de la moitié des entretiens biographiques auprès des anciens SDF. Anne Louise NESME a pu mener une investigation plus approfondie dans l'association Main dans la Main et a accompagné ses interviews de précieuses notes de terrain.

Nous tenons à remercier les protagonistes de cette enquête ; d'une part les travailleurs sociaux, les salariés et les bénévoles des associations qui ont accepté de réfléchir à haute voix à l'accompagnement social qu'ils effectuaient auprès des personnes à la rue et à interroger, de fait, les limites de leurs pratiques et de leur implication personnelle ; d'autre part, les intéressés eux-mêmes. Que leur témoignage puisse être entendu au-delà de leurs proches. Ce travail de recherche leur est dédié.

Directrice de la publication : Michèle Tilmont,
Secrétaire permanente du PUCA
Directrice de la rédaction : Danielle Ballet
Coordination : Josette Marie-Jean-Robert
Ministère de l'Emploi, de la Cohésion sociale et du Logement
Ministère des Transports, de l'Équipement, du Tourisme et de la Mer
Plan Urbanisme Construction Architecture
Grande Arche de la Défense – Pilier Sud
92055 La Défense Cedex
Tél. : 01 40 81 24 53 – Fax : 01 40 81 63 78
Site PUCA : www.urbanisme.equipement.gouv.fr/puca

Collection « Recherches » du PUCA n° 156
en vente au Certu
9, rue Juliette Récamier 69956 Lyon Cedex 06
Tél : 04 72 74 59 97
Fax : 04 72 74 57 80
Achevé d'imprimer Le Clavier – Octobre 2005
Dépôt légal n° 945
ISSN n° 049 8804

Sommaire

AVANT-PROPOS, Danielle Ballet	5
-------------------------------------	---

INTRODUCTION :	
À propos des processus de sortie : hypothèses de recherche	7

PARTIE I : LA DÉMARCHE DE RECHERCHE

LE CHERCHEUR ET LE TERRAIN	15
LA "POPULATION"	17
INTERVIEWS DES TRAVAILLEURS SOCIAUX ET DES INTERVENANTS ASSOCIATIFS	19
INTERVIEWS DES ANCIENS SDF	20
<i>Le domicile</i>	22

PARTIE II : LES RÉCITS

DISCONTINUITÉS BIOGRAPHIQUES	23
FICTIONS NARRATIVES ET DERNIÈRE ÉTAPE D'UNE CARRIÈRE DE SURVIE	30
<i>Initiation et rite de passage</i>	30
<i>Formation</i>	34
<i>Conversion</i>	36
<i>Reconquête de soi</i>	38
POINTS DE VUE CROISÉS DES PROFESSIONNELS DE L'ASSISTANCE	41

PARTIE III : LE TRAVAIL DE LA RECONVERSION

TRAME DES PARCOURS ET RÉPARATION DE L'IMAGE DE SOI	45
<i>Les rencontres</i>	47
<i>Les acquis de l'expérience</i>	51
<i>Les dispositifs</i>	52
<i>Le sentiment de dignité</i>	58

ABOUTISSEMENTS	63
<i>L'aide et l'entraide</i>	63
<i>Le chez soi retrouvé</i>	70
<i>Des réussites volontaires</i>	74
CONCLUSION	77
BIBLIOGRAPHIE	81
RÉSUMÉ	85

Avant-propos

Danielle Ballet

Cette recherche a été réalisée dans le cadre du programme lancé au printemps 1999 par le Plan Urbanisme Construction Architecture sur : *les "SDF", représentations, trajectoires et politiques publiques*.

Ce programme a donné lieu à seize recherches majoritairement françaises, mais le colloque qui s'en est suivi à la fin de l'année 2003 a permis de confronter les problématiques actuelles entre chercheurs français et étrangers, d'Europe et d'Amérique du Nord, ainsi qu'entre praticiens de terrain et chercheurs.

L'auteur de cette recherche connaît le milieu de la rue en sa double qualité de sociologue et de militante, ce qui enrichit son analyse qui porte sur les processus de sortie des personnes vivant à la rue. Elle met particulièrement l'accent sur la liaison-déliasion intime entre ceux-ci et l'investissement des lieux et des personnes rencontrés au cours de la "carrière de la rue". S'affranchir des représentations et des stratégies mises en œuvre pour affronter le dénuement matériel et l'absence de domicile propre semble constitutif d'une démarche de "reconversion" qui modifie le rapport à l'assistance et aux routines de la survie. Des remaniements internes et externes sont en jeu. Ils s'appuient sur les rencontres, les acquis de l'expérience, l'accès aux ressources proposées par les dispositifs et le sentiment de dignité, pour engager ce que l'auteur appelle le travail de reconversion qui permet de sortir de la déréliction par différentes voies.

Ces articulations sont réussies, dit l'auteur, dans la mesure où elles sont soumises au principe de la lutte pour une reconnaissance sociale partagée, ce qui suppose qu'aient été instaurées des relations de confiance. Tout repose sur la qualité de chaque service et de chaque interaction offerts et sur le cadrage de la relation d'aide, c'est-à-dire la possibilité pour chacun des protagonistes d'en élaborer le contenu et la finalité. Le processus de sortie peut se réaliser si l'organisation pratique et cognitive de l'expérience sociale de la survie est, à un moment, structurée par des interrelations qui invitent les personnes à participer pleinement aux actions, à les négocier, pour qu'elles prennent sens dans leur finalité et au regard de ce qui est vécu au temps présent.

C'est donc pour une grande part la structure même de l'assistance et du secours qui organise l'expérience de la carrière et l'ultime processus de la reconversion. Cette recherche invite l'ensemble des acteurs sociaux à ajuster les finalités et les modalités de leurs interventions pour permettre à des personnes rendues particulièrement vulnérables par les circonstances de leur vie de retrouver l'estime de soi et les moyens pour sortir du système d'enfermement.

Introduction

À propos des processus de sortie : hypothèses de recherche

Comprendre les étapes et la dynamique qui conduisent les personnes sans domicile à *s'en sortir*, telle a été ma perspective de recherche. Mais pour saisir cette dynamique, il convenait de garder à l'esprit le processus de socialisation/désocialisation que j'avais précédemment analysé pour rendre compte d'une "carrière de survie" (Pichon, 1995), sans le réduire à un seul de ses termes. Conséquence du dénuement extrême, la carrière de survie ressemble en effet à un système d'enfermement dans le sens que donne Erving Goffman à "la carrière morale" de l'interné psychiatrique (Goffman, 1968). Elle oblige à de nombreuses adaptations face à l'assistance caritative et face aux "collègues" de la rue. Pour le Sans Domicile Fixe, la préservation du maintien de son identité dépendra assurément et de manière paradoxale de la réussite de ces adaptations *et* de son désir de s'en sortir.

En effet, qu'on analyse la survie quotidienne comme une série de stratégies, ou qu'on la décrive comme une quotidienneté de l'urgence, régie par des actions conduites au coup par coup, cela revient toujours à observer des formes d'impuissance à agir dans le cours normal des échanges sociaux. Ainsi présentée comme une entrée dans un autre monde, la survie nous conduit naturellement à envisager une sortie possible parce que nous savons que nous circulons d'un monde à un autre, soit dans le cours diachronique d'une vie et de ses discontinuités, soit de façon synchronique, selon nos activités sociales.

"SORTIR", "S'EN SORTIR"

Quelle que soit leur situation présente, les personnes sans domicile évoquent toujours l'espoir de *s'en sortir*. Notons d'un point de vue sémantique que, dans le sens de l'origine ou de l'appartenance, "être issu de ..." ou "ne plus appartenir à ...", les expressions "sortir" d'un lieu, d'un état, d'une condition, etc., convoquent le rappel de ces liens qui fondent la place sociale que nous occupons et qui sont bien souvent réévalués lors des moments critiques de la vie, ces passages mouve-

mentés d'un établissement à un autre. En effet, être Sans Domicile Fixe, c'est bien souvent s'exposer publiquement (par exemple en faisant la manche), c'est aussi savoir se présenter auprès des services du secours et de l'assistance. La mise en avant d'une identité négative stigmatisée est dominante dans ces deux formes de publicité de soi. Ainsi l'observation de nouvelles formes de présentation de soi dans la vie ordinaire et face au sociologue dans le cours de l'enquête pourront être des indicateurs fiables de la sortie de cette identité là. Elles nous conduiront à interroger les formes et les contenus des liens sociaux qui accompagnent ces nouveaux positionnements.

Associée au processus social antérieur dit "d'exclusion" qui, telle une force vive incontrôlable, écarterait les individus de leurs prises sur le monde, la sortie vient faire barrage. Mais de quelle manière ? La notion d'exclusion a toujours l'inconvénient de s'arrêter au premier mouvement qui place "les pauvres (...)" dans la situation de l'étranger qui se trouve pour ainsi dire matériellement en dehors du groupe dans lequel il réside" (Simmel, 1908, p. 56), oubliant que le pauvre, cet "ennemi de l'intérieur", met en évidence, comme l'étranger, la diversité des degrés de distance au groupe auquel il appartient et qui "les unit à l'ensemble au sein d'une entité plus large" (*Ibid.*, p. 56). En définissant le résultat du passage d'un dedans à un dehors, la "sortie de l'exclusion" n'offrirait pas d'autre alternative que de s'intéresser aux modalités du retour, ce que les termes de *réinsertion sociale*, ou encore de *réadaptation sociale* propres au champ du travail social, suggèrent. Or, il nous semble que saisie de cette manière, l'analyse de la "sortie de l'exclusion" conduit à envisager le parcours biographique de manière trop linéaire, ici dans le sens d'une trajectoire descendante puis ascendante, inscrite dans des modalités de passage au sein même des différentes sphères de la vie sociale : le logement, l'emploi, la culture, etc. On perçoit bien pourtant que le concept de *mobilité sociale* lié à la description de ce type de trajectoires ne peut rendre compte de la dimension radicale de la survie par rapport à la vie d'une part, de la rupture qu'elle représente dans une histoire biographique et de cette nécessité qu'elle soit néanmoins rattachée au cours de la vie pour être dépassée, d'autre part.

Si l'on rejette la notion d'exclusion pour lui préférer celle de "désaffiliation" (Castel, 1995), comprise comme l'aboutissement de la ruine du rapport salarial à la suite d'un long processus socio-historique de la transformation des liens du travail et mettant en évidence la fragilité des réseaux d'appartenance primaire et secondaire, celle-ci ne paraît guère mieux convenir. En effet, l'observation ne conduit pas à donner du poids à la manière dont ces "individus négatifs" retrouvent une valeur sociale positive au moment du retour à l'emploi, et à ses conséquences en terme de réaffiliation. Quant au "processus de désocialisation" tel que l'envisage Patrick Declerck (2001), qui insiste sur la dimension psychique de la souffrance sociale, il n'encourage guère à espérer une "resocialisation", tant le processus semble irréversible malgré tout effort de prise en charge psychologique : "J'entends par désocialisation un ensemble

de comportements et de mécanismes psychiques par lesquels le sujet se détourne du réel et de ses vicissitudes pour chercher une satisfaction ou – *a minima* – un apaisement dans un aménagement du pire. La désocialisation constitue, en ce sens le versant psychopathologique de l'exclusion sociale" (*Ibid.*, p. 294).

Néanmoins, à la différence de l'exclusion et de la désaffiliation qui se trouvent, pourrait-on dire, en amont de l'expérience spécifique d'une carrière de survie, la désocialisation nous ramène à l'expérience même de la "clochardisation" et du point de vue sociologique, à l'observation des prises opérées dans le monde même de la survie pour s'en sortir. Ce sont les travaux de Mickaël Pollack qui font référence à ce point précis de l'élucidation des ressources de survie. Il a su montrer comment les femmes qui ont survécu aux camps de concentration ont puisé dans leurs réserves d'autonomie et de débrouillardise au cours de leur jeunesse, pour se maintenir durant leur internement puis après leur libération (Pollack, 1990). Grâce à ce capital, elles ont pu mobiliser les quelques autres ressources disponibles, relationnelles et matérielles à l'intérieur des camps. Comme Mickaël Pollack nous y invite, il faut distinguer les ressources internes des ressources externes à la personne. Ainsi les opportunités qui s'offrent (en termes de relations, d'activités ou d'actions, d'inscriptions sociales et donc de places sociales) nous les considérerons à notre tour comme des ressources externes. La manière dont chacun s'en empare permettra d'en faire remarquer l'enchaînement significatif et d'en mettre en avant les occurrences par delà les singularités. Par contre les remaniements psychiques auxquels ont inévitablement conduit certains événements et moments critiques de la vie, échappent à l'analyse sociologique.

Je voudrais former l'hypothèse, que ce sont précisément des ressources internes et externes, ces différents supports sociaux et affectifs, qui ont manqué pour ne pas devenir SDF. Ce n'est que si de nouvelles ressources affectives, cognitives et matérielles apparaissent dans le cours même de la carrière de survie que la vie d'avant pourra en être reconsidérée et que pourront être mobilisées des ressources que l'individu croyait jusqu'alors absentes ou inaccessibles.

C'est pourquoi l'analyse du processus de sortie doit considérer la "carrière morale" du Sans Domicile Fixe. Elle en intègre le déroulement propre, ce qui permettra de tenir compte des lieux concrets, parcourus et investis au cours de celle-ci. En effet, les lieux de la survie quotidienne, ceux que proposent les services d'assistance, comme tous ces espaces formant abris, cachettes et protections au cœur même des espaces publics révèlent des prises identitaires. Survivre au quotidien procède d'une entrée dans un autre monde de représentations et de valeurs liées au dénuement matériel et à l'absence de domicile propre et conduit en même temps à développer des formes de sociabilité spécifiques, à se suffire de l'espoir qu'offrent les services de l'assistance ou la rue. Dans le mouvement inverse, quitter ce monde reviendrait donc à s'éloigner peu ou prou de ces lieux-ressources où règne l'économie de l'aide charitable, de la débrouille et des petites combines assurant

les besoins élémentaires, pour investir de nouvelles activités avec leurs richesses matérielles et symboliques dans une temporalité plus longue, qu'on l'appelle projet ou promesse à soi et aux autres. Sortir donc d'un espace-temps – un monde – jusqu'alors organisé par l'urgence du quotidien et la subsistance immédiate. C'est dans ce sens que la sortie peut apparaître comme un passage d'un temps à un autre, d'une période de sa vie à une autre, comme la fin d'une carrière.

Mais cela ne saurait suffire. N'y-a-t-il donc pas un sens positif à la sortie, voire un sens moral qu'il conviendrait de mettre à jour. En réchapper, se tirer d'affaire, "s'affranchir" (Bergier, 1996) des effets de la survie, n'est-ce-pas maintenir son identité personnelle envers et contre toutes les atteintes à l'intégrité et à l'image de soi qui caractérisent cette expérience limite ? Comment se manifeste ce maintien de soi et s'affirmation de nouvelles identités ? En quoi la construction de liens personnels de solidarité concourt-il à une reconnaissance sociale ? Si nous convenons que ce sont bien les modalités de "la constitution du soi" (Ricoeur, 1990) qui engagent la finalité du processus de sortie, il faudra rechercher dans la dimension réflexive de chaque entretien biographique la manière dont seront reconnues et interprétées les actions par lesquelles les anciens Sans Domicile Fixe pensent s'en être sorti, à travers quels soutiens et quelles prises pour l'action ?

LA PLACE DE L'ASSISTANCE DANS LE PROCESSUS DE SORTIE

Dans le travail de recherche qu'il a consacré aux "réussites sociales" que sont les sorties de la "carrière d'errance", Bertrand Bergier¹, posait pour sa part cette question initiale : "Quels sont les itinéraires des personnes qui, hier à la rue, sont sorties des champs de la marginalité, de la déviance ou de l'assistance (étatique et caritative) et ont conquis un statut social normalisé dans cette France de fin de siècle ?" Ses travaux précédents sur la "carrière d'errance" l'avait conduit à montrer les étapes par lesquelles l'individu suit ce chemin tortueux qui le conduit progressivement à "s'installer" dans l'"errance" sur le même modèle qu'avait, en son temps, développé Alexandre Vexliard concernant le processus de clocharisation (Vexliard, 1957). Ainsi "l'étape de l'errance cristallisée" était le point culminant de la carrière, mais aussi le point de non retour. Néanmoins un doute surgissait, remettant en cause cette "impasse" : "et si malgré tout, certains s'en sortaient ! Certes – écrit-il – au cours des différentes investigations, nous n'en avons pas rencontré mais le pouvions-nous ? Car, au fond, nos travaux nous avaient conduit à fréquenter uniquement des structures prenant en charge et visibi-

1 À notre connaissance, Bertrand Bergier a été le premier à s'intéresser à la sortie des "carrières d'errance". Dans son travail, la sortie est réalisée par le ressaisissement du sujet et la disposition expérientielle qui l'accompagne. (Bergier, 2000)

lisant des catégories de population qui, par définition, n'étaient pas intégrées conventionnellement. Si des personnes rompaient avec la carrière d'errance et satisfaisaient aux canons de l'ordre normatif dominant, elles "s'invisibilisaient" au sens où elles n'étaient plus repérables par les services sociaux ou les associations caritatives. A concentrer nos recherches – poursuit-il – sur le fonctionnement de ces institutions spécialisées et sur le public accueilli, nous ne risquons pas de trouver "le cas négatif" infirmant notre modèle d'analyse." (*Opus cit.*, p. 78)

Soulignons tout d'abord le problème que pose la définition normative de l'intégration sociale (dans un "ordre normatif dominant") et qui, symétriquement caractérise par la déviance toutes les personnes sans domicile, saisies, à l'intérieur d'une carrière d'errance". Je voudrais me dégager de cette perspective, ne rejetant pas *a priori* ces cas de sortie d'une carrière de survie où c'est l'assistance, sous une forme ou une autre, qui est devenue l'espace ressource déterminant et structurant de la sortie. Les associations que Bertrand Bergier a observées, comme celles des communautés Emmaüs, offrent pourtant une remarquable stabilité aux individus qui s'y installent et quittent ainsi le statut d'errant. Ils se trouvent ainsi hors du circuit de l'assistante étatique (ils renoncent au RMI) et hors du système de l'économie libérale (mais non hors du système marchand). Pourtant, selon la volonté de l'instigateur du mouvement, suivie par les responsables des communautés, cette double rupture leur offre de nouveaux choix : celui de se dégager d'une multitude de rapports de dépendance à l'assistance traditionnelle et celui de réinvestir une activité de travail sans pour autant remettre en cause leur éloignement consommé avec l'entreprise ou plus globalement le monde actuel du travail. Nous observerons pour notre part que la modification du rapport à l'assistance est l'une des possibilités qui s'offre aux individus pour sortir d'une dépendance qui les maintient dans la survie et ses contraintes au jour le jour.

On comprend néanmoins pourquoi l'auteur fait de "l'affranchissement" le concept clef de sa démarche. Pour les individus, sortir de la "carrière d'errance" revient à sortir de l'enfermement et de la dépendance *servile* à l'assistance (sous toutes ses formes), première face du processus qui conduit à retrouver le monde du travail et qui comprend aussi la sortie d'une sous-culture de la rue développée entre pairs, soit donc les retrouvailles avec le monde des valeurs de la culture dominante. Avec la mise à l'écart de l'assistance dans le processus de sortie, l'affranchissement des contraintes de la rue est considéré comme une réintégration sociale.

Ma propre démarche s'écarte de cette vision et prolonge naturellement mes précédents travaux concernant "la carrière de survie". J'ai décrit et

2 "En construisant le concept d'affranchissement, nous avons désigné ce processus par lequel une personne :

- quitte un mode de vie qui fut parfois le sien pendant de longues années mais dont les critères de normalité ne font plus référence ;
- s'arrache à des conditions d'existence empreintes à ses yeux de servitude et s'éloigne ce faisant de ses compagnons d'infortune ;

pour :

* lui préférer un autre mode de vie à la normalité conventionnelle

* et parvenir à gagner sa place au sein de l'espace social correspondant." (*Ibid.*, p. 80).



analysé les étapes de la carrière comme autant d'épreuves où ce qui est en jeu est *le maintien de soi* (*Opus cit.*, 1995). Ces épreuves franchies et surmontées conduisent à une acculturation à la vie dans la rue, à des "adaptations" à la carrière de survie, phénomènes décrits et analysés auparavant par d'autres auteurs dans des contextes d'enfermement institutionnel total (prison, asile, camp de concentration).

Les adaptations plus ou moins réussies à la carrière de survie conduisent à deux avenir radicalement opposés. Soit elles confirment l'enfermement dans la carrière, soit elles procurent de nouvelles voies d'expérimentation en permettant de se dégager des routines de la survie. Dans ce dernier cas, certains contacts sociaux seront convertis en relations plus durables offrant de nouveaux choix et de nouvelles perspectives d'action. La notion de *reconversion* indique cette dernière phase de la carrière.

Poursuivant l'emprunt à la sociologie du travail, la notion de reconversion a alors l'avantage de tenir ensemble la permanence de soi et les discontinuités biographiques. Elle advient lorsque un nombre de conditions suffisantes sont réunies et ouvrent la voie à la sortie. Non sans risque et crainte de ne pas y parvenir. Le sentiment subjectif de la fragilité du point d'arrivée (en être sorti) met en évidence la tension entre désorganisation sociale et organisation sociale ou pour le dire autrement remet en jeu le processus de socialisation/désocialisation qui encadre la carrière de survie. Ainsi ce ne sont pas tant le retour à une "vie normale" et l'investissement des normes sociales qui sont reconsidérés par les individus que les voies possibles permettant de réorganiser leur vie.

L'analyse des récits biographiques mettra en évidence différentes constructions narratives et le sens que les individus donnent à leur sortie, une fois leur carrière de survie réinscrite dans l'unité de leur vie. À ces constructions répondent des prises pour l'action, celles sur lesquelles ils se sont appuyés, personnes et lieux auxquels ils se sont accrochés pour s'en sortir. Au final, nous relèverons un ensemble de conditions propres (relevant de la singularité de l'histoire individuelle) et communes (partagées par tous) au processus de sortie. Nous tenterons d'en faire ressortir les enchaînements, les enchâssements. S'il n'y a pas de mode d'emploi de la sortie, peut-on néanmoins percevoir les conditions de possibilités de son avènement ? C'est cette question qui guidera toute l'investigation. Trois développements successifs seront proposés :

1. *les discontinuités biographiques* qui président à l'analyse du processus de sortie seront analysées à partir des modes de présentation de soi que les individus produisent dans la situation d'entretien sociologique. Quatre types de constructions narratives se dévoileront permettant d'approfondir le rapport étroit entre l'entrée dans la carrière (l'âge, les conditions de séparation des autres sphères de la vie sociale telles que la famille, le travail, la vie conjugale, la ville d'origine, etc.) et la sortie selon le sens que les individus donnent à leur sortie de carrière. Le temps de la carrière sera alors relu à l'aune de celle-ci, comme un temps initia-

tique du rite de passage, de la formation, de la conversion ou de la reconquête de soi. Ces interprétations formeront une sorte de tableau compréhensif qui sera mis en perspective avec les représentations des intervenants sociaux ;

2. le processus même de la sortie sera ensuite envisagé par la confrontation des différentes manières d'articuler les étapes de la carrière et les nouvelles lignes biographiques qui se dessinent peu à peu, ce que j'appelle le *travail de la reconversion*. Ces remaniements dévoileront des supports d'action communs à tous pour s'en sortir : les rencontres, les acquis de l'expérience, l'accès aux ressources par les dispositifs d'action sociale. Nous verrons que ces supports, pour l'ensemble des personnes interviewées, sont articulés dans ces récits par une dimension particulièrement forte de l'identité sociale que l'on nomme : le sentiment de dignité ;
3. En dernier lieu seront approfondis trois *aboutissements* principaux du travail de reconversion. En effet, se reconverter, ce n'est pas seulement sortir de la déréliction, c'est aussi emprunter la voie de nouveaux *engagements* dans des formes de vie sécurisées par l'investissement d'un *home*, dans le double sens de maison et de "chez soi".

La démarche de recherche

LE CHERCHEUR ET LE TERRAIN

La ville de Saint-Étienne a été le point de départ de l'investigation et est apparue comme un espace cohérent et suffisamment dense pour entrer en contact avec d'anciens Sans Domicile Fixe.

Indiquons très brièvement quelques éléments socio-historiques pour situer cette ville qui compte aujourd'hui une population de 200 000 habitants environ.

Caractéristique de ces ville-champignon nées d'un XIX^e siècle laborieux où la population s'accrût au rythme des immigrations successives pour répondre aux énormes besoins de main d'œuvre, l'histoire des risques miniers et des luttes syndicales a légué un réseau associatif bien développé et un sens de la solidarité légendaire. Aujourd'hui, au temps des réhabilitations et de l'embellissement du centre-ville, les effets visibles des restructurations économiques ne peuvent néanmoins passer inaperçus. Au cœur d'un bassin en voie de patrimonialisation, toute une part de la population s'est trouvée inemployée.

Des chômeurs de longue durée, parmi les moins qualifiés sont devenus Sans Domicile Fixe, démarchant les associations caritatives, investissant les accueils de jour et parfois l'Asile de nuit. D'autres, venus de plus loin, viennent grossir le nombre des usagers des services d'assistance, demeurent quelques temps, dans les conditions les plus précaires, avant de poursuivre leur itinérance ou encore se fixent plus longuement dans la ville.

Le SAMU social, dispositif d'urgence, créé en 1995, complète le maillage associatif. Chaque lieu d'accueil est ouvert aux personnes démunies matériellement et perçues "en grande souffrance sociale" par les travailleurs sociaux qui les accompagnent dans leurs démarches. Les éducateurs vont aussi à leur rencontre dans l'espace public même. Plus largement, l'ensemble des services administratifs et associatifs oeuvrant en direction de ce public marginal au regard

des prises en charge classiques, forme un réseau d'inter-connaissance et d'interdépendance.

C'est dans ce contexte urbain qu'est née, en 1995, une association d'entraide dénommée *Main dans la Main*. À la suite d'une mobilisation collective de personnes sans domicile, soutenue par une partie de la population locale, dont des acteurs locaux militants associatifs, des militants politiques et des gens du spectacle, l'association s'est imposée non sans difficulté au sein du réseau d'assistance. Accueillant des personnes jeunes ou moins jeunes, fatiguées par l'itinérance, l'association leur offre un habitat communautaire, préservant l'intimité de chacun, grâce à la disposition et l'organisation des lieux. Dans ce cadre provisoire, les personnes doivent participer aux activités de l'association (aménagement des lieux, service de restauration...) jusqu'à ce qu'elles retrouvent le goût de vivre ailleurs. Cette expérience collective offrira un heureux contrepoint aux modalités plus individuelles de la sortie d'une carrière de survie.

C'est au regard de ces caractéristiques du *terrain* – la configuration topographique en termes de ressources militantes et associatives, l'héritage qui se fait jour à travers son histoire socio-économique, la traduction locale des politiques publiques globales –, que se sont ouvertes des possibilités pour changer de vie.

Dans le cadre de cette enquête, la posture sociologique adoptée est congruente avec la position occupée au cours de mes travaux de recherche antérieures. Les termes de *sociologie participante* peuvent convenir si l'on entend par là la démarche ethnographique qui consiste à privilégier un espace géographique, ici le territoire d'une ville, et d'y occuper la place d'une observatrice sur une longue période, une veille vigilante permettant de réactiver les réseaux et de choisir des lieux d'investigation pertinents : l'asile de nuit, une association caritative d'accueil de jour, le Samu social, l'association d'entraide... Cet investissement situé m'a conduit à accompagner parfois, et à leur demande, la réflexion des praticiens et des responsables de l'urgence sociale (dans le cadre de séances couramment appelées "d'analyse de la pratique"). Au cours des années 1996-1998, une recherche-action a vu le jour, initiée par quelques uns de ces praticiens mais mobilisant l'ensemble des acteurs sociaux concernés par le public SDF. J'ai par ailleurs eu la possibilité de suivre la mise en place du Samu Social au cours de ses deux premières années de fonctionnement³.

L'énoncé rapide de ces investigations sociologiques successives met en évidence deux temps chronologiques différents dans l'observation participante : un temps de découverte du terrain où le sociologue doit construire une relation de confiance et se faire admettre dans le milieu qu'il étudie ; un deuxième temps où il est reconnu comme "expert" et où la demande des acteurs est négo-

3. Voir l'analyse de cette "rencontre" entre travailleur social et SDF (Pichon, 2001).

ciée au regard des intentions de la démarche de recherche et de la position scientifique que celle-ci nécessite. La mise à distance des enjeux du terrain (professionnels, politiques, économiques...) est dès lors nécessaire à la poursuite des analyses.

Dans le cadre de cette étude, il faut noter que ces deux temps chronologiques sont devenus deux plans complémentaires. La qualité "d'expert" m'a permis d'entrer facilement en contact avec le réseau des intervenants sociaux, professionnels ou bénévoles d'associations de "la réinsertion sociale". Quant aux contacts avec les anciens SDF, c'est par leur intermédiaire qu'ils se sont effectués.

Les données recueillies à Saint-Étienne ont toujours été, par le passé, confrontées à d'autres observations plus dispersées (Marseille, Lyon, Paris...), pour autant délimitées par un espace géographique comme par exemple le métro parisien, le Centre d'Hébergement et d'Accueil des Personnes Sans Abri à Nanterre ou encore la gare de Perrache à Lyon, etc. Dans le cadre de cette enquête, quelques uns des anciens SDF ont "fait la route" et vécu à Paris, Lyon, Clermont Ferrand, Grenoble... Je me suis donc parfois rendue dans d'autres villes pour rencontrer des personnes-clef de leur parcours vers la sortie. Ce décentrement est apparu une nouvelle fois bénéfique pour croiser différentes observations à propos des transformations récentes des services d'aide et d'assistance aux personnes sans domicile.

LA "POPULATION"

Quelques précisions à propos de la délimitation de la "population" concernée sont ici nécessaires. Le terme de "population" renvoie d'une part à la catégorie statistique et donc à ceux de ses "représentants" rencontrés au cours de la recherche et, d'autre part, à une population spécifique, réduite et délimitée par l'objet de recherche (les processus de sortie d'une carrière de Sans Domicile Fixe) et notre espace d'investigation. Dans cette étude, aucune délimitation *a priori* de la population n'était souhaitable. Notre choix était guidé par un critère expérientiel non univoque : avoir vécu l'expérience de la rue.

L'étude du processus de sortie s'inscrit dans une démarche interactionniste qui mêlent les voix des protagonistes, les anciens Sans Domicile Fixe eux-mêmes bien sûr, mais aussi ceux qui mettent en œuvre les actions de réinsertion, les travailleurs sociaux, intervenants et bénévoles d'associations, sans oublier ceux que les intéressés reconnaissent rétrospectivement comme des auteurs indispensables à leur propre sortie.

L'usage de la catégorie Sans Domicile Fixe n'est utile que pour rendre compte d'une mise en ordre social produisant de multiples liens entre ceux-là mêmes qui sont ainsi désignés d'une part, et ceux qui participent activement à leur désignation, d'autre part. Cette indication souligne une démarche attentive aux interactions et aux interdépendances. J'utilise donc la catégorie dans le sens courant qu'elle recouvre aujourd'hui. En effet, ceux que l'on nomme, au tournant des années

quatre-vingt, quatre-vingt-dix, les Sans Domicile Fixe relèvent en tant que catégorie historique autant de la sphère du juridique et de l'administration publique des pauvres et des vagabonds, errants de toutes sortes, que d'une nouvelle conscience commune face aux formes contemporaines d'apparition du dénuement et de la souffrance.

Cette première mise au point permet de distinguer tout de suite la catégorie du groupe et les conséquences de ces définitions en termes d'identité individuelle et collective ainsi que de mobilisation des acteurs. Gérard Noiriel distingue ces deux notions, le groupe et la catégorie : "Dans le premier cas, (...) l'identité collective résulte de l'identification subjective des membres du groupe aux porte-parole et aux symboles qui lui confèrent une unité. Les catégories sociales se constituent quant à elles, grâce à un travail bureaucratique d'assignation identitaire qui nécessite une identification "objective" des individus appartenant aux entités abstraites définies par la loi." (Noiriel, 1997, p. 31).

On peut considérer qu'au cours de ces dix dernières années, un processus *d'identification publique d'un groupe social* génériquement délimité au départ par une catégorie administrative et juridique a abouti. Cette identification ne procède plus seulement de l'addition de situations individuelles (telles que décrites par les journalistes) mais contient les prémisses de la construction d'un groupe, occupant dès lors une place sociale et pouvant devenir force de revendication et de proposition.

Aujourd'hui l'identification de ce nouveau groupe social se situe à deux niveaux de reconnaissance externe et interne, fortement imbriqués l'un dans l'autre. Au niveau externe, la catégorie s'est peu à peu imposée pour devenir une désignation de sens commun. Le travail de catégorisation propre aux procédures administratives et nécessaire à l'organisation des politiques sociales peut être précisément daté, au moment des discussions publiques portant sur la loi instaurant le RMI, en 1988. Conjointement et progressivement, le travail de médiatisation a imposé une signification unifiée de la catégorie. Au niveau interne, l'avènement en terme de groupe n'aurait pu se produire sans l'adéquation entre le contenu significatif de la catégorie et l'expérience vécue des individus concernés. C'est donc au nom de l'ensemble des épreuves de la survie surmontées que les Sans Domicile Fixe revendiquent parfois la désignation, donnant ainsi un contenu positif à la catégorie. Ainsi, en l'espace d'une dizaine d'années, l'identification d'un groupe social est devenu possible grâce à l'homologation publique d'une "forme typifiée d'expérience sociale" (Schütz, 1987), celle qui rassemble toutes les expériences significatives d'une carrière de survie entre rue et assistance : l'insécurité constante, la manche, l'entrée à l'asile de nuit et les règlements des centres d'accueil et d'hébergement, la route, le squat, l'abri ouvert ou couvert, le froid, la violence des plus forts, l'alcool...

Tous ces éléments de construction d'un groupe social n'éclairent pas pour autant les frontières précises du groupe considéré, ni même les individus dont on pourrait dire en tout état de cause : "ils en sont" ou "ils en étaient". Le terme de groupe peut induire une perspective substantialiste ne correspondant pas à la démarche entreprise ni aux observations. Entendons le plutôt comme un référent possible au moment de la négociation de l'image de soi, qui permet aux intéressés de se situer dans différentes sphères – politiques, médiatiques et assistantielles –, et de décrire ou de revendiquer leur place en de multiples situations de face à face, potentiellement conflictuelles. Suivons en cela les observations de Georg Simmel à propos des formes de sociation entre pauvres, extrêmement rares dans l'histoire de la pauvreté. Ce qui lui fait dire : "C'est lorsque la pauvreté implique un contenu positif, commun à tant de pauvres, qu'une association de pauvres, en tant que telle apparaît". Et lorsque le manque de logement par exemple devient l'occasion pour les sans abri de se réfugier dans le même lieu et de s'y organiser, alors on observe aussi des tentatives de regroupement : "Une spécification de la pauvreté, telle que le manque d'abris, est nécessaire aujourd'hui pour obtenir la contribution d'un élément d'association." (Simmel, *opus. cit.*, p. 100). Aujourd'hui comme au début du siècle dernier, c'est le rapport à l'assistance qui construit le groupe : "Ce n'est qu'à partir du moment où ils sont assistés (...) qu'ils deviennent membres d'un groupe caractérisé par la pauvreté. Ce groupe ne demeure pas uni par l'interaction de ses membres, mais par l'attitude collective que la société, en tant que tout, adopte à leur égard." (*Ibid.*, p. 100).

INTERVIEWS DES TRAVAILLEURS SOCIAUX ET DES INTERVENANTS ASSOCIATIFS

Au premier temps de l'enquête, les expériences de l'*accompagnement à la sortie* racontées par les travailleurs sociaux et les intervenants associatifs ont été sollicitées. Ce fût l'entrée choisie pour "renouer" avec le terrain. En effet, hormis quelques rares "anciens SDF" connus au cours de mes recherches antérieures, je ne pouvais pas entrer directement en contact avec suffisamment d'individus offrant, par leurs caractéristiques et leurs parcours, une diversité sociologique en termes d'âge, de sexe, de situation matrimoniale et de temps passé à la rue. Le choix de réactiver le réseau des intervenants sociaux de façon formelle (courrier) et informelle (rencontre spontanée) est apparu plus judicieux et plus efficace que l'appel aux volontaires, dans la presse par exemple.

Cette première entrée et série d'interviews rassemble les points de vue à propos de "la sortie" et conduit à l'élaboration d'une problématisation de celle-ci par ceux qui sont délégués à cette tâche. Le contenu du corpus met en évidence des interprétations semblables mais aussi des divergences. Il sera comparé aux expériences vécues, racontées par les intéressés eux-mêmes.

"La sortie" apparaît aux travailleurs sociaux comme "un problème". Confrontée au jugement d'autrui, racontée au sociologue, l'expérience pratique de l'accompagnement social n'est pas univoque. Les réponses

sur certains points peuvent se heurter, voire s'opposer selon les idéaux et les croyances qui guident l'action d'assistance aux personnes. La problématisation de la sortie a précisément pour fonction de faire émerger ces écarts d'appréciation, de relever ce qui fait consensus ou correspondances, ce qui distingue le singulier du commun.

Pour certains, toutes associations confondues, il leur est plus difficile de repérer les individus qui sont "réinsérés", soit qu'ils perdent régulièrement la trace des usagers qui fréquentent leurs services, soit qu'ils envisagent comme un succès la permanence du lien qui s'est constitué et que leur définition de la sortie, ne corresponde pas à cet aspect de leur action.

Pour tous les intervenants sociaux la sortie fait problème, du fait même de la durée de l'accompagnement social (toujours plusieurs années), de l'investissement qu'il implique et des échecs successifs relevés : retour à la rue, liens conservés avec les collègues de galère, cure de désintoxication à recommencer...

Dans un premier temps nous avons donc effectué une série d'interviews informels afin de sonder les professionnels. Puis, nous avons choisi d'interviewer 10 travailleurs sociaux, ceux qui étaient en mesure de nous orienter vers des personnes qui avaient été Sans Domicile Fixe.

Nous avons été attentive à choisir ces travailleurs sociaux – assistantes sociales et éducateurs – selon la place qu'ils occupent chacun dans le réseau assistantiel. Nous avons ainsi une représentation de la majorité des associations en lien direct avec ce public d'hommes ou de femmes à la rue : les Centres d'Hébergement et de Réinsertion Sociale (CHRS), le dispositif RMI du Conseil Général de la Loire, le Centre Communal d'Action Sociale (CCAS), Le SAMU Social, l'association d'entraide (*Main dans la Main*), deux associations d'action sociale, l'Asile de nuit, une grande association caritative (le Secours Catholique).

INTERVIEWS DES ANCIENS SDF

Les "anciens SDF" ont tous été interviewés dans leur nouveau domicile. Le contact avec ceux qui habitent dans la maison communautaire de l'association d'entraide a été largement facilité par Mr V. qui nous a introduit et présenté aux autres. Par la suite nous avons pu discuter avec les uns et les autres sans difficulté et solliciter progressivement les accords pour les interviews.

Au cours de nos investigations, nous avons rencontré plusieurs membres adhérents actifs de l'association d'entraide, se présentant en qualité d'"anciens SDF". Nous avons aussi rencontré par ailleurs, un jeune homme, salarié de l'association (emploi-jeune). Dans le tableau ci-dessous, il est situé comme un intervenant social. En effet, Mr V. a été embauché par l'association pour mener à bien des projets de développement social. L'association constitue son terrain de stage

Tableau n° 1 : interviews des travailleurs sociaux et place dans le réseau d'assistance

Travailleurs sociaux									
M ^{me} D.	M ^{me} T.	M ^e V.	M ^e R.	M ^{me} T.	M ^e B.	M ^e V.	M ^e B.	M ^e T.	M ^{me} D.
C.G	CCAS	ASS.	Samu	Samu	CHRS	Main ds	ASS.	Asile	Sec.
RMI		Rimb.	CHRS	CHRS	urgence	la Main	ASAS	nuit	Catho

lui permettant de suivre sa formation universitaire en DESS. Néanmoins cette différenciation entre lui et les membres fondateurs de l'association est assez artificielle. Dans ce lieu d'entraide, les places traditionnelles entre bénévoles ou salariés sociaux et les bénéficiaires sont remises en cause. À la dissymétrie classique s'oppose l'égalité de condition. C'est toujours en qualité de SDF que les membres actifs de l'association accueillent les nouveaux venus. L'expérience commune des épreuves de la survie (traduites aussi sous le terme de "galère" plus général) fonde le rapport d'entraide et brouille de fait les places sociales occupées. Ce jeune homme est entré dans l'association à un moment critique de sa vie, où il se trouvait dans une situation de chômage et de rupture affective. Cette embauche est, semble-t-il, arrivée à point nommé pour lui, l'association lui offrant le gîte et le couvert. Sans avoir vécu l'expérience de la rue, sa situation de vulnérabilité extrême devient la raison pour laquelle il revendique, quoique salarié, une position d'équivalence, lui, comme tous les autres, en recherche d'un avenir à construire.

Dans tous les autres cas, les travailleurs sociaux ont été des intermédiaires précieux. Notons toutefois que certains d'entre eux ont été réticents à nous introduire auprès des personnes susceptibles d'entrer dans "notre population", leur ôtant, par là même, la liberté de choisir de leur propre chef s'ils acceptaient ou non l'interview. Leur réticence était bien sûr compréhensible : ils ne savaient pas décider si tel ou tel s'en était vraiment sorti.

Nous avons finalement interviewé 12 personnes et effectué 22 entretiens.

Tableau n° 2 : interviews des anciens SDF et liens avec le réseau d'assistance

	Mr J.	Mr T.	Mr R.	Mr P.	Mr F.	Mr Mme M.	Mr Mme B.	Melle H.	Mme C.	Mr S.
Nombre entretiens	2	8	1	2	1	1	2	2	1	2
Contacts TS	Samu-CHRS		Main dans la Main			Secours Catholique	AS RMI	ASAS	AS RMI	Samu-CHRS
Contacts Main dans la Main	X		X	X	X					
Contact direct		X								

Le domicile

C'est généralement au domicile des personnes que se sont déroulés les entretiens. Dans de rares cas, d'autres lieux se sont avérés plus propices dans un premier temps : le domicile d'un frère, le bureau du chercheur, le bistrot. Toutefois, chaque personne a été interviewée au moins une fois à son domicile. En effet, il nous semblait important d'aborder, au cours des échanges, les qualités de l'espace familial retrouvé et d'observer attentivement l'organisation des lieux, la place des objets de la vie quotidienne comme les papiers par lesquels les personnes renouent des liens avec les administrations et retrouvent des inscriptions sociales. Certains objets pouvaient être le support d'un échange plus approfondi sur certains points, en particulier les relations aux autres. Ainsi les photos accrochées au mur, l'ordinateur dans la chambre, les papiers administratifs...

C'est souvent avec plaisir que les personnes font visiter leur logement, explique leur manière d'y vivre et son organisation et précisent souvent le changement éprouvé au regard de la vie à la rue ou même en squat. Certains détails sont rapportés. Par exemple, M^r T., une fois chez lui, ferme immédiatement à clef sa porte d'entrée ou encore nous avoue qu'il guette le facteur et va relever "malgré lui" sa boîte aux lettres plusieurs fois chaque jour.

Au moment de l'analyse, chaque interview est ainsi à resituer dans le lieu de l'énonciation, le domicile et les objets familiers disposés autour de soi, procurant une sécurité retrouvée et propice à l'échange et à la réflexivité sur "la vie d'avant". C'est ainsi que les notes de terrain soutiennent les hypothèses de travail :

Le plan de la cuisine, pièce à vivre dans laquelle on entre directement chez M^r et M^{me} B. montre de manière caractéristique une disposition des objets selon leur "valeur attachée". Cette pièce se présente de manière classique avec la table au centre et les éléments et meubles de cuisine contre les trois murs sans fenêtre. La pièce est en cours de réparation et les étapes de la réalisation sont conduites selon une rationalité liée à l'organisation quotidienne. Comme cette pièce est toujours habitée, c'est progressivement, mur après mur qu'elle s'embellit. La tapisserie a été enlevée sur certains pans de murs et d'autres pans ont déjà été retapisés. C'est ainsi que sur la tapisserie neuve, à côté du frigo s'affichent toutes les photos des amis et du bébé âgé de quelques mois. Les courriers, adresses utiles et autres papiers administratifs sont juste à côté de la porte d'entrée coincés derrière les tuyaux de gaz mais bien en vue, prêts à être manipulés en cas de besoin (notes de terrain).

Deuxième partie

Les récits

*“Tout homme porte en lui une sorte de brouillon,
perpétuellement remanié,
du récit de sa vie.”*

Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Seuil, (1975), 1996, p. 362.

DISCONTINUITÉS BIOGRAPHIQUES

Au regard des conditions effectives du recueil des données : documents quasi inexistant sur cette question ; impossibilité à contacter des individus dispersés dans l'espace social et qui n'ont aucune existence statistique, nous avons privilégié le choix de la méthode biographique parce que nous savons en effet que cette méthode s'est bien souvent avérée la plus pertinente pour étudier le phénomène des discontinuités biographiques. Elle permet la mise à jour des compétences mobilisées et des adaptations produites par les groupes pour faire face à un nouveau contexte ainsi qu'on peut le constater, par exemple, dans les études portant sur la migration ou encore sur la déviance. Elle permet aussi de saisir sociologiquement les identités fragilisées par ces expériences.

Le passage de la survie à la vie ordinaire était le point de départ de l'investigation. Les entretiens avaient donc une fonction informative sur les modalités concrètes de ce passage mais ils étaient surtout l'occasion, entre dialogue et monologue, de retrouver, par le plaisir (mais aussi parfois la douleur) de la narration, le sentiment de l'unité de soi. Les récits recueillis font appel à la mémoire de l'interviewé sur sa vie jusqu'à aujourd'hui et à une réflexion sur soi dans la recherche d'"une logique des adaptations successives à des ruptures radicales dans le déroulement d'une vie" (Pollak, Heinich, 1986, p. 4). Néanmoins, notre corpus n'a pas d'homogénéité de contenu. En effet, les récits n'ont pas tous la même qualité informative et ne déploient pas les mêmes compétences narrative et réflexive. Le récit le plus "pauvre" du point de vue des dispositions culturelles est celui de M^r H. qui accepte l'interview tout en exprimant sa position de dominé. Mais ce n'est pas tant le rapport dissymétrique à l'enquêtrice qui se manifeste dans le face à face que cette difficulté à percevoir en quoi sa propre vie peut intéresser d'autres personnes. À l'autre pôle, le récit de M^r P. est extrêmement documenté, nécessite très peu l'intervention du sociologue et apparaît même parfois très "bien rôlé". En effet, M^r P. a l'habitude de s'exprimer

en public : il a eu l'occasion à plusieurs reprises de raconter certains épisodes de sa vie. Nous y avons ainsi retrouvé des expressions types tenues en d'autres circonstances, lors d'une réunion publique ou encore au cours d'une discussion informelle. M^r H. n'a aucune qualification scolaire ni professionnelle ; il a travaillé comme manutentionnaire pendant une dizaine d'années ; M^r P. pour sa part a fait des études secondaires puis est entré dans la vie active à 19 ans. Il a débuté une activité professionnelle d'attaché commercial qui s'est poursuivie dans un mouvement d'ascension sociale par le métier d'entrepreneur ; au total une vingtaine d'années de plein emploi. Ces deux expériences antérieures suffisent pour l'instant à marquer la différence des compétences langagières.

Néanmoins, il a fallu négocier pour que l'un et l'autre acceptent les entretiens. Dans les deux cas, au moment de la sollicitation, des difficultés de vie accaparaient les personnes. L'un avait des problèmes de santé (l'opération d'un pied longtemps ajournée et enfin décidée) et l'autre des problèmes relationnels dans sa nouvelle activité sociale. Cette opposition entre ces deux récits met en évidence l'exposition identitaire que représente toujours le récit biographique et la nécessité pour les personnes d'en assumer les tensions. En effet, lors de l'entretien biographique, "il s'agit de retracer la genèse de la situation actuelle, les antécédents du moment à partir duquel se tient le discours présent. La chaîne des épisodes vécus trace un chemin, une voie (parfois sinueuse) qui aboutit à l'état actuel de connaissance récapitulative. L'écart qu'établit la réflexion autobiographique est donc double : c'est tout ensemble un écart temporel et un écart d'identité⁴."

La dimension réflexive de l'enquête biographique doit être soulignée plus avant. En effet, la proposition d'interview peut être perçue par la personne comme une opportunité. Elle y voit là le moyen de rendre publique son histoire (quoique de façon anonyme). Celle-ci prend dès lors une couleur remarquable (du fait même de l'heureuse issue) et l'ancien Sans Domicile Fixe se voit promu acteur et témoin de sa propre vie. Or, dans le cadre de notre enquête, cette dimension publique nous paraît être, en certains cas, partie intégrante du processus de sortie. Il renforce le sentiment de s'en être sorti et, dans la démarche réflexive qu'entraîne le questionnement sociologique, il semble y avoir là l'occasion de dire publiquement aux autres : "c'est possible". Cette dimension publique du témoignage peut être aussi orientée plus précisément en direction de ceux qui sont encore Sans Domicile Fixe dans une intention explicite, non pas de servir d'exemple mais d'encourager de nouveaux prétendants à la sortie⁵.

Cette réflexivité conduisant à l'élaboration de récits de vie plus ou moins aboutis, a même été le moyen choisi volontairement par l'un

4 J. Starobinski, *La Relation critique*, Paris, Gallimard, 1970, pp. 91-92, cité par Gérard Mauger (1995).

5 Bertrand Bergier poursuit sans doute la même intention en intitulant sa publication : *Les affranchis, SDF marginaux, ... ils s'en sont sortis !*, forme d'invitation publique à suivre le mouvement (Bergier, 1996).

d'entre eux pour mettre en forme sa sortie. Il s'agit de M^r T. avec lequel nous avons effectué plus d'une dizaine d'entretiens pendant deux ans dans une sorte de "pacte autobiographique" (Lejeune, 1975) conclu entre le narrateur et le sociologue.

M^r T. est un homme de 42 ans qui a vécu pendant 10 ans dans la rue, à Paris puis à Lyon, à la gare de Perrache puis dans un quartier périphérique lyonnais, Villeurbanne. Ayant entendu parlé de mes travaux de recherche sur les SDF, M^r T. m'a lui-même sollicitée pour mener à bien un travail de mémoire et de réflexion à propos de son propre parcours. Doté d'un fort désir de se confronter au savoir, il accompagne son parcours de sortie de la rue d'une profonde réflexivité. C'est ainsi qu'ayant décidé d'arrêter de boire, il a passé un diplôme complémentaire d'alcoologie à la faculté de médecine de C. Son mémoire de fin d'études portait en partie sur l'analyse de son propre cas. Pris au jeu de l'écriture, il souhaitait une aide pour écrire son histoire.

Notre première rencontre s'est déroulée dans les locaux de l'université. En effet, par la validation des acquis, il s'était inscrit en septembre 2000 en licence de sociologie dans le cadre de la formation continue. À l'époque il était brancardier à l'hôpital, avec un statut de CES. Finalement, Il ne suivra pas cette formation et je ne l'aurais donc pas comme étudiant, ce qui sans aucun doute facilitera la relation. Nous nous rencontrerons, à raison d'une fois par mois, d'octobre 2000 à juin 2001. Les séances d'entretien sont les supports pour lui d'un travail de remémoration ordonnée. Il est remarquable d'observer que, lors de chaque entretien, il y a toujours un moment où il marque son souhait de choisir l'ordre des sujets abordés. C'est ainsi qu'il repousse certains sujets délicats – le plus souvent des relations difficiles avec des personnes marquantes de son histoire – estimant que ce n'est pas le moment d'en parler⁶. Un exemple parmi d'autres pour saisir son implication forte dans le déroulement des entretiens : *"J'ai fait deux cures, ce qui n'est pas beaucoup en fait et un sevrage mais ça on en reparlera peut-être un autre jour"*.

M^r T. avait déjà commencé à écrire quelques pages de souvenirs d'enfance lorsque nous nous sommes rencontrés pour la première fois. Son souhait d'écrire sa biographie, qui s'est manifesté dès notre premier échange, a été négocié sur la manière de s'y prendre pour raconter sa vie. Finalement loin du récit chronologique qui lui paraissait le plus facile, il s'est avéré que parler du moment présent était assez efficace pour "faire remonter les souvenirs". Ainsi, dans ce cas comme dans les autres, les interviews ne suivent pas d'ordre chronologique mais s'appuient sur des éléments concrets de la vie quotidienne actuelle pour remonter "naturellement" dans le passé de l'histoire individuelle. Ils échappent en ce sens à la reconstruction ordonnée de l'autobiographie mais pas à sa dimension fictionnelle. Chaque récit n'est qu'une version proposée d'une vie racontée.

6 Dans une situation encore précaire aujourd'hui, – il n'a pas d'emploi et perçoit le RMI – la proposition lui a été faite de retranscrire les enregistrements et d'en percevoir une rémunération. Ce qu'il a accepté. Ce ne peut-être l'objet de ce rapport que de nous étendre sur les dimensions méthodologiques que cette situation inédite nous convie à analyser. C'est l'objet d'un ouvrage à deux voix en cours d'élaboration.

La dimension autobiographique, plus précisément mise en évidence ici, pourrait être comparée aux récits autobiographiques publiés par d'anciens Sans Domicile Fixe⁷. En effet, ces récits proposent une sorte de catharsis prolongeant la volonté de "s'en sortir", une confession publique, entre le journal intime et la reconstruction ordonnée du récit, avec la mise en scène du doute et la crainte de retomber ; une mise en scène aussi du souci de l'autre, celui qui reste dans la rue, et l'espoir que le témoignage lui soit utile. Le sociologue, comme le journaliste dans les autobiographies publiées, permet de faire accéder l'anonyme à une tribune (Penneff, 1990) et de cette position, de prendre part au processus de la sortie.

L'intention initiale de reconstituer la "mosaïque biographique" (Becker, 1986) en interviewant des personnes clef, qui ont été partie prenante de la sortie, s'est heurtée à un obstacle majeur. J'ai ainsi été frappée par le fait récurrent de la mort d'au moins un personnage clef, cité dans les interviews. Il faut immédiatement observer que le décès de ces personnes, fortement investies affectivement, est souvent envisagée comme un élément déclencheur de "la sortie".

Rappelons que le récit est une mise en intrigue d'une histoire dont dépend l'issue, ici heureuse (Ricoeur, 1983). Si "la conclusion d'une histoire constitue « le pôle d'attraction du processus entier »" (Gilbert, 2001, p. 40), et bien que connue par le destinataire, la mise en intrigue va opérer un agencement des faits tel que la "discordance" créée par un événement qui fait rupture dans le cours de la survie va permettre d'articuler entre eux des faits qui font tenir l'histoire. L'événement malheureux du décès d'un proche "sera donc facteur de discordance (dans le sens où il a le pouvoir de modifier le cours de l'histoire dans un sens inattendu) et facteur de "concordance" puisqu'il tient le fil de l'histoire jusqu'à sa fin (*Ibid.*, p. 60). En ce sens, la mort d'un proche devient parfois l'événement fondateur du processus de sortie (mais ce peut être aussi la maladie grave d'un frère ou encore l'éloignement contraint de ses enfants dans deux autres récits).

Bien souvent dans le récit, un travailleur social (une assistante sociale, un éducateur) est décrit comme l'un de ces personnages clef. Il se détache ainsi de l'ensemble des travailleurs sociaux et des bénévoles des associations caritatives évoqués, du fait même de son investissement qualifié de "personnel" auprès de la personne alors sans domicile. Trois de ces travailleurs sociaux se trouvaient être ceux-là mêmes qui nous avaient permis le contact. Nous leur avons donc demandé de raconter les étapes de leur "accompagnement social".

Enfin, quelques personnes toujours en lien avec les personnes interviewées ont pu être contactées. Par exemple l'amie actuelle de M^r T. qui l'a hébergé pendant plusieurs mois, ou encore une religieuse qui continue d'avoir un rôle essentiel auprès d'un jeune

⁷ Yves Le Roux, Dany Lederman *Le cachalot*, Mémoires d'un SDF, Ramssay, 1998 ; Lydia Perréal, *J'ai 20 ans et je couche dehors*, J.-C. Lattès, 1995.

couple... Le cas des relations nouées au sein de l'association d'entraide construit une forme d'écheveau où les premiers occupants de la maison communautaire occupent une place prépondérante dans les récits des "nouveaux". Au cours des interviews, ils ont donc été plus particulièrement interrogés sur leur rôle.

Je ne reviendrais pas dans ce rapport de recherche sur l'ensemble du processus d'entrée dans une carrière de survie telle que j'ai pu la décrire et l'analyser antérieurement (*Opus cit.*, 1995). Mais l'analyse du contenu des récits recueillis montrera qu'il est impossible de ne pas intégrer les épreuves de la carrière dans le processus de sortie. L'enjeu de chaque narration est bien celui-ci : intégrer la discontinuité et les ruptures dans un ensemble cohérent. "Une des caractéristiques qui fait qu'un événement peut être considéré comme une composante narrative à part entière, c'est qu'il crée un effet de rupture ; en contexte narratif, l'événement doit donc, en quelque sorte *survir*, et par conséquent créer une *discontinuité*." (Gilbert, *Opus cit.*, p. 59, souligné par l'auteur). Ce qui est remarquable dans ces récits c'est la congruence entre la discontinuité biographique et la discontinuité narrative. C'est pourquoi, le récit semble avoir un statut spécifique ici : accompagner l'unité retrouvée de la vie. Et c'est bien à l'aune de la vie d'aujourd'hui telle qu'elle se présente avec sa densité, ses fragilités comme ses promesses de l'avenir que s'effectue la réinterprétation du passé. Aucun entretien n'échappe à cette règle. Moins les événements du passé de la carrière sont sources de relecture et de mise en rapport avec les années d'enfance et d'adolescence (ce que l'on nomme dans le domaine de l'autobiographie : le temps de la formation) et avec le temps présent et plus l'avenir semble encore incertain. Et alors que certains événements sont tombés dans l'oubli, ceux qui demeurent sont reliés entre eux par la trame singulière de la vie de chacun des interviewés.

Mais l'oubli n'est pas le silence. Ces récits portent en eux une déchirure, sorte de prolongement de la discontinuité biographique inhérente à chacune de ces vies qui ont frôlé, plus que d'autres, la mort : celle des autres qui ont vécu cette carrière et la sienne propre comme un horizon de fuite et de réaction pour échapper à la vie de la rue. "Tout témoignage se situe sur un espace du dicible, que limitent le silence absolu par la destruction physique (...) et les silences partiels dus à la destruction des dispositions "morales" (*i.e.* psychiques, sociales, éthiques, etc.) autorisant le témoignage. C'est à la lumière, si l'on peut dire, de ces zones d'ombre qu'il convient de considérer la déformation, voire l'obscurité qui caractérisent ces témoignages." (Pollak, Heinich, *Opus cit.*, p. 6). Nos récits n'ont pas cette opacité de l'ombre de ceux qui sont revenus des camps, mais ils transportent la mémoire des morts, par l'évocation des "collègues", d'un ami, d'un copain, morts dans la rue, de malnutrition, du sida, d'overdose... de maladie ou de froid, souvent conjuguées à un sentiment de déréliction. C'est plus précisément au cours de ces moments d'évocation, parfois discrets, que le récit sur soi se double d'une fonction de témoignage plus large sur l'expérience de la vie à la rue. Dans l'expression des rapport aux nantis, aux institutions sociales, il peut devenir dénonciation et infléchir le point de vue sur son propre parcours saisi par le sentiment de l'injustice vécue.

Dans tous les cas, nous sommes face à un récit orientant les pertinences des perspectives adoptées. Les événements racontés répondent en écho à la situation dans laquelle se trouve la personne aujourd'hui. Le récit participe d'une définition de soi dans l'ici et maintenant.

Dès lors, l'interprétation que le sociologue peut en faire est imputable à l'interaction d'entretien qui construit le récit et à la négociation plus ou moins explicite qui décide des orientations prises par le récit. Cette négociation *in fine* est liée à la définition de la situation d'entretien telle qu'elle est énoncée par le sociologue, acceptée et infléchie par l'interviewé. Ainsi, nous avons posé notre demande d'entretien dans le cadre d'une recherche publique mais conservant l'anonymat des personnes au moment de la publication des résultats. A ce niveau de négociation, par exemple M^r et M^{me} B. ont demandé d'être tenu au courant des résultats de recherche et ont insisté sur l'anonymat de leur témoignage :

– E. : *Est-ce que vous souhaitez avoir la cassette ?*

– M^r B. : *Non non, on s'en fout parce qu'il y a pas notre identité, on s'en fout. Ce que je veux, c'est pas donner notre identité. On est déjà passé sur France 2, à Envoyé spécial.*

– M^{me} B. : *Et moi j'ai peur...*

– M^r B. : *Elle a peur qu'on nous reconnaisse. Elle, on la voit bien et moi j'ai été voir le mec qui filmait, moi... J'étais dans le fond et j'avais une grande cape de Sherlock Holmes, j'étais habillé comme ça parce que c'était bien chaud et j'étais allé voir le mec qui filmait : toi tu veux me filmer, je te prends ta caméra et je te la casse par terre... Et il est parti l'autre. Après, on était à l'hôtel, c'était le début du mois et on venait de toucher le RMI, on a vu l'émission, moi un moment on me voit...*

– M^{me} B. : *Et à Envoyé Spécial, à la fin de chaque émission, ils repassent un reportage, alors je crains toujours, j'espère que ça n'arrivera pas un jour."*

M^r T. comme M^r M., quant à eux, ne sont pas sensibles à la dimension anonyme de la publication puisque leur récit, dans le cadre de l'enquête, s'inscrit "naturellement" dans leur engagement actuel face aux autres personnes Sans Domicile Fixe ou militantes du mouvement *ATD Quart Monde*, engagement qui s'appuie pour une grande part sur le témoignage de leurs expériences et leur parcours de vie.

Une fois considérée la situation d'entretien, l'acte de réception du récit (par le sociologue) constitue la dernière phase de configuration, ce qui "déporte la réflexion vers le "réel" auquel renvoie l'histoire"⁸. L'analyse du contenu des récits s'est ainsi attachée à deux axes interprétatifs. D'une part les "logiques pratiques" (Passeron, 1991) et d'autre part les logiques narratives. Les "logiques pratiques", ce sont celles qui apparaissent transversalement dans tous les entretiens et qui permettent d'interpréter le pro-

8 Mongin, 1986, p. 220, cit. par Gilbert, 2001, p. 75.

cessus de sortie comme un "fait social" imputable non seulement aux individus qui ont vécu ce processus mais aux conditions de possibilité qui le permettent. Notons que si l'on peut supposer que la dimension économique est l'un des facteurs de ces conditions, nous n'avons pas d'indicateurs suffisamment précis pour envisager sa part de détermination. Si l'on s'en tient aux indicateurs mesurant le taux de pauvreté en France, ceux-ci n'indiquent aucune baisse remarquable, malgré les phases de croissance et de baisse globale du taux du chômage. Ce ne sont donc pas les plus pauvres qui bénéficient des "embellies". D'après l'observatoire de la pauvreté, "les revenus des ménages les plus pauvres seraient en 2000 de l'ordre de 3 % plus élevés qu'en 1997 (en francs constants), de même que le revenu médian. Le taux de pauvreté est donc resté stable autour de 11-11,5 %»⁹. D'où l'intérêt de s'attacher à ce processus par d'autres types d'investigation. Les récits biographiques offrent des représentations communes des "mondes vécus". C'est en ce sens que les typifications (Schütz, 1987) ou les catégorisations du langage seront mises en évidence : "La double révolution structurale et pragmatiste oblige, nous semble-t-il, à étudier la catégorisation en acte dans le langage comme constitutif d'un monde symbolique structuré rendant compte des pratiques du locuteur. Prendre au sérieux la catégorisation des "membres" engagés dans une activité, c'est d'abord repérer, comprendre et analyser la structure des significations produites à partir des éléments linguistiques et de leurs relations "accomplis" dans une parole effective." (Demazière, Dubar, 1997, p. 81). En ce sens, le travail sociologique de la mise en ordre de ces catégorisations ne produira pas de coupure épistémologique entre "langage ordinaire" et "langage savant". C'est l'enjeu de notre démarche compréhensive.

Ce que nous nommons les logiques narratives, ce sont les points de flexion et de tension du sens donné par le narrateur aux expériences vécues, elles-mêmes infléchies par le contexte d'aujourd'hui. Une sorte de fil conducteur du récit et des actions rapportées, regroupant en quelque sorte, dans une visée d'intelligibilité, l'ensemble des connexions logiques : "Ainsi, la mise en intrigue fait-elle une large place aux connexions d'ordre logiques, sans lesquelles les différents épisodes ne sauraient être intégrés au sein de la totalité que constitue, par définition un récit" (Gilbert, *Opus cit.*, p. 72). Ces logiques narratives tentent de restituer la tonalité de chaque série d'entretiens, prenant en compte l'ordonnement des événements racontés et surtout les liens de causalité entre eux. S'agissant de comprendre le processus de sortie d'une carrière, la grille d'interprétation sociologique s'appuie sur la signification globale donnée par l'auteur du récit à l'enchaînement des événements qui l'ont conduit à devenir ce qu'il est aujourd'hui. Nous avons ainsi pu distinguer dans notre corpus, mais sans exhaustivité, différents ensembles de signification qui proposent quatre fils conducteurs : l'initiation, la formation, la conversion et enfin la reconquête de soi.

9 Thomas Piketty, *Libération*, 18-02-2002.

FICTIONS NARRATIVES ET SENS DONNÉ À LA VIE

S'attachant au contenu des histoires et à l'articulation des événements racontés, chaque récit trouve sa signification dans le dialogue qui s'est instauré au cours des entretiens. La part de l'intervention du sociologue est variable d'un entretien à l'autre mais aussi au cours d'un même entretien. La forme "récit" est du côté du monologue, sorte de réflexion à voix haute qui nécessite très peu de relance, plutôt des accompagnements non verbaux, des hochements de tête, ou encore des mimiques d'approbation, d'étonnement ou de questionnement, des onomatopées ; la forme "dialogue" fait au contraire entendre deux voix, mais de façon asymétrique, les nombreuses relances cherchant à faire expliciter un événement raconté, une interprétation. Entre ces deux formes, chaque entretien est une alchimie entre monologue et dialogue, tendu vers l'une ou l'autre forme. Rajoutons aussi la présence de deux interviews à trois voix (les deux membres d'un couple face au sociologue) d'où résulte des enchevêtrements d'histoires. Dans tous les cas nous parlerons de récit biographique ou d'histoire(s) de vie sans effectuer de distinction entre la forme monologique ou dialogique.

Initiation et rite de passage

Reconstruire la carrière comme un temps initiatique, est le point commun des hommes et des femmes les plus jeunes de notre corpus, qui ont vécu l'expérience de la rue à la suite d'une décohabitation à la fin de l'adolescence. Ce peut être l'immersion rapide dans la rue, le voyage de vacances qui se prolonge ou le départ mal négocié d'un foyer de l'adolescence. Dans tous ces cas, la carrière de "l'errance" (Chobeaux, 1996) a été vécue comme une phase de transition, un passage entre deux âges.

Loin de se trouver seul, le jeune se rallie à une vie de groupe dans laquelle il vit ou poursuit différentes initiations, en particulier l'usage des drogues. Entre musique, fête, "défonce", petites activités de survie (manche, vente d'objets de pacotille), le sentiment qui domine rétrospectivement est celui de l'ennui, d'un temps qui s'étire sans véritables événements marquants, une sorte d'enlèvement lent, "cool", parsemés pourtant de réveils brutaux comme la mort de copains proches, les violences, l'expulsion d'un squat et cette anxiété à ne pas trouver un lieu sûr, le soir venu.

Ils ressemblent à ces "jeunes en transit", décrits par Olivier Galland et Marie-Victoire Louis qui dénonçaient la précarité des foyers de jeunes travailleurs et l'ambiguïté de ce type de prise en charge (Galland, Louis, 1984). Mais aujourd'hui, situés hors de tout dispositif d'action sociale, ces jeunes touchés "par une prolongation de l'inaffectation professionnelle au sortir de l'école (jeunes massivement originaires des classes populaires mais aussi moyennes), ont emprunté des comportements qui se caractérisent par la prolongation de "l'inaffectation résidentielle". Ayant rompu les liens avec leurs familles d'origine ou leurs familles d'accueil, leur carrière de

rue ou leur itinérance de ville en ville est vécue comme une phase d'expérimentation des ressources de la ville (en particulier les villes qui offrent des possibilités d'accueil et de rassemblement grâce aux festivals par exemple), comme une expérimentation de leur capacités propres de survie.

Ainsi, aux logiques des comportements des jeunes issus des milieux populaires et des cités pauvres décrites et analysées par François Dubet, oscillant entre la "désorganisation", le sentiment d'exclusion et la "rage" (Dubet, 1987), il faut rajouter ce comportement qui consiste à se détacher brutalement ou progressivement de la sphère familiale et qui aboutit au départ de son quartier, de sa ville. Ce comportement correspondrait à ces jeunes en "situation de révolte" (échec scolaire, non-insertion professionnelle et "réactivité") ou en "danger d'exclusion", dans les deux cas, en manque de liens sociaux et affectifs suffisamment stables pour entretenir la confiance en soi et des rapports sociaux normalisés avec l'extérieur (Galland, 1997, pp. 162-163). N'ayant pu bénéficier de la solidarité familiale ou l'ayant épuisée momentanément, ils sont entrés dans ce que Olivier Galland analyse comme un "nouveau modèle de socialisation", celui de "l'expérimentation" (*Ibid.*, p. 159) en place du modèle de "l'identification" issu de la société française du XIX^e siècle : "Le modèle ancien laisse donc place à un modèle de l'expérimentation. Celui-ci n'équivaut pas à un rejet des transmissions, mais les éléments transmis d'agents socialisateurs divers sont aux mains des acteurs qui les utilisent et les assemblent de telle manière en fonction des parcours de vie (Dubar, 1996). Je parle d'expérimentation parce que la définition de soi se construit plus qu'elle n'est héritée. Elle se construit au gré d'un processus itératif, fait d'essais et d'erreurs, jusqu'à parvenir à une définition de soi satisfaisante sur le plan de la *self-esteem* et crédible aux yeux des acteurs institutionnels. Fondamentalement, cette phase d'expérimentation de plus en plus longue explique la prolongation de la jeunesse et sa formation comme un nouvel âge de la vie." (*Ibid.*, p. 160.) Mais ce nouveau modèle se situe pour eux aux marges des institutions de socialisation.

Vous l'avons retrouvé non seulement chez les plus jeunes, mais aussi dans les récits où la reconquête de soi est en jeu. Celle-ci, nous le verrons, conduit à délaisser un mode de survie largement centré autour des pratiques déviantes, souvent toxicomaniaques.

Les analyses effectuées par Castel et *al.* sur les sorties de la toxicomanie montrent comment les individus sont soumis à la contrainte de reconceptualiser cette expérience dont ils veulent se séparer (Castel et *al.*, 1992). Avec l'âge, première donnée du processus de sortie, arrive l'interrogation existentielle : "Lorsqu'il atteint la trentaine, le drogué exclusivement occupé par l'activité de la toxicomanie en vient généralement à s'interroger sur le sens d'une existence qui ne correspond même pas approximativement à celle qu'elle devrait être à un certain stade de la vie. Cette interrogation est, à elle seule, une "bonne raison de s'en sortir." (Ogien, 1995, p. 148). Avec l'âge, il arrive aussi, dans nos récits, que certains événements douloureux du passé (les abandons dans l'enfance, les mauvais traitements, etc.) aient été reconsidérés et que le narrateur puisse dire "j'ai surmonté ces difficultés là". Les rencontres affec-

tives semblent alors jouer un rôle non négligeable dans ces remaniements et dans la volonté de ne pas reproduire les gestes parentaux. La décision de se prendre en main ouvre de nouvelles perspectives d'avenir envisagées non seulement pour soi mais avec d'autres (une compagne, des enfants, des amis...).

La "reconceptualisation de l'expérience" de la rue et des pratiques associées va, en outre, de pair avec la perception désormais plus aiguë des possibles atteintes irréversibles à l'intégrité physique et psychique. Ce *nouveau regard* porté sur ceux qui partagent les mêmes conditions de survie est aussi un point déterminant du processus de sortie.

C'est dans la reformulation de l'opposition entre déviance et normalité qu'Albert Ogien décrit les étapes de la reconceptualisation de l'expérience : "La sortie de la toxicomanie est, pour celui qui s'y engage, un effort tendu vers l'objectif de se remettre dans les conditions d'une attitude naturelle face au monde. Il s'agit pour le "sortant" de restaurer ce que le citoyen ordinaire est censé posséder de façon automatique : la normalité. Une telle restauration réclame une double opération conceptuelle : tout d'abord, se donner une définition de ce que l'être humain ordinaire doit être et, ensuite, essayer de se conformer aux éléments de ce portrait idéal. Si l'on admet que le toxicomane est en mesure de comparer ses activités (ce qui veut dire qu'il peut les réfléchir) avec le modèle idéal de ce que serait une vie normale (ce qui implique qu'il en reconnaisse la légitimité), on peut reconnaître qu'il lui est possible d'évaluer son existence à l'aune de deux critères : 1°) la situation sociale dans laquelle il se trouve (en rapport avec l'âge, la santé, la qualification professionnelle, une certaine idée du bonheur, etc. ; et 2°) l'anticipation de son avenir probable (en rapport avec le regard porté par ses proches sur la normalité). C'est en croisant ces deux variables qu'il peut en venir à considérer sa vie sous l'angle de la déchéance, à regretter les conséquences qu'il porte encore, dans son corps, dans son affectivité et dans son inscription sociale et à se résoudre à lui rendre un caractère plus acceptable à ses yeux comme à ceux d'autrui." (*Ibid.*, p. 150). Pour les sortants d'une carrière de survie la normalité n'apparaît pas comme un idéal vers lequel chacun a voulu tendre. En effet, l'acceptation des normes sociales (leur légitimité), la tentative de s'y conformer, s'accompagne d'une forte dimension critique du monde social et des inégalités qu'il produit. Dans les récits qui font appel à la représentation d'un temps initiatique, l'entrée dans la "vie normale" des adultes se traduit par une revanche à prendre sur la vie et sur les plaisirs qu'elle n'a pu encore offrir. C'est à cette condition que les contraintes présentes (d'un travail peu rémunérateur, de la vie encore précaire) sont acceptées. En voici un exemple :

M^r B. : "Il y a cinq ans, c'était la galère. Moi j'étais dans une ville de gauche, et au début ça allait, on pouvait encore vivre sans se faire emmerder par les flics, du style... on commençait à faire la manche et du style : allez dégage. On était par exemple une dizaine assis en train de boire, des SDF hein bon, comme d'habitude évidemment et bien les

flics, ils arrivaient : allez dégagez et toutes les cinq minutes, dès qu'on changeait de place, ils nous faisaient dégager, toute la journée. On n'avait pas d'endroits pour se poser, on en avait marre. (...) On était de la merde dans le regard des flics. (...) Quand on a dit, on en a marre d'être SDF, et bien pour revenir dans le système, bonjour les bâtons dans les roues, on n'a jamais été aidé par un office HLM, ni rien.

E. : Vous dites qu'à un moment vous auriez choisi ?

M^{me} B. : Pour moi, c'était un moyen de voyager, de voir autre chose, parce que moi, je ne suis pas française (elle est Ecossaise), alors au début, je suis partie en Espagne et pour moi, c'était pas vraiment la rue, mais après j'ai bougé, bougé et c'était la rue et après je n'avais plus vraiment envie de ça, c'était plus rigolo et là c'était galère, mais au début c'était pas vraiment...

M^r B. : Au départ, j'avais décidé de ne pas travailler, de ne rien faire. Je n'avais pas envie de travailler pour une société pourrie, avec des patrons qui vont se sucrer le dos. À eux les tartines de confiture et nous le pain sec... Après j'ai eu une séparation, j'ai pété les plombs, je me suis retrouvé à la rue, mais j'aurais pu travailler tout de suite, mais bon... au début c'était par choix.

E. : Au début quand vous pensiez à votre avenir, ça n'allait pas durer ?

M^{me} B. : Oui, c'est un peu ça, mais le problème c'est que ça a duré et on voulait sortir de la rue, mais on n'y arrivait pas. On est allé voir l'assistante sociale, on n'avait jamais rien quoi.

M^r B. : Alors si on s'en est sorti c'est à cause de l'héritage, parce que les associations, elles ont rien fait. Oui parce que j'ai touché 36 000 francs quand mon père il est mort et ça nous a servi, il y a trois ans à nous installer. Quand on a du fric, les portes s'ouvrent, alors là on a eu tout de suite un appartement, on nous a même pas demandé un garant.

E. : Vous dites : quand on a voulu s'en sortir... C'est quoi s'en sortir ? C'est le fait d'avoir de l'argent ?

M^r B. : Oui c'est ça qui nous a permis d'avoir un toit et un toit c'est super. On a eu un appartement et six mois après moi j'avais un CES.

E. : Comment vous expliqueriez qu'à un moment donné, vous vous êtes dit : bon allez ça suffit, on quitte la rue. Est-ce que l'idée de quitter la rue vous l'aviez depuis le début ?

M^r B. : Non pas moi, je l'avais pas depuis le début mais vers la fin, les deux dernières années, mais pas avant et si j'en ai eu marre, c'est par rapport aux flics (...) partout où on allait c'était partout pareil et je me suis dit : bon je vais pas faire long feu, parce que c'est la pression journalière et nous on peut pas se révolter parce que de toute façon, on a tort, on peut même pas porter plainte parce qu'on n'est pas considéré, on n'est pas légitime, on n'a pas le droit de vote. (...) C'est vrai la dernière année, on était deux couples...

M^{me} B. : Nous on partait vendre nos bracelets dans notre coin...

M^r B. : Et puis on allait boire, la manche je pouvais plus et puis c'est vrai j'étais alcoolique à l'époque.

E. : Vous avez arrêté de boire quand vous avez quitté la rue ?

M^r B. : Non, j'ai arrêté de boire petit à petit, j'ai vraiment arrêté de boire il y a un an et demi.

M^{me} B. : *De toute façon, si on ne boit pas dans la rue, on ne peut pas tenir, il faut évacuer la tension nerveuse.*

M^r B. : *Ou vous fumez des joints...*

M^{me} B. : *Boire c'est une manière de...*

M^r B. : *Résister au froid...*

M^{me} B. : *Faire passer le temps...*

M^r B. : *On est saoul, on ne voit pas passer le temps, on se raconte des conneries entre nous, ça nous fait rire.*

E. : *C'est une manière de faire abstraction de ce qu'il y a autour ?*

M^r B. : *Oui parce qu'on ne voit pas ce qui se passe autour, c'est une manière d'être entre nous, dans notre monde, entre copains du même monde, dans notre bulle...*

M^{me} B. : *On ne voit pas tous les autres complètement cons, parce que si on est avec des gens qui ont bu, c'est insupportable de ne pas avoir bu. C'est quand on est parti à Paris quelques jours, on est revenu, c'était le soir et on s'est dit : est-ce que nous on ressemble à ça ? on est comme ça ?*

E. : *Donc vous commencez à vous isolez un peu...*

M^{me} B. : *Même à fond oui. C'est pour ça qu'on est venu à S., pour s'isoler... mais on est quand même venu avec cinq autres personnes qui ont demandé pour venir alors, on est venu avec Jo, sa copine, trois autres mais c'était trois qui étaient bien. Les autres toute la journée c'était boire, boire, boire, il n'y avait rien d'autre dans la tête, alors c'était dur, c'est normal".*

Formation

D'autres récits proposent une interprétation plus précise encore de la carrière perçue comme un temps de formation, dans une tentative réussie à faire tenir l'avant et l'après. L'expérience de la rue, vécue sur un temps relativement court (moins de quatre ans dans les deux cas) a contribué à la découverte de soi et a permis de reconsidérer son rapport à soi et à autrui, à trier l'essentiel de l'accessoire. Si l'on peut parler de récit de formation et d'autodétermination c'est parce que face aux contraintes d'un environnement proche transformé par une faillite, le chômage, l'absence de revenus, un divorce, etc., l'individu a pu mobiliser des compétences acquises antérieurement au cours de sa carrière de survie (ressources intellectuelles, de sociabilité ou encore ses capacités de meneur d'hommes, etc.) et en retour a su utiliser les expériences de la carrière comme de nouveaux acquis. Cette dimension des *acquis de l'expérience de la rue* est transversale à tous les récits, mais elle est mise à jour de façon centrale dans le récit de formation. En effet, ici, les acquis de l'expérience deviennent le socle d'un nouveau départ. Deux conditions président à ce rebondissement de la vie où l'individu a le sentiment de devenir agent de sa propre socialisation ; 1^o) la préservation de l'intégrité de soi, essentielle pour pouvoir se positionner à une distance critique des institutions sociales expérimentées au cours de la carrière et pour rejeter

des modalités d'échanges orientés uniquement vers la sollicitation d'aide ; 2°) le retournement du stigmate faisant de l'identité SDF le symbole d'une "culture de la place publique" (Gaboriau, 1993) dénoncée sur son versant désocialisateur et comme expérience-limite de la déréliction, mais revendiquée pour montrer comment se sont construits de nouveaux liens d'appartenance et des stratégies d'action. Le stigmate, dont la désignation administrative devient le symbole, est ainsi retourné en potentialités d'actions. Il permet d'argumenter un discours de dénonciation à propos de l'assistance traditionnelle, de l'inadéquation des politiques sociales et des processus d'exclusion des droits. Il est moteur d'une nouvelle ligne biographique qui se dessine au fil des tentatives poursuivies au cours de la carrière. Comme celle de négocier un lieu de vie alternatif auprès d'élus locaux ou encore de s'allier aux associations de défense du droit au logement pour se porter devant le juge administratif et dénoncer les arrêtés anti-mendicité. La carrière devient support d'une prise de position politique, étayée et légitimée à leurs yeux et aux yeux d'autrui par l'expérience même de l'exclusion.

Rétrospectivement, dans une distance à soi liée à la capacité réflexive, l'entrée dans la carrière est considérée comme la sortie d'une première vie aboutie qui a su procurer ses bonheurs (femme, enfants, travail, argent), mais dans un cadre de contraintes élevées, en particulier dans un rapport au travail aliénant. De façon beaucoup plus radicale que dans le récit initiatique, c'est la normalité de la vie d'avant la carrière qui est remise en question et c'est la sortie de cette normalité qui devient une sortie honorable à la carrière de rue. Celle-ci, quoique éprouvante, inscrit la déviance comme mode de vie volontaire. Néanmoins, cette forme d'idéalisation de la carrière n'en élimine pas les revers : l'alcoolisation, les risques de dégradation, la transformation de l'image de soi. Sur ce point, il est remarquable d'observer combien les anciens SDF insistent sur les transformations assumées de l'image de soi. Ici, pas de posture de conquêtes que l'on trouve dans les parcours d'ascension sociale (Memmi, 1996) au contraire, une inattention volontaire à l'apparence, avec le rejet de tout ce qui trahit la réussite sociale et la visée de la performance.

La carrière perçue comme un moment formateur de la vie s'intègre dans un récit de sortie à forte dimension politique qui s'allie à une posture réclamant que justice soit faite au nom de toutes les injustices et humiliations vécues au cours de la carrière. En cela il prend à rebours les discours de la pitié qui accompagnent l'échange dissymétrique de l'acte charitable mais aussi les descriptions journalistiques qui ont dressé le portrait du SDF misérable au cours de ces dix dernières années. Il montre le passage possible entre mobilisation individuelle et mobilisation collective. En ce sens dire sa vie, c'est dénoncer les épreuves humiliantes et dégradantes de la carrière et montrer la voie de la mobilisation.

M^r P : *"Je me suis mis à fréquenter les gars de la rue parce que ça devenait mes seuls amis, forcément le temps où je galérais. Et là bon, j'ai approché vraiment de très près l'alcoolisme à fond, parce que bon, même si j'avais fait la fête pendant quelques années, j'avais, pour des raisons de santé, arrêté de boire quelques années avant, depuis 1988, avant de me retrouver à la*

rue. Je descendais avec mes gros sabots dans ce monde qui était un peu loufoque et très rapidement, je sais pas, je ne peux pas dire que je me suis mis à vraiment aimer cette vie là, ni à m'y résigner, mais quelque part, je me suis dit, surtout en voyant les gens qui étaient sensés pouvoir m'aider : c'est pas la façon dont je veux être aidé. Ca c'est clair. Je veux pas qu'un lit, je veux pas que de la bouffe, je voulais réellement construire un projet. Par contre, je me suis aperçu que si je renonçais vraiment à ce qu'ils me proposaient (les travailleurs sociaux), j'avais peu de chance de pouvoir le concrétiser, parce que faute de moyens... J'étais parti un peu au Sénégal, j'avais toujours mon sac sur le dos – parce que j'avais quand même vécu 20 ans à bosser intensément –, je m'étais mis un peu dans la peau du routard, je crois que je faisais plus partie de la catégorie – enfin au début en tout cas –, celle du mec qui s'était marginalisé volontairement et qui disait : bon je vais aller voir, je vais aller m'enrichir. Bon c'est un enrichissement un peu forcé, et puis les mois passent très vite en fait, les journées aussi. (...) J'ai bougé, j'ai fait un petit peu tout le cordon méditerranéen, bon, je tournais pas trop sur Marseille parce que j'y avais un peu mes amis (d'avant la carrière). Alors voilà je me débrouillais (son plan : vendre des petites reproductions récupérées dans les syndicats d'initiative sur des dépliant culturels). J'ai rencontré plein de gens dans la rue mais j'étais quand même un solitaire. Et puis un jour, parce que ça a quand même marqué ma vie, d'être dans la rue, j'ai rencontré une jeune femme qui était un peu plus jeune que moi, une trentaine d'années et qui avait un parcours qui avait été très très dur. C'était une ancienne toxico qui avait décroché, qui fumait, elle s'appelait Magalie, et elle était pratiquement en phase terminale, elle avait le sida. J'ai quelque part finalement, c'est con à dire mais j'étais dans une telle merde que je me suis trouvé l'envie d'aider quelqu'un d'autre, tu vois ? Et bon, on s'entendait bien, moi j'avais besoin d'elle pour ne plus être seul et elle bon c'est évident, ses problèmes de maladie étaient quand même plus durs quoi. (...) Quand elle est décédée, bon là, d'un seul coup, un changement radical sur le fait que je n'avais plus forcément envie de vivre comme ça mais je savais pas du tout comment j'allais vivre."

Conversion

La "reconceptualisation de l'expérience" peut prendre une tournure plus radicale. La recherche de la normalité va emprunter le chemin de la conversion du système de valeurs antérieur, déjà ébranlé par des troubles de la socialisation au cours des années d'enfance et d'adolescence (violence, abandon, humiliation, etc.) et renforcé par l'expérience de la rue. L'entrée dans la carrière, interprétée par l'individu comme seule alternative possible pour faire face aux difficultés de la vie, ne résout pas la crise d'identité qui se manifeste par l'ébranlement durable de la confiance en soi et dans le monde tout au long de cette période.

De manière routinière, la carrière regroupe un ensemble d'activités de survie et de conduites perçues comme déviantes (drogue, alcool, petits vols, violence entre pairs) mais apparaît aussi comme

une "stratégie du retrait". Celle-ci a été mise en évidence dans la théorie du "coping", (*to cope* : se débrouiller) où le retrait est l'une des stratégies non fonctionnelle apparentée à un système de défense par lequel le sujet fait face aux difficultés (Tap, Malewska-Peyre, 1993). Dans notre corpus, le retrait se manifeste pendant la carrière même, comme une tentative pour se préserver des situations de stress trop intense (fête délirante, soirée qui n'en finissent plus, "plans foireux", etc.). L'individu recherche alors la solitude et se met à l'écart de ses pairs, ce qui peut lui donner une forme de lucidité, grâce à la distance prise sur le déroulement des événements. C'est, nous semble-t-il, dans cet espace de retrait que l'individu peut devenir réceptif à d'autres lectures du monde.

Si on entend au sens premier la conversion comme un changement radical de conduite morale et religieuse (Rostkowki, 1998), alors certains de nos interviewés ont effectué ce renversement de perspectives, parce que la voie était libre, pourrait-on dire. Que l'évangélisation par la charité prenne forme humaine et se concrétise par une écoute, une attention bienveillante, un souci jamais démenti envers soi, etc. ; que le zèle de conversion d'un pratiquant rencontre la recherche d'un sens à donner à sa vie, alors la conversion peut advenir.

Mais il faut aussi lire la conversion et son récit comme une volonté de se relier à nouveau au monde extérieur à la carrière, comme un accord de confiance nécessaire passé avec la société, un emprunt volontaire à des valeurs conventionnelles. L'adhésion à la foi (religieuse et catholique dans notre corpus) est une manière de s'intégrer socialement, de prendre le risque d'agir à nouveau. Un sens sera alors donné à la carrière interprétée comme l'étape tumultueuse de la recherche identitaire (traduite dans le discours religieux par "un chemin de croix") et, à sa sortie appréhendée comme le chemin de la confiance en soi et dans le monde enfin trouvée ("une rédemption"). "La conversion suppose le passage par un degré zéro de la sensibilité et de l'affection qui détruit le sentiment de confiance" (Lapoujade, 1997, p. 91).

Trouver de nouvelles significations passe par le choix d'idées que le converti est prêt à expérimenter. Le récit de conversion met en évidence le tri des idées, des conventions, des normes qui s'opère dans le processus d'expérimentation. Par exemple l'adhésion à la norme travail est souvent discutée et parfois rejetée. Quant à l'adhésion aux valeurs religieuses, elle est loin d'être majoritaire, d'autant que les expériences charitables ont souvent laissé latent un sentiment de révolte face à toute institution religieuse. On peut dès lors dire, en suivant William James et sa définition de la croyance comme une "disposition à agir" reposant sur une confiance (une foi), que "La religion est un moyen parmi d'autres, de restaurer le sens du monde, de surmonter le non sens que provoquent les crises morales." (*Ibid.*, p. 92).

M^r M. : *"Je m'en suis sorti en fait, c'est grâce à mon frère. Vous imaginez, une personne handicapée, qui peut à peine parler et moi, j'étais en pleine forme et tout, et que c'est moi qui en avais besoin, j'avais besoin de lui en fait. Alors que les personnes handicapées, on croit toujours et eux aussi, on leur fait croire que c'est eux qui ont besoin de nous, bon c'est sûr, physiquement,*

pour certaines choses OK, mais c'est surtout nous. Moi j'ai compris que vis-à-vis de mon frère, c'était surtout moi qui avait besoin de lui en fait. Et j'ai compris avec les années, avec le recul que s'il n'avait pas été là, dans sa situation, sa pauvreté, dans ce qu'il était, moi, je n'aurais pas eu le parcours que j'ai eu, je ne m'en serais pas sorti. Je me suis raccroché à lui.

E. : À sa présence ?

M^r M. : Oui je lui ai souvent dit après : c'est grâce à toi en fait, c'est grâce à ta présence, à ce que tu me disais, enfin, ta maladie, ta situation me parlait, me faisait comprendre que je devais faire quelque chose. Après la foi, ça a mis des titres, si vous voulez, à tout ça. Dans la foi, on parle de pauvreté, qu'on doit aider les pauvres, et pour moi, ça a été des titres à tout ça.

E. : Ca vous a permis d'ordonner ce qui auparavant était déjà là mais peut-être plus confus...

M^r M. : Voilà, ça m'a permis de comprendre, de classer un peu les choses, d'y voir plus clair, de discerner quoi... Moi, j'aurais peut-être rechuté plus ou moins facilement... Bon disons que la foi, ça m'a fait prendre le chemin que l'on doit prendre pour ne pas être à la rue, le chemin du travail, le chemin du savoir qu'il faut se lever tôt, que la vie est difficile, que ça tombe pas du ciel, le chemin qui dit qu'il ne faut pas être assisté, qu'il ne faut pas se laisser assister, se faire assister par tout un tas de chose. En fait, j'ai pris le chemin de dire : la vie, c'est moi qui vais la passer, c'est moi qui vais la faire en fait. Enfin la foi m'a donné une colonne vertébrale. Donc, après beaucoup de choses ne sont plus vraiment surprenantes. Comment dire ? Vous voyez, on se sent moins déstabilisé devant tel problème. Moi, je considère qu'on a une colonne de vie qui permet de voir les choses sans qu'elles prennent le dessus. Même l'alcool, puisque moi je suis capable maintenant de boire un verre de vin de temps en temps ou un apéro sans que ça me prenne, alors qu'il y a des gens qui ont des difficultés avec ça. Moi, j'ai eu de la chance de tomber sur le chemin qu'il fallait pour se sortir de la rue. Je suis peut-être un rescapé."

Reconquête de soi

"La lutte pour la vie" pourrait être la formule ramassée pour dire l'ensemble du processus de sortie de la carrière. Loin d'être une étape balisée dans le processus de socialisation/désocialisation, la carrière s'est faite aventure de déréliction, avec un début dont certains ne maîtrisent pas toujours les dates (l'oubli aussi fait partie de la mémoire) et une fin, quant à elle, précisément située dans le temps et l'espace.

Le risque ici, perçu par tous, est bien celui d'avoir échappé à la captation de la carrière ; le risque de ne plus en sortir, d'être devenu à son tour l'un de ces clochards avec lesquels on a partagé quelques moments, un abri, parfois la bouteille et dont on sait que beaucoup n'en reviendront pas.

Dans ces récits, c'est ici que les carrières sont les plus longues (jusqu'à 15 ans dans notre corpus). tout semble se nouer autour des

épreuves de la survie, endurées, surmontées mais infligeant des traces dans la mémoire et sur les corps : l'épreuve de l'abri précaire, de l'insécurité permanente, des violences d'autrui, de sa propre violence, de l'expérience des foyers collectifs d'hébergement, des accueils de jours, de la manche, de la perte de l'intimité, etc. Ce sont ces épreuves qui constituent les premiers temps de la lutte entre soi et soi, dans un *entre deux* irrésolu où l'individu se met en position d'irresponsabilité, laissant filer le cours de sa vie. Les quelques résolutions pour s'en sortir sont toujours submergées par les renoncements. Lutter contre ces renoncements, cette succession de petits arrangements avec soi-même et les autres ne peut advenir que dans les échanges avec les autres, les "colègues" de la rue et les rencontres passagères dans les services d'assistance et dans la rue et donc dans un processus de socialisation au monde de la rue.

En ce sens, la socialisation, processus sans fin qui se poursuit tout au long de la vie (Mead, 1963), ne s'est pas arrêtée pour se renverser en un processus linéaire et progressif de désocialisation (Declerck, 2002), vision univoque de la pathologie des sujets, elle participe au contraire de ce renversement, comme nous le montrent les études récentes sur les troubles pathologiques du lien, de l'action et de la communication (Joseph, Proust, 1996). C'est donc dans le cours des interactions avec les autres, *entre* le monde de la rue et celui de l'assistance que va se manifester cette lutte dont l'individu espère être le gagnant (il pense toujours qu'il va s'en sortir) mais dont il ne peut que constater au fil des nombreuses années de sa carrière qu'il échoue. Comment finit-il par gagner ? Que nous disent les récits de cette victoire ? Ils nous rapportent les tentatives de stabilité, c'est-à-dire d'appropriation conjointe de lieux sécurisants : une association, un squat suffisamment sûr, une place de manche fixe, à la porte de l'église par exemple. Ils nous disent que s'est ouvert la possibilité de quitter le positionnement *entre* assistance et rue pour les seuls besoins de la survie et dans l'ordre interactionnel du simple contact pour entrer *dans* un rapport à autrui plus durable. Ils ne nous disent pas *pourquoi* mais *comment* s'est réorganisée la stabilité : à travers la naissance de nouvelles relations interpersonnelles et selon le mécanisme d'"effort d'ajustement" proposé par Mead qui permet *in fine* de construire sa propre ligne de conduite par l'interprétation de celle des autres (Digneffe, 1993). Plus encore, les comportements attendus des autres vont se révéler positifs dans le sens où certaines relations interindividuelles vont être interprétées comme des formes de reconnaissance sociale reconstituant un contexte propice aux échanges sociaux d'amitié, d'amour, de solidarité. L'identité SDF pourra dès lors être assumée non pas comme un stigmate recouvrant les rôles stéréotypés du mendiant, du plaignant, du solliciteur de toute sorte, mais comme une potentialité à agir. Non plus seulement dire qui je suis mais ce je peux faire au regard de ce que j'ai fait. Le récit de la reconquête de soi prend dès lors une autre tournure : on observe que sont reconsidérées les actions passées qui avaient été jusqu'alors écartées du souvenir et par lesquelles le narrateur se dit aussi auteur et responsable. Cette dimension, que l'on peut appeler la reprise en main des actions du passé, est tout à fait caractéristique de l'ensemble des récits. Ne se fait pas seulement jour une identité narrative (Ricoeur, 1985) où

l'auteur se ressaisit du sens de sa vie par le fil déroulé de la trame événementielle du passé mais une "trame du projet où le soi se construit par des actes ayant entre eux une continuité intentionnelle et motivationnelle." (Proust, 1996, p. 162). La conquête de soi ce serait dès lors "le projet d'agir conformément à des fins propres." (Ibid., p. 163).

M^r T. : "Fallait arrêter l'alcool, ça c'était primordial et le problème, c'est que ça s'arrête pas comme ça, ça c'est comme sortir de la rue, on dit pas : je vais sortir de la rue. Et on peut pas dire non plus, je vais arrêter l'alcool. Le problème c'est qu'on est pris dans ce truc et faut se faire soigner et pour se faire soigner, il faut que l'idée prenne corps, qu'elle arrive au cerveau et que le cerveau il en fasse quelque chose !

E. : Comment l'idée prend-elle corps ?

M^r T. : L'idée peut toujours prendre corps sauf que quand on est inconscient, l'idée a du mal à prendre corps. Moi, j'ai toujours été conscient que l'alcool me posait ou me poserait des problèmes mais que quelque part, tant que la situation n'évoluait pas, je ne pouvais pas arrêter, j'avais pas envie d'arrêter donc quand, là, c'est moi qui ai pris la décision d'arrêter l'alcool, quand je suis arrivé à Saint-Étienne chez Françoise, c'est pas elle qui m'a imposé ce genre de truc, c'est moi qui l'ai dit, enfin au début non.

E. : Pourtant, vous auriez pu avoir le sentiment de vous en être sorti en arrivant chez Françoise ?

M^r T. : Non, j'en étais pas sorti parce que, vous voyez je suis conscient, j'étais conscient qu'un jour ou l'autre elle allait me foutre dehors parce que c'était invivable, j'étais invivable, en buvant, c'était pas possible.

E. : Et Françoise acceptait que vous buviez ?

M^r T. : Je ne pense pas qu'elle l'acceptait, je pense qu'elle espérait que j'arrêterai de boire mais elle ne m'a jamais imposé ce genre de chose, elle ne m'a jamais demandé d'arrêter de boire. Plusieurs fois, elle m'a demandé de ralentir parce que je devenais vraiment pénible, je ronflais, j'étais pénible, je parlais tout seul la nuit, je me levais la nuit pour boire, mais moi, je m'en rendais compte ; donc, j'ai attendu d'être vraiment décidé pour m'arrêter de boire."

Et à propos du travail :

M^r T. : "En fait, moi je considérais que j'étais pas quelqu'un de normal parce qu'il y avait tout ce passé qui était là. Et puis quand vous dites à un patron : je voudrais du travail – Oui et qu'est-ce que vous avez fait pendant dix ans ? – Ben rien ! Donc c'est relativement quand même compliqué. Et le gouvernement a mis en place un truc et je vois pas pourquoi j'en profiterais pas. Je dis pas que c'est la panacée universelle non plus, mais c'est vrai que faire un CES avant de reprendre un travail normal, c'est peut-être un passage obligé ; au bout de dix ans de non-activité, c'est quand même utile quelque part de voir où on en est."

POINTS DE VUE CROISÉS DES PROFESSIONNELLS DE L'ASSISTANCE

Comment les travailleurs sociaux et les intervenants associatifs rendent-ils compte à leur tour de ce *passage de la rue à un habitat stable* ? Quels autres éléments concrets accompagnent à leurs yeux ce bouleversement ? Comment le décrivent-ils ?

Comment envisagent-ils les déplacements de position sociale, les réajustements identitaires auxquels font face ces usagers là ?

Situés aux premières lignes, comment conçoivent-ils et accompagnent-ils concrètement la sortie de la rue ? Comment envisagent-ils leur rôle ?

Répondre à cette série de questions devrait permettre la confrontation entre les perceptions des intervenants sociaux et celles des intéressés eux-mêmes.

Dans un précédent travail de recherche l'observation montrait que les pratiques professionnelles *de la rencontre auprès des plus démunis* se référaient à un modèle d'action empiriquement construit et néanmoins formel et fortement idéalisé. S'appuyant sur la reconstruction des relations aux proches, le travail de l'intervenant ne pouvait plus se concevoir sans associer pleinement l'usager à l'action d'aide et, ce faisant, le restaurer dans sa dignité de personne. L'écoute, le partage, la proximité corporelle apparaissaient aujourd'hui comme les moyens les plus adéquats pour conduire l'action d'aide (Pichon, 2001).

En demandant aux intervenants sociaux de nous parler *des personnes qui sont aujourd'hui sortie de la rue*, il leur appartenait de remplir de significations cet énoncé minimal et de préciser leur rôle. Leur connaissance – plus ou moins grande selon les cas –, des conditions de vie des SDF ainsi que le récit des actions ratées ou réussies de l'accompagnement social se sont conjugués pour offrir à notre interprétation les éléments d'un mode d'emploi de la sortie, susceptible d'adaptations singulières.

Notons tout d'abord que les variations de perception et d'interprétation de la sortie mettent en scène la place que l'intervenant social occupe, entre deux pôles opposés : soit une simple présence, soit la direction d'un plan d'action.

La place occupée entre ces deux pôles n'intervient pas dans la représentation globale de la sortie. Généralement, le parcours biographique est perçu comme un enchaînement continu d'événements traumatiques, des ruptures :

M^{me} T. : *“Les gens arrivent dans la rue après une série de ruptures, familiale, conjugale, sortant de prison, rupture liée à la maladie, au handicap, à la perte d'emploi, les ruptures s'enchaînent les unes aux autres et on se retrouve à la rue. Un enchaînement qui conduit à la rue quand les liens de solidarité ne fonctionnent plus.”*

La perception plus ou moins précise des difficultés mêmes du passage de la rue au logement leur autorise le doute quant à une croyance

possible en la sortie ou fait surgir l'hésitation quant à la concrétisation des conditions permettant d'habiter un logement¹⁰.

En premier lieu, observons donc que la plus grande prudence domine lorsqu'il s'agit d'élucider ce que recouvre la "sortie de la rue". Il est possible que les intervenants sociaux aient anticipé dans le discours, par précaution, une vision différente des intéressés qui seront contactés par la suite. Mais, la prudence ne relève pas seulement de cette précaution. Elle s'appuie sur l'expérience de l'accompagnement social et bien évidemment sur les ratés de la sortie, par exemple cet obstacle au projet d'autonomie : l'impossibilité de vivre seul dans un logement.

Tout intervenant a en mémoire une désillusion, un espoir déçu, une réalité plus forte qui balaie parfois ses croyances en un avenir meilleur. L'incertitude est l'horizon de leur pratique professionnelle ou bénévole. Comment juger et sur quels critères, la maîtrise d'une attitude ou d'un comportement tel que l'abstinence à l'alcool par exemple ? Comment ne pas avoir en mémoire les multiples rechutes qui n'ont pu faire aboutir chacune de ces résolutions ? Le jugement de l'assistante sociale ou de l'éducateur repose sur des indicateurs de durée, de stabilité, de consistance ("ça tient !"). Il se fait profession de foi, espérance pour mieux se convaincre de la force d'évidence des indices perçus, parfois si faibles et des promesses faites comme dans ce témoignage :

M^r V. : *"Il me semble que pour ces deux personnes (qui sont sortis de la rue après plus de 10 ans), ce n'est pas gagné, ils sont plus dans la rue, c'est tout ce qu'on peut dire. Ils ont un logement, il y a encore plein d'autres choses à régler"*.

La représentation de la sortie par les travailleurs sociaux dépend de la place qu'ils occupent ou ont occupé dans le processus de sortie et surtout du public qu'ils côtoient, selon les catégorisations en cours qui définissent les limites des prises en charge : "célibataires ou couples, toxicomanes, à la rue, hébergés, etc". Par exemple, l'assistante sociale du CCAS, chargée, avant la mise en place du SAMU Social, d'accueillir "les personnes à la rue ou hébergées", prise entre la nécessité de construire des dossiers administratifs et l'incapacité des personnes à produire les bons papiers, envisage les droits recouverts comme essentiel dans la définition de la sortie. Elle note que la relation d'aide auprès de ces personnes là était différente de celle expérimentée auprès d'autres usagers ; le schéma "classique" d'aide à court, moyen et long terme en était bousculé, le rapport entre l'assistante sociale et l'usager étant confiné au registre de l'urgence :

M^{me} T. : *"Les demandes de ces personnes sont tout le temps en urgence et pour des petites choses de la vie quotidienne... mais cette demande là avait une importance incroyable, terrible."*

¹⁰ On retrouve ce scepticisme non seulement chez les professionnels du social mais aussi chez les professionnels de la santé mentale.

Au-delà de ce type de représentation parcellaire, la sortie prend signification générale. Elle est tout d'abord transformation physique, transformation du corps et de l'apparence. De ce point de vue, ce peut être "magique". C'est ainsi que se perçoit *in fine* le changement de position sociale. Celui-ci se manifeste aussi par un changement "du milieu de vie", de l'environnement, auquel a participé l'intervenant.

Mais la sortie c'est avant tout, un parcours qui est symbolisé par le fait d'avoir un appartement avec une clef, c'est-à-dire un toit, un chez soi sécurisant et concret. C'est la "*Pierre angulaire*" pour pouvoir s'occuper d'autre chose. Le parcours quant à lui ressemble à une suite d'étapes concrètes et matérielles qui accompagne un "cheminement intérieur" et qui conduit à l'adaptation à une vie sociale normale. À ce niveau-là, deux points de vue s'opposent : ceux qui pensent que l'expérience de la rue (souvent ici reliée à l'alcoolisme) doit être reléguée dans le passé : "*tracer un trait*" pour ne plus risquer de retomber et ceux qui pensent qu'il ne faut en rien renier sa vie de SDF, ce qu'elle a fait de chacun lui ayant permis de "grandir". Ces deux modèles sont aussi présents chez les anciens Sans Domicile Fixe. Le premier, modèle où la volonté pour contrer les faiblesses humaines tient le premier rôle, s'exprime par la délimitation précise du temps de la carrière, de ses frontières. Le deuxième, modèle de l'apprentissage, a été mis à jour dans les récits de formation. Dans les deux cas pour les travailleurs sociaux comme pour les anciens Sans Domicile Fixe, le cheminement intérieur est pensé comme un parcours personnalisé où chacun doit surmonter ses propres souffrances. C'est "*la part d'infime, compter sur soi, un soutien intérieur*" dit une assistante sociale.

Dans cet itinéraire, les étapes concrètes d'adaptation à la vie normale doivent se concilier avec les étapes intérieures du renoncement à la vie de la rue. C'est la démarche de soins pour lutter contre les conduites addictives qui symbolise le plus cette conciliation. Pour les intervenants sociaux, l'alcool, dans l'expérience de la rue, a perturbé le rapport à autrui et a empêché de construire des relations de sociabilité normales. La poursuite de l'alcoolisation est un obstacle majeur à la sortie puisqu'elle empêche l'ouverture à autrui. Sortir de l'alcool, c'est sortir d'une parole auto-centrée, c'est s'ouvrir au face à face, étape indispensable pour se reconstituer un réseau. Sortir des conduites addictives c'est retrouver la maîtrise de sa vie, c'est "*repandre sa capacité en termes d'espace de liberté*". Écart de jugement entre les uns et les autres : pour les anciens Sans Domicile Fixe, si la pratique du boire se modifie avec la sortie, elle n'est pas forcément un préalable ; dans plusieurs cas, le changement intervient bien après la sortie de la rue.

Le travail de suivi dans ou hors institution (l'expulsion d'un foyer peut être le déclencheur d'un travail de suivi) se heurte à une série d'empêchements à la sortie, réunis sous la formule "*ne pas être bien dans sa tête*". Sous cet énoncé, la maladie mentale demeure le point limite de l'intervention sociale, là où l'intervenant se sent dépassé et où il doit néanmoins en de nombreuses circonstances faire face, comme il peut. Dès lors, son rôle s'appuie sur des savoirs-faire professionnels : démarches administratives, accompagnement en vue de l'accès aux

soins, à l'hébergement essentiellement, parfois à la formation... Mais son rôle ne serait pas accompli s'il ne "servait que de médiateur ou d'accompagnant" dans les administrations, même s'il constate que sa présence "fait que ça marche un peu mieux". En fait son implication professionnelle se situe pour lui au point de rencontre entre deux individualités, dans la construction d'une relation, point focal du travail patient de l'écoute :

M^{me} T. : *"Je pense qu'il faut du temps, beaucoup de temps, de disponibilité. Ce monsieur on a du aller le voir une fois par semaine ; moi une fois par semaine, le curé sûrement plus, je sais pas pendant trois mois... et puis après c'est de l'écoute, de la patience."*

L'écoute au cours de laquelle se dévoile peu à peu "le récit des malheurs" (Goffman, 1973) se transformera, une fois l'ordre de l'histoire rendu acceptable en projets d'actions de réinsertion :

M^r B. : *"C'est des gens qui pour raconter quelque chose prennent beaucoup de temps, il y a beaucoup de détails ; peut-être qu'ils ont pas l'occasion souvent de raconter tout ça autour d'eux, enfin en prenant tout ce temps. Après on peut agir."*

Le travail de l'intervenant social se situerait donc dans cette ouverture discursive qui permet de tenir le fil de la vie jusqu'au-delà des instances institutionnelles telle la Commission Locale d'Insertion (Astier, 1997). Mais c'est aussi celui qui parvient à faire accepter la prise en charge sociale :

M^r R. : *"C'est des gens qui ont accepté qu'on les aide, à notre façon comme on sait le faire nous, de l'accompagnement physique pour faire des démarches"*.

Celle-ci peut commencer par un travail de rue ou dans un cadre plus institutionnel. Dans tous les cas, la prise en charge doit être acceptée volontairement et l'individu y participer peu à peu jusqu'à devenir peut-être "co-producteur de l'aide" (Ravon [dir.], 2000).

Tout rôle a ses limites et l'impuissance à agir de l'intervenant social se tient là, entre la position qu'il occupe dans la chaîne de la prise en charge sociale (position institutionnelle qui limite son cadre d'action et position personnelle d'ajustement à ce cadre) et le refus parfois têtue de l'autre à participer à sa réinsertion sociale :

M^r B. : *"J'ai plutôt l'impression d'avoir accompagné ou vu des gens qui se dégradent. J'ai pas de souvenir, à part peut-être deux situations où les personnes ont trouvé un logement, etc. Mais c'est au compte goutte vraiment... Ou alors je l'ai pas su bien sûr, mais j'ai plutôt l'impression inverse : on voit bien les gens qui décrochent petit à petit et qu'on ne voit plus."*

Le travail de la reconversion

“En tout cas, il y a une sélection semblable de choses et d’aspects de choses pertinentes pour moi à tout moment donné, tandis que les autres choses et les autres aspects ne me concernent pas au moment présent ou sont hors de propos. Tout cela est biographiquement déterminé, c’est-à-dire que la situation actuelle de l’acteur a son histoire ; c’est la sédimentation de toutes ses expériences subjectives préalables. Elles ne sont pas expérimentées par l’acteur comme étant anonymes, mais comme uniques et subjectivement offertes à sa personne et à elle seule.”

(A. Schütz, *Éléments de sociologie phénoménologique*, L’Harmattan, Logiques sociales, 1998, p. 65)

TRAME DES PARCOURS ET RÉPARATION DE L’IMAGE DE SOI

Dans la prolongation d’une analyse des interactions en terme de carrière déviante, la reconversion appartient au champ sémantique de la sociologie des professions. Rappelons que la carrière “renvoie à la suite des passages d’une position à une autre accomplis par un travailleur dans un système professionnel. Il (Le concept) englobe également l’idée d’événements et de circonstances affectant la carrière. Cette notion désigne les facteurs dont dépend la mobilité d’une position à une autre, c’est-à-dire aussi bien les faits objectifs relevant de la structure sociale que les changements dans les perspectives, les motivations et les désirs des individus.” (Becker, *Opus cit.*, p. 47).

Poursuivons l’emprunt à la sociologie des professions : la notion de reconversion marque le passage de la dernière position occupée dans une carrière professionnelle à une nouvelle position équivalente ou non dans une autre carrière, un autre champ professionnel. La mobilité qui accompagne ce changement peut être désignée par la notion de *transférabilité*. Celle-ci regroupe un ensemble de compétences acquises et présentes dans la précédente carrière et un ensemble de dispositions potentielles nécessaires pour s’adapter à la nouvelle carrière. L’adaptation suppose le transfert des acquis de l’expérience qui évite d’avoir à franchir à nouveau toutes les étapes d’initiation, d’imitation et d’incorporation d’un habitus selon la séquence ordonnée de la nouvelle carrière. Le changement de carrière implique pour le moins de se départir de l’ancien habitus pour en acquérir un nouveau. Voilà pourquoi le plus souvent, lors des grandes restructurations industrielles les plans de formation accompagnent le processus de reconversion.

L’étude de Lucie Tanguy dans le bassin minier de Lorraine conduite sur l’ensemble du processus depuis les années 1960, définit la reconversion comme une action organisée et contraignante qui s’impose à l’individu et qui se traduit par les actions de formation : “La formation n’était pas

ce bien universel désiré par tous et en premier lieu par les mineurs privés d'emploi, mais un ensemble d'actions que certaines catégories ont promu à des fins de changement (allant d'une société plus égalitaire à une économie plus performante) et dont la mise en place a été longuement négociée au terme d'ajustements et de conversions de points de vue" (Tanguy, 1999, pp. 45-46). Si le processus de reconversion a produit *in fine* un changement de points de vue qui leur a permis de passer d'un état à un autre autrement dit, une conversion, celle-ci ne s'est pas effectuée sans conflits ni oppositions. "Le rejet d'anciennes normes de conduites et l'acceptation de nouvelles n'appartiennent pas au domaine de la conscience individuelle ou collective. Ce passage se construit sous la tension produite par des ensembles d'interactions contrôlées en partie par diverses institutions des champs politique et de la formation (syndicat, patronnat, Église, collectivités locales, Université, École des mines...) : aux séquences successives de la mobilisation collective orienté vers la résistance au changement se combineront les séquences successives de la formation orientée vers l'innovation." (*Ibid.*, p. 46).

Appliqué à nos anciens SDF, le processus de reconversion indique tout d'abord la forte contrainte sociale qui pèse sur les individus. Cette dernière s'instaure par le jeu des mesures sociales, relevant des politiques publiques, agencées et interprétées localement à l'intérieur de dispositifs d'action sociale dans lesquels les personnes sans domicile devraient entrer pour franchir les étapes de la réinsertion sociale et de la "resocialisation" (*grosso modo* les étapes allant de la prise en charge dans l'urgence jusqu'à la prise en charge la plus spécialisée). À la carrière d'exclusion ferait ainsi suite une carrière transitoire et "régularisée" d'assisté social. Ici, la représentation linéaire et continu du parcours de vie rencontre sans surprise une représentation verticale du processus de sortie de l'exclusion : la réinsertion est pensée comme un redressement après la chute. Mais qu'en est-il pour les intéressés ?

C'est bien souvent dans un rapport tendu, souvent conflictuel, avec les dispositifs d'action sociale que vont se négocier les *articulations* avec le monde de l'assistance. Nous empruntons librement le terme d'articulation à Anselm Strauss lorsqu'il étudie la "trajectoire de la maladie" en suivant les différents types d'échanges le plus souvent irrationnels (en comparaison avec d'autres systèmes d'enchaînement d'actions rationnelles dans des situations de travail) négociés entre les membres de l'équipe médicale, le malade et sa famille (Strauss, 1985). Pour paraphraser Strauss nous dirions que la sortie d'une carrière de survie met en évidence le travail accompli au service du processus de sortie (*i.e.*, la trajectoire de prise en charge de la survie) c'est-à-dire les différents niveaux d'articulation de la prise en charge mais sans travail d'équipe, sans véritable concertation. L'individu est plus ou moins livré à lui même et devra négocier chaque articulation qu'il sera capable de saisir dans un ensemble d'interactions suffisamment stables. M' M. sera en relation épisodique avec une religieuse, sœur Marie-Noëlle pendant plus d'une

année, résistera à son zèle de conversion avant d'entrer finalement dans le parcours du converti. Ou encore, M^r R. n'entrera en stage de formation qu'une fois négocié son nouveau rapport au travail dans l'association d'entraide qui lui a proposé de restaurer des meubles anciens, proposition face à laquelle il a résisté pendant un an environ avant de s'y consacrer avec une énergie sans relâche. Mais ces articulations seules ne peuvent conduire à l'aboutissement du processus de reconversion. Nous pouvons mettre l'accent sur d'autres types d'articulations essentiels à des actions orientées vers le changement de position : outre les ressources externes dont font parties les dispositifs sociaux, il y a les *rencontres* mais aussi les *acquis de l'expérience* et leur transfert. Sur un autre plan mais complémentirement, les *réparations de la face* permettront de réassurer le sentiment de la dignité.

Le repérage précis de ces trois articulations (sans souci d'exhaustivité) : les rencontres, les acquis de l'expérience, les dispositifs, permet de se délivrer d'une vision existentielle et quasi magique du processus de sortie. La volonté de s'en sortir n'est pas le point de départ du processus. En effet, nous avons vu qu'elle est présente dans toutes les carrières, sans pouvoir toujours aboutir. Elle devient une justification *a posteriori* lorsque un ensemble d'articulations se sont produites. Mais c'est sous le registre de la volonté que la sortie est bien souvent explicitée, comme le déclenchement, "le dé clic", ou encore ce sursaut qui arrive (enfin !) lorsque l'on a "touché le fond" (Bergier, *opus cit.*), comme la condition *sine qua non* du mouvement.

Cette croyance commune nous semble rivée à la déchéance vécue ou frôlée au cours de la carrière. En effet, la perte plus ou moins radicale de l'intimité dans une carrière placée constamment sous le regard d'autrui procure une vulnérabilité accrue de l'image de soi, par ailleurs dévaluée socialement. C'est donc dans ce regard social intériorisé que chacun lit sa propre déchéance sociale, le rejet, les sentiments de crainte et de peur qu'il suscite parfois au contact des corps. Le sentiment de honte et d'indignité s'en trouve renforcé et ce n'est certes pas l'entre-soi qui permet le travail de la réassurance identitaire. Au contraire, l'image de la déchéance de l'autre semble aspirer celui qui espère ne pas "tomber plus bas". La présence de la mort révélée dans tous les récits devient la dernière limite à ne pas franchir, une image constamment repoussée, renversée rétrospectivement en raison d'exister. On perçoit bien ici l'insuffisance du motif invoqué (la volonté de s'en sortir) comme de la raison d'exister qui n'empêche d'ailleurs pas à un nombre conséquent de personnes de mourir dans la rue.

Les rencontres

Dans les récits des anciens Sans Domicile Fixe, se dévoile la richesse de la carrière en termes de rencontres variées, éphémères ou durables auprès des pairs, souvent avortées auprès des intervenants sociaux et enfin celles, fondatrices, du processus de sortie. Dans les entretiens conduits auprès des intervenants sociaux, la rencontre constitue la première étape de l'accompagnement social et, de sa réussite dépendra

la réussite des étapes conduisant à l'autonomie des personnes ; elle est donc le cœur même de leur engagement auprès des personnes Sans Domicile Fixe.

Si les anciens Sans Domicile Fixe considèrent le rapport aux travailleurs sociaux comme distincts du rapport aux personnels administratifs, c'est pour mieux fustiger les atteintes portées à la face dans nombre d'interactions sociales auprès de l'ensemble des institutions sociales (allant de la CAF au foyer d'hébergement). Les travailleurs sociaux n'échappent parfois pas à cette critique lorsqu'un contact ne produit pas d'échanges plus personnalisés ou la satisfaction d'une demande.

Néanmoins certaines conditions de survie vont faciliter les rencontres. Par exemple, la stabilité dans la rue, la paroisse ou le quartier : l'insertion de M^r T. dans un quartier a non seulement rendu plus aisé les rencontres mais elle lui a aussi permis de demeurer à la place du pauvre de la paroisse tout en négociant cette place, se braquant face aux injonctions moralisatrices, mais ne refusant pas certaines relations avec les membres de la paroisse dans la mesure où elles lui assuraient une fonction, une utilité sociale et des revenus stables :

M^r T. : "Je me souviens d'une bonne femme qui s'appelait M. B., c'est une sœur mais en civil, elle travaille à Notre-Dame-des-Sans-Abri, et qui allait à la messe là où je faisais la manche, elle me disait : faut que tu sortes de ça, faut plus que tu fasses la manche, ça fait cinq ans que tu fais la manche, tu peux faire autre chose, elle me gueulait dessus. (...) À part elle qui m'enquiquinait, les gens me prenaient pour quelqu'un de la paroisse à part entière, tout comme le curé qui faisait la messe, moi, j'étais celui qui était dehors qui faisait la manche. Quand il y avait une fête paroissiale, on venait me chercher pour aider, je faisais partie de la paroisse quelque part, même si j'allais jamais à la messe. (...) Une fois le curé m'a demandé d'aller lire un passage de l'Évangile parce qu'il y avait eu une demande des gens qui venaient à la messe donc j'ai été lire un passage de l'Évangile, je me suis dit, ça mange pas de pain, je m'en fous, j'ai gagné trois fois plus à la sortie."

Ici, l'insertion personnalisée dans un réseau caritatif apparaît essentiel dans la mesure où il procure stabilité et reconnaissance d'une place, fût-elle celle du pauvre. Dans la mesure encore où elle rend possible des négociations de rôles et de places. Dans le registre du charitable, les échanges demeurent toujours possibles et le contact peut se transformer en relation suivie. J'ai mentionné ailleurs ces donateurs, que j'appelle des "visiteurs de la rue" qui sont en contact réguliers avec des mendiants. L'observation est confirmée ici : si ces contacts ne permettent pas directement de s'en sortir, voire même installent chacun à une place inégale, ils procurent en revanche une forme de reconnaissance et inaugurent des échanges possibles : échanges de points de vue, échanges de services :

M^r J. : "Quand on y est tout le temps, on rend des petits services à la paroisse. Ça arrive des fois, il y avait des petites vieilles qui venaient

à la messe, alors pendant la messe, j'allais leur chercher leur pain, c'est rien du tout, mais bon, ça veut dire qu'au lieu de me donner 50 centimes, elle va me donner 5 francs, en plus de la monnaie du pain et en plus, ça va vite faire le tour de l'église, le bouche à oreille, c'est très important : ah, il fait pas seulement la manche. Donc, c'est tout un système."

Dans les récits de sortie, les rencontres qui articulent le processus de sortie ont des caractéristiques spécifiques. Notons en premier lieu que tous citent un ou plusieurs personnages clés ayant participé à leur sortie : c'est une religieuse rendant visite spontanément aux jeunes squatters, c'est une assistante sociale qui s'arrête régulièrement devant le mancheur et le persuade de venir jusqu'à son bureau, c'est un couple qui propose un emploi saisonnier et un toit pour quelques mois ; ce sont des intermittents du spectacle ; c'est un ancien SDF qui s'en est sorti ; c'est un éducateur de l'asile de nuit connu pendant l'enfance (un ancien voisin). Et, dans un cas (M^r et M^{me} B.), la rencontre prend la forme d'une rencontre amoureuse entre les deux membres du futur couple. Pour eux, la décision de se marier leur fait envisager un avenir autre.

En voici trois autres exemples :

M^r H. : "C'est important à expliquer, j'ai séjourné un petit peu à S., c'était courant 95 et à S., j'avais rencontré des gens intéressants, je vendais des lithos dans la rue qui rejoint le canal et puis des mecs biens, pas tous, mais un certain nombre et on se disait que... Et en plus il y avait un truc marrant parce qu'il y a eu des élections municipales anticipées – et un jour, il (le maire) me rencontre comme ça dans la rue, j'étais en train de vendre mes lithos, on discute et il me dit "l'en es où ?", etc. Alors, je lui avais raconté qu'on squattait une petite maison, une ancienne maison de pêcheur, avec le consentement du propriétaire finalement. En fait, il y avait une porte entrouverte dans ce petit cabanon de pêcheur, on s'y était installé pour l'hiver, comme le soir, il y avait une petite cheminée, on avait fait du feu, les voisins avaient alerté le propriétaire. Et le lendemain le propriétaire était venu et comme il se souvenait de l'état de la maison, comme il l'avait laissée parce qu'il souhaitait la vendre au printemps, on avait fait quelques travaux, enfin on avait nettoyé, tu vois. Il avait vu qu'on était super bien, je lui ai expliqué que Mireille était malade, il nous avait fait livrer du bois. Ils nous avait autorisé à passer en nous disant "par contre si au printemps, je la vends, ben... je vous préviendrai un petit peu avant." Donc on était bien quoi.

Et j'avais rencontré ce maire et il me dit : mais pourquoi vous êtes venu à S. ? Il s'intéressait, il était un petit peu accroché dans la rue par ses futurs administrés et notamment sur les problèmes de grande précarité. Et il semblait être un peu étonné et il disait "oui mais il y a un accueil". Il y a un accueil, mais il a 7 places, c'est vraiment pas suffisant et je lui ai expliqué que c'était toujours, toujours le même principe, que les accueils c'était aussi des lieux où on entassait des gens. On gardait les gens pour la nuit, dans ce service d'urgence de S. c'était ça. Tu passais la nuit et puis le lendemain, pfff... tu partais, en accueil de jour et t'avais les mêmes clampins et tout ça et je détestais, et donc on avait commencé à sensibiliser le maire sur le fait que pourquoi pas les mecs de la rue ils pourraient peut-être ensemble réaliser quelque chose et lui, il a accroché. Ça a fait un déclic et je m'en souviens, il m'avait après reçu plusieurs fois."

M^r M. : “Et déjà pour commencé, un jour, il y a eu une religieuse qui est venue nous voir (ils occupent un squat), dans le village où on était, on était mal vu par tout le monde, c’est normal, on faisait plein de conneries, mais un jour il y a eu une religieuse qui est venue, qui nous a dit : “venez me voir... et tout, on va prier”, enfin elle est venue nous voir et nous inviter dans sa communauté religieuse, qui était à 200 mètres. Et puis elle nous dit : “je vous donnerai un poêle pour vous chauffer”, parce que c’était en hiver et on avait pas de chauffage et puis on, on y est allé, au début, on rigolait, elle nous faisait nous mettre à genoux Sœur S., on rigolait, pour nous c’était un amusement. Et après, on y allait toutes les semaines, un soir par semaine et puis c’était devenu un peu un rite. Mais ça changeait rien dans notre vie, ça a rien changé du tout, n’empêche on allait voir cette personne une fois par semaine.

E. : Tous ?

– On était trois à y aller, il y avait moi puis deux copains. Et puis des fois y’avait la copine d’un gars, donc des fois on était 4 et ça a duré un bon moment cette histoire et il y a pas eu de répercussion directement mais un jour à force qu’elle nous parle, enfin qu’elle nous parle du travail, elle voulait quand même qu’on se mette à travailler, à s’en sortir, et un soir (...) je me suis retrouvé tout seul et dans ma tête ça a fait tilt, y’a un truc qui m’a dit : “écoute, Mathieu il faut que tu t’en sortes, maintenant, tu vas bouger, il faut que tu bouges, fais quelque chose.” Alors ça a pas été des voix, je suis pas Jeanne d’Arc, mais y’a un truc qui m’a dit ça. Et dès le lendemain, je m’en rappellerai toujours, dès le lendemain, je me suis levé, j’ai pris mes affaires et je suis parti. Je suis remonté à L., parce que j’avais de la famille à L.

(...) Et après pour revenir, enfin c’est pas pour conclure mais pour revenir à la foi, en fait, cette sœur là, Soeur S. est montée à L. pour aller voir une personne qui était à la prison de L. et en même temps elle est venue nous voir.

E. : Vous aviez gardé contact ?

– Oui, parce que moi je lui téléphonais de temps en temps. Une fois par an ou une fois tous les deux ans.”

Ou encore :

E. : “Cet homme là, vous l’avez rencontré quand ?

M^r T. : “Je l’ai rencontré il y a 13 ans. La première rencontre qui a donc été à ATD Quart Monde, la première rencontre qu’on a eu ensemble, en fait, je vivais dans la rue, je squattais dans un immeuble et y’avait une dame qui tenait un restaurant et me donnait à manger et un jour, elle m’a dit : faudrait que t’ailles voir X., c’est ATD Quart Monde, parce qu’il pourra t’aider. Tous les gens qui m’aident, ça j’en connais des tonnes, ils disent tous qu’ils vont m’aider et y’en a pas un... je suis toujours dans la rue. Elle me dit : non mais lui c’est différent. (Je lui réponds) : Oui mais je connais, il va me faire raconter ma vie et on n’a pas fini, les assistantes sociales et tout, j’ai déjà donné... Elle m’a dit : non mais lui c’est pas pareil. (...)

Donc j’ai rencontré ce monsieur, j’y suis allé et il s’est assis devant son bureau, il a ouvert la bouche, je lui ai dit : si tu me poses une seule ques-

tion, je m'en vais. Il m'a jamais posé de questions. On a discuté, il en sait plus que tout le monde sur ma vie... D'ailleurs on est devenu amis par la suite et je suis un des rares qui va passer des vacances chez lui. Je suis reçu. Donc, pour moi, il est plus que quelqu'un d'ATD, c'est un ami. (...) C'est pour ça que je vous dis, les rencontres sont extrêmement importantes. On s'en sort pas si on ne fait pas de rencontres, on reste dehors, c'est tout. Parce qu'on a aucun moyen, on n'a rien à quoi se raccrocher.”

Toutes les rencontres ont un point commun : la personne qui fait le premier pas montre un intérêt non feint envers la personne qui lui fait face. Le stigmate (la vie à la rue et ses conséquences) est regardé sans rejet, c'est même à son propos que s'engagent des négociations. Dès les premières rencontres l'avenir du SDF est ainsi inscrit au cœur des échanges et la religieuse comme le maire se sont ainsi engagés à entrer dans une relation dont ils ne connaissent pas l'issue. Le fait de tenir cet engagement constitue la clef de la réussite de la rencontre. Rien d'extraordinaire donc, si ce n'est la combinaison heureuse de qualités humaines spécifiques, relevées par les intéressés chaque fois qu'ils ont perçu le débordement du rôle social assigné. Chacun s'engage dans la rencontre en son nom personnel, rétablissant une symétrie relationnelle qui peut aller jusqu'à l'amitié. Mais il y a la manière : tout d'abord, le regard attentionné et non compassionnel, l'attitude ensuite patiente et conciliante face à la lenteur dans les décisions à prendre, comme dans les échecs des tentatives pour s'en sortir (par exemple recommencer à boire). Cet intérêt se concrétise toujours par une ouverture relationnelle et par une proposition d'accès à une ressource disponible : ce peut être la résolution d'un problème administratif, l'offre d'un terrain pour installer un campement, l'offre d'un petit travail, l'offre de faire une retraite dans un monastère, etc. De nombreux obstacles peuvent surgir à ce niveau d'articulation tant sur le versant relationnel que sur le versant pratique. La négociation n'entre pas dans le cadre d'une rationalisation de l'action ; elle est ouverte à l'imprévu et peut finalement ne pas aboutir ou seulement au bout d'un temps indéterminable. Notons que si pendant tout ce temps le lien n'a pas été coupé, c'est à la seule fin que chacun des protagonistes puisse entrer à nouveau dans “la trame de la négociation” (Strauss, *Opus cit.*) et qu'une nouvelle offre soit possible.

Les acquis de l'expérience

Les fortes contraintes de la survie sont sans aucun doute l'obstacle majeur à la sortie. Il faut passer beaucoup de temps à démarcher les institutions pour obtenir “un vestiaire”, pour prendre une douche, pour trouver un foyer, etc. Cette circulation sans fin entre les services et au sein des dispositifs forme à terme un circuit d'enfermement. Parvenir à tenir, d'un côté des activités indépendantes de survie comme la manche et choisir de l'autre les services les plus adaptés à ses besoins, relève d'une gestion du quotidien rigoureuse combinant les contraintes externes et les impératifs minimums personnels. Peu y parviennent et tous relèvent les impasses de la gestion libre de son temps et de ses activités.

Une fois sorti de ces contraintes, le monde de la rue n'est pas évacué, ni nié dans les récits. Au contraire, il demeure présent de différentes manières.

Premièrement, le système de la débrouille demeure une référence dans un fonctionnement du quotidien. C'est ainsi que faute de moyens financiers suffisants, M^r T. a pu mobiliser des ressources d'ingéniosité pour mener à bien ses projets et ce n'est pas sans une certaine fierté qu'il raconte la manière dont il est parvenu à obtenir des aides en utilisant, grâce à son savoir acquis, son réseau de connaissances au sein des dispositifs d'aide. Pour poursuivre sa formation d'alcoologue, il a ainsi obtenu une somme qui lui a permis non seulement d'effectuer les trajets, de se nourrir sur place, mais aussi d'améliorer les potentialités de son ordinateur. Plus à distance des besoins immédiats de la survie, chacun peut ainsi mobiliser des savoir-faire antérieurs.

Cette forme de débrouille, bien qu'elle puisse être référencée à l'expérience de la vie dans la rue, semble plus largement ici, relever du processus nouveau d'aménagement d'un espace et d'un temps à soi. Sorte de revanche minuscule et modale d'intégration sociale qui se construit au sein de différentes sphères dont on comprend aisément que celle de la consommation soit l'une des plus prisee, lorsque l'on a manqué de tout.

M^r T. : *“Donc un jour j'ai vu à la Redoute, si on achetait quelque chose, ils donnaient un fer à repasser. Donc j'ai acheté un tee-shirt à 50 balles et j'ai eu un fer à repasser à 200 balles. Bah on se débrouille comme on peut ! Je me suis dit le tee-shirt, c'est pas perdu et comme c'est un cadeau comme quoi on fait partie de la Redoute maintenant, ça mange pas de pain, j'ai un fer à repasser.”*

Et aussi :

M^r et M^{me} B. : *“Avec les sous, on a acheté à P. C. (une association de récupération), on a acheté des meubles pas chers, on a acheté le canapé, on a acheté ce meuble là, le frigo, le canapé... En premier, là on a économisé pour acheter cette cuisinière, oui, c'est vrai, je l'aime bien celle-là.*

M^{me} B. : *“Et puis, on a vite acheté un congélateur, parce que on a toujours un peu peur de tomber dans la galère, c'est pour ça.*

M^r B. : *Au niveau de la bouffe, c'est clair.*

E. : Votre rapport à la bouffe, il a changé ?

M^r B. : *Non, il n'a jamais changé, on a horreur du gaspillage.*

M^{me} B. : *On n'a jamais gaspillé.*

M^r B. : *Même quand on était SDF on n'a jamais gaspillé, on a toujours eu ça, et on a acheté le congélateur parce que comme ça, ça nous coûte moins cher quand on fait les courses, on peut garder la bouffe longtemps, on peut faire des soupes, on peut conserver...*

M^{me} B. : *Et on sait que si un jour on n'a pas d'argent...*

M^r B. : *On sait que si on n'a pas une thune un jour, on peut compter sur le stock, sur le congélateur, on a un stock de 6 mois là.*

E. : *Et quand vous étiez dans la rue, c'était aussi quelque chose d'important ?*

M^r B. : *Oui, toutes les thunes qu'on se faisait, ça partait dans la bouffe presque, sauf le peu de thune que je pouvais me faire dans la journée, ça ça partait dans l'alcool, mais la thune du soir, on faisait les courses pour le chien, pour nous, et on bouffait bien, on se faisait un feu de camp, on avait la tente, on se faisait à bouffer chaud, on avait nos gamelles.*"

Les années passés à la rue sont toujours rappelées avec insistance, soit pour montrer le chemin parcouru, soit encore pour rendre compte d'un parcours d'étapes ou de découvertes. C'est ainsi que la carrière ressemble étrangement à la forme de l'aventure qui se détache du cours de la vie, marquant ses limites entre un début et une fin par son contenu même, son intensité et les risques qui ont été encourus pendant son déroulement, pour mieux se rattacher à la totalité de la vie, une fois qu'elle a été vécue (Simmel, 1989). En soulignant l'opposition avec la vie actuelle, l'expérience de la rue se réinscrit donc dans l'unité d'une vie. Elle propose une relecture du sens donné à la vie et de ce fait, guide les projets d'avenir.

Néanmoins, la carrière a ouvert une brèche dans l'expression du choix. En effet, tous les récits rapportent cette sorte de dépossession de soi (les pratiques addictives participant de cette perte) qui conduit à laisser filer les événements, à ne plus s'en sentir maître, à expérimenter un monde où se profile très peu d'alternatives possibles, la seule résidant dans le fait d'en sortir. Il leur faut donc retrouver "cette situation de doute créée par la sélection de l'acteur dans sa situation biographiquement déterminée dans un monde pris pour allant de soi (et qui) est ce qui seul rend possible la délibération et le choix." (Schütz, *Opus cit.*, p. 66). Non seulement donc se retrouver soi mais encore le monde allant de soi, condition *sine qua non* de l'action délibérée.

Si les activités conduites au cours de la carrière et les pratiques de sociabilité (la manche, les pratiques addictives par exemple) font partie des souvenirs, elles n'en ont pas moins permis de conforter des prises de positions politiques à propos de l'organisation profondément inégalitaire du monde socio-économique et politique. Les rapports sociaux expérimentés dans la rue n'échappe pas à la sagacité des analyses les plus politisées. Ainsi la dimension violente des échanges dans la rue sera mise en rapport avec les échanges sauvages du marché capitaliste. Ceux là disent que se faire respecter dans la rue ne s'acquiert pas seulement par la force mais par l'intelligence. M^r T. faisait ainsi office auprès de beaucoup d'écrivain public :

M^r T. : *"Quelque part, il y avait un petit peu de respect parce que y'en a plusieurs qui avaient des ennuis avec la justice et tout, je leur ai fait des courriers, je servais aussi à ça dans la rue. J'avais un rôle social, j'avais une place que eux n'ont pas de place mais ça ne veut pas dire que cette place me suffisait. Maintenant c'est dans la vraie société que je voudrais avoir une place."*

Déplacement, remplacement : la sortie implique ces jeux de places et de rôles sociaux. M^r T. n'est pas prêt à se contenter d'une place sociale

dévalorisée, d'une place de pauvre ou d'exclu même avec un logement. Il revendique, au temps de son intégration professionnelle, une place sociale à la hauteur de ses ambitions et de sa volonté. Pour tous, le sentiment de révolte ne s'est pas forcément tu. Il se manifeste sous d'autres formes, d'une part une lutte permanente et personnelle contre ses propres démons (rechute dans l'alcool, violence, déprime, etc.) et d'autre part une lutte plus organisée et canalisée dans des collectifs d'action (syndicat, mouvement militant de lutte contre la pauvreté).

Les dispositifs

C'est peut-être bien dans l'accès aux dispositifs, c'est-à-dire à la visibilité des formes structurantes de la vie sociale (ses organisations et les modes d'énonciation qui les rendent actuelles) que se trouve une nouvelle articulation au monde commun des échanges. En effet et en suivant Gilles Deleuze lorsqu'il analyse la philosophie de Michel Foucault (Deleuze, 1989), il nous semble que l'un des effets de la carrière de survie, c'est de perdre l'accès comme allant de soi aux institutions ordinaires et ce faisant, prononcer la fuite de leurs "courbes de visibilité" et leurs "courbes d'énonciation". Les dispositifs d'inscription dans le monde social deviennent dès lors des lieux de l'exclusion au sens propre du terme, des lieux où les séparations entre ceux qui peuvent y entrer, s'y mouvoir, revendiquer, etc., et les autres, ceux qui n'y trouvent plus d'accès, sont très fortement marquées.

Il faut pouvoir énoncer la ligne de fracture qui se fait jour au cœur même de la carrière de survie pour reprendre place, par le procès de subjectivation, à l'intérieur des "lignes de force" que constitue l'agencement des dispositifs de l'intégration sociale. Nous avons perçu trois types de dispositifs qui s'imbriquent les uns dans les autres et qui forment comme une toile d'araignée dans laquelle se trouve prise la personne qui en est exclue : les dispositifs de l'action sociale à proprement parler (l'assistance), tout ce maillage de service, d'instructions, de règlements et de lois auquel se combinent les dispositifs administratifs et de soins (les assurances et les inscriptions sociales) et enfin les dispositifs de la vie quotidienne (les sphères de la vie sociale), ceux qui permettent de se mouvoir entre chez soi et chez les autres, entre l'intérieur et l'extérieur, entre espace privé et espace public. Une goutte d'eau qui perle à l'un des fils de la toile d'araignée et c'est l'ensemble de l'habile construction qui devient tout d'un coup visible, lumineux.

C'est ainsi que nous pouvons nous représenter le passage de la marginalité de la carrière à l'intégration sociale. Mais le dessin de la trame qui se rend visible s'accompagne de prises, qui seront autant de moments de négociation permettant de pénétrer dans "le régime de lumière" et de s'engager sur différentes scènes. La notion d'engagement est ici entendue dans son sens faible, pourrait-on dire, c'est-à-dire non existentielle (même s'il est bien question d'existence ici) comme "l'obligation sociale que s'impose la personne dès lors qu'el-

le s'implique dans un rôle ou une action conjointe et dont l'intensité varie de la distraction à l'emballement selon ces autres obligations que sont les siennes sur d'autres scènes." (Joseph, 1998)

Pour entrer dans les dispositifs d'action sociale, les rencontres sont utiles. Ce sont elles qui ouvrent une porte d'accès. Travailleurs sociaux et bénévoles sont ici à la place de choix qui ne se situe évidemment pas seulement dans l'activité d'orientation en direction des divers services. Intermédiaire incontournable, le travailleur social peut être d'ailleurs une sorte d'obstacle supplémentaire infranchissable, à moins que la négociation puisse s'engager, et qu'il soit attentif aux conséquences de ses actions.

Les travailleurs sociaux interviewés, tout en ayant conscience de leur rôle d'intermédiaire auprès des diverses administrations, ne pressentent pas réellement l'importance de cette articulation dans l'accompagnement des usagers. De leur rôle d'intermédiaire impliquant des gestes techniques, ils distinguent action et relation, insistant sur le deuxième terme. Les anciens SDF quant à eux relient toujours les deux. L'écoute, l'attention ne serait pas suffisante sans proposition d'action, sans ouverture d'accès dans les services.

M^{me} N. : *"Il travaillait à l'asile de nuit, ça m'a bien aidé remarquez, c'est vrai parce qu'après, je dormais plus dans la grande chambre où il y avait 8 lits, le petit coin qui était tout dégueulasse, je l'ai tout nettoyé et j'ai mis 2 lits, pour moi et ma copine et on avait même une clef de la porte. J'avais mis ma machine à écrire et tout, on avait fait une chambre et bien on n'aurait pas dit que c'était l'asile de nuit ; c'était juste un petit morceau mais c'était pas l'asile de nuit.*

E. : *Ca vous a redonné un peu confiance ?*

M^{me} N. : *Oui c'est sûr. Et puis E, c'est quelqu'un qui s'est toujours intéressé aux autres, ça se voit, ça se sent quoi. E c'est pas pour la forme qu'il s'intéresse aux autres, il est bien E, c'est un type bien."*

Mais parfois, les travailleurs sociaux n'y sont pour rien :

M^r H. : *"En tout cas, pour moi, je ne connaissais pas ce qu'allait devenir ma vie dans la rue et ce qui provoquerait en moi un autre déclic, mais à ce moment là, je me disais que si je renonçais un jour à cette vie de rue, qui est quand même une vie de merde, c'était quelque chose qui me donne envie de nouveau par rapport à mon expérience d'entrepreneur qui m'avait marginalisé, en me disant : bon si en France on ne peut pas entreprendre, si on doit prendre tous les risques pour entreprendre, c'est de la merde quoi. Je me disais que si quelque part, il y avait un moyen de développer, d'entreprendre quelque chose, ça pouvait être ça ma bouée (constituer un collectif avec les gars de la rue). Et au mois d'août Sylvie est décédée. Je me suis retrouvé donc – grand coup dans la tronche – j'allais bouffer dans un lieu à midi qui était tenu par une grosse bonne femme, une Belge qui faisait une bouffe superbe et qui demandait 2 ou 3 francs, et c'était gratos pour ceux qui n'avaient pas de thunes. Bon, je me débrouillais toujours pour, au moins, quand on me demandait quelque chose, en tout cas, 2 ou 3 francs, pour les avoir parce que je trouvais ça quand même beaucoup plus digne et je filais mes 3 balles. Et là j'avais*

mon carton dans lequel j'avais mes lithos, mon sac et un autre petit sac à dos dans lequel j'avais quelques effets personnels et je pose ça dans un coin. Bon, j'étais un peu connu là-bas, enfin pas beaucoup mais... et puis je me suis mis à table avec mon plateau et ça s'est passé en quelques secondes, quoi, je tourne la tête, plus rien, je me suis fait tout piquer. Et ce qui m'arrive, ce qui m'arrivait jamais auparavant, j'avais laissé dans mon sac, dans la poche arrière de mon sac, mon porte-feuille avec mes thunes, avec mes papiers, etc. Ce qui m'étais jamais arrivé auparavant. J'avais pris quand même une calotte, mais bon je l'aurais pas fait auparavant (il veut dire qu'il était encore très troublé par la mort de sa copine), j'ai paumé tout ça. Donc je me suis retrouvé un jour à Perpignan, j'avais plus rien et là je me suis dit, il faut que je fasse quelque chose mais je savais pas quoi, quoi vraiment, je suis resté 24 heures à me dire : soit vraiment, j'en ai plein le cul, je recommence à boire, je fume, je me laisse aller, j'en ai ras-le-bol, soit je vais voir ailleurs. Et je sais pas pourquoi à la limite, je me suis dit que si bon je replongeais, je risquais de crever dans la rue, je pouvais pas en tout cas mourir sans papier. Pour moi c'était... je devenais personne de ne pas avoir de papiers. Et j'ai pris la décision de venir, de remonter dans mon département natal, avec une seule obsession, c'est de faire des papiers."

De retour dans son pays natal, M^r H. entre dans un CHRS et prend un "nouveau départ". Il s'occupe de sa santé, fait refaire ses papiers, demande le RMI et vend le journal de rue *Macadam*. Pour lui, comme pour d'autres sa problématique identitaire s'est exprimée au cours de sa carrière de façon très concrète, avec le vol de ses papiers d'identité. La réinscription sociale passera par leur remise à jour. Et, une fois "chez lui", ce seront ces mêmes papiers qui encombreront l'univers familial de la maison retrouvée, ils seront contraintes et soucis mais il faudra bien s'en occuper, comme tout un chacun, montrant par là même leur rôle prédominant dans les échanges avec les administrations.

Si le dispositif d'action sociale est souvent présent au cours de chaque carrière, il ne possède aucune autre efficacité que de subvenir aux besoins urgents : il ne parvient pas à être mobilisé comme une ressource maîtrisable. C'est donc sur le registre de la maîtrise, quoique progressive et partielle, que certains vont transformer cette ressource en articulation dans le processus de sortie. Ainsi, M^r S. a vécu de nombreuses années à l'asile de nuit, pris en charge totalement par le dispositif. Expulsé, il se retrouve à la rue et doit faire face. Ses anciennes connaissances (des anciens "collègues" de l'asile qui vivent aujourd'hui en appartement) seront insuffisantes et il ne peut se faire héberger bien longtemps par les uns ou les autres. Sans formation scolaire (niveau primaire) ni qualification professionnelle, il se trouvait dans l'incapacité de faire des démarches seul. C'est une assistante sociale du Samu Social qui, pendant plusieurs mois, va être présente auprès de lui, chaque jour :

M^r S : Elle s'est occupée de moi. Maintenant j'ai envie de bouger de moi-même ; je me sens capable ; j'ai pas besoin de personne tandis qu'avant... ; faire les démarches qu'elle a faite pour moi, il n'y en a pas

beaucoup qui l'on fait ça. Pour ça, je l'estime beaucoup. Elle voyait que je voulais m'en sortir, elle s'est appuyée... Elle m'a beaucoup aidé ; maintenant je vis ma vie, je suis tranquille."

M^{me} N., quant-à-elle, est aujourd'hui employée dans le dispositif (autrement dit : s'en sortir sans en sortir) :

M^{me} N. : "F (l'éducateur qui l'a aidée à sortir de la rue) c'est pas pareil ; c'est comme un copain, mais je le vois pas souvent. Comme il change souvent d'endroit, comme par hasard, moi j'étais à l'asile de nuit, quand il est partie, moi je suis partie et puis on s'est retrouvé à B. (un foyer d'hébergement). Donc c'est vrai que c'est F qui a dit à sa collègue qu'il y avait une place à K. (dans une association d'insertion), donc il me disait : t'as qu'à essayer ; donc c'est vrai que K. c'est un peu grâce à lui, je pense.

E. : Et concrètement qu'est-ce que vous y faites ?

M^{me} N. : Et bien, je m'occupe d'un appartement de lits de repos où il y a cinq lits. On s'occupe des gens qu'on garde, en attendant de trouver un appartement ou un foyer, ceux qui sont dehors. C'est une association sociale. Nous on fait le ménage et on fait la bouffe en plus, pour les repas, on reste toute la journée avec eux quoi. On fait la lessive. On fait tout quoi. On s'occupe de l'appartement et on les supporte. Mais c'est vrai que des fois c'est dur mais c'est bien ; c'est pas mal comme boulot."

Trouver enfin un cadre de vie permettant de s'inscrire *in fine* dans les dispositifs de la vie quotidienne, c'est cette combinaison astucieuse qui est décrite par M^r T. à travers son "système" de stabilité qu'il avait trouvé au bout de 10 ans, qui était certes encore la rue mais qui lui a permis d'en sortir progressivement.

Le "système" pour cet homme, c'est un monde cohérent où le SDF peut trouver place dans la pure tradition de l'opposition entre les riches et les pauvres, mais où aussi s'il n'y prend garde, il peut demeurer et s'y enfermer. Mais pour M. T. cette première stabilité va lui permettre d'accéder à d'autres ressources, en particulier à intégrer le mouvement ATD Quart Monde.

Enfin, même si dans le récit, c'est souvent l'intention qui semble guider les actions (de façon rétrospective), on perçoit bien aussi comment des enchaînement heureux d'articulation vont permettre de trouver une stabilité. L'environnement familial peut jouer un grand rôle :

M^r M. : "Donc je suis parti en stop et je suis passé voir mon frère ; je lui ai dit : "Je remonte à L., je veux m'en sortir, je vais travailler tout ça. Bon je suis allé chez mon père, mon père il m'a foutu dehors au bout de deux jours, après je suis allé chez ma sœur, ça s'est mal passé, je suis resté 15 jours, mais là j'avais vraiment des bonnes intentions, j'ai dit : je veux m'arrêter (de se droguer), travailler". Enfin, chez mon père, ça s'est mal passé, chez ma sœur, ça s'est mal passé et il y a une de mes sœurs qui m'a pris chez elle et je suis allé fouiller les boîtes intérieures et tout pour travailler et pendant 6 ou 7 mois, en fait, j'étais en manque, j'avais le manque d'alcool et surtout de drogue, puisque je prenais pas mal de drogue et puis je prenais pas mal de cachetons, de trucs comme ça. Mais j'ai trouvé une place, j'ai trouvé une place en intérimaire, je me suis mis à travailler et au bout de deux ans, j'ai pris un appartement."

Le sentiment de dignité

Les trois articulations que nous venons d'aborder conduisent à réinscrire l'individu dans différents système d'échanges, à circuler de l'un à l'autre, à composer à nouveau avec autrui. Nous avons été attentifs aux paroles rapportant les offenses subies au cours de la carrière, nous rappelant que l'offense ôte sa qualité de partenaire à celui qui la subit.

C'est ainsi qu'Erving Goffman a traqué les manquements rituels provoquant le désordre dans l'interaction : lorsque la "face" est désinvestie de cette valeur sacrée revendiquée et en principe accordée selon les attributs sociaux attachés aux personnes et disponibles au cours des échanges. Il a su montrer que le droit était non seulement présent dans les textes juridiques qui préservent les personnes, mais se manifestaient aussi au cœur des interactions (comme une contrainte sociale) quand nous observons, de façon nuancée, différentes sortes de "réserves" afin de ne pas violer les "territoires du moi" dans le face à face : réserve corporelle bien sûr, mais aussi place réservée dans un espace partagé ou encore informations biographiques qui ne peuvent circuler ou être dévoilées sans prudence selon les moments et les publics (Goffman, 1974). Loin des situations extrêmes, cette microsociologie de l'offense, seulement évoquée ici, propose la meilleure introduction permettant d'approcher les formes du maintien de soi dont la dignité serait l'une des composantes essentielles. "Si un tel scrupule s'applique aux choses du maintien, aux expressions produites par la façon dont une personne maîtrise son corps, ses émotions et les objets avec lesquels elle est physiquement en contact, on parle alors de dignité, qui constitue un aspect de ce contrôle des expressions toujours vanté et jamais étudié. Dans tous les cas, alors même que la face sociale d'une personne est souvent son bien le plus précieux et son refuge le plus plaisant, ce n'est qu'un prêt que lui consent la société : si elle ne s'en montre pas digne, elle lui sera retiré. Par les attributs qui lui sont accordés et la face qu'ils lui font porter, tout homme devient son propre geôlier. C'est là une contrainte sociale fondamentale, même s'il est vrai que chacun peut aimer sa cellule. Tout autant que d'amour propre, le membre d'un groupe quelconque est censé faire preuve de considération : on attend de lui qu'il fasse son possible pour ne pas heurter les sentiments des autres ni leur faire perdre la face, ce de façon spontanée et volontaire, par suite d'une identification avec eux." (*Ibid.*, p. 13).

Tous les récits dévoilent un fort sentiment de culpabilité qui s'est manifesté au cours de la carrière mais qui peut avoir pris source bien avant. Ce sentiment de culpabilité se traduit par un sentiment d'indignité éprouvé à deux niveaux. D'une part, on le voit lié aux violations des personnes, subies au cours de l'enfance et de l'adolescence et qui n'ont pu trouver réparation au moment des faits et, d'autre part, on le découvre au rythme des offenses ordinaires supportées dans la rue et auprès des divers services lorsque plus aucun attribut social ne semblait digne d'être considéré.

Si cette "contrainte sociale fondamentale" s'est écroulée par le fait de n'avoir plus de considération sociale permettant d'entrer dans les échanges interactifs où la face de chacun est préservée, ce que Goffman appelle donc l'amour-propre et qui se décline dans les rapports de sociabilité en *estime de soi*, c'est-à-dire d'un soi constitutif des expériences sociales avec autrui, alors l'identification à autrui en a été menacée. En effet, le sentiment d'indignité affecte la personnalité de celui qui ne se reconnaît plus comme membre à part entière de la société. "Il existe certaines réactions identiques que chaque individu possède envers certaines choses communes et, dans la mesure où ces réactions communes sont éveillées chez l'individu quand il affecte autrui, il réalise son propre soi. La structure sur laquelle se construit le soi est cette réaction commune à tous, car on doit être membre d'une communauté pour être un soi." (Mead, *Opus cit.*, p. 138).

C'est donc au niveau de l'appartenance en tant que membre d'un ensemble social que se repère une nouvelle articulation dans le processus de sortie. Elle se manifeste plus précisément ici par ces moments où le regard d'autrui est prépondérant pour être affranchi des offenses vécues et pour que soient à nouveau accordés les attributs nécessaires au maintien de la face.

M^{me} N. : *"C'est dur de sortir de la rue. Tout le monde peut le faire. Il faut avoir une raison je pense. Je pense qu'il faut qu'il y ait un sentiment de quel-qu'un, un sentiment pour que les gens ils se sentent plus forts et qu'ils aient envie de partir."*

E. : ***Un sentiment pour un enfant, pour un mari ?*** (M^{me} N. avait ses deux enfants placés pendant toute sa période de vie à la rue).

M^{me} N. : *"N'importe qui, même un ami, je veux dire, c'est le fait de sentir qu'on a de l'importance, ne serait-ce qu'infime pour quelqu'un. Parce que du moment où les gens vous donnent de l'importance, vous vous en donnez aussi, donc vous arrivez mieux à vous en sortir."*

E. : ***Oui, ça aide à se considérer soi-même.***

M^{me} N. : *"C'est comme un miroir, puisque personne ne me regarde, je ne me regarde pas, je ne me vois pas non plus, c'est ça."*

Et en écho voilà ce que dit un éducateur :

M^r J. : *"Pour arriver à vivre dans ces conditions là (dans la rue), il faut avoir peu de respect de soi. C'est quand même une sacrée image dégradée d'eux-mêmes pour arriver à vivre de cette manière là, et s'en satisfaire ; c'est quand même accorder peu d'importance à ce que l'on est."*

Cette image dégradée de soi a accompagné des conditions concrètes d'existence que traduisent les termes de "vide", d'"ennui" parallèlement aux mots pour dire les activités de la survie¹¹. Ainsi le sentiment d'inutilité s'oppose aux référentiels communs empruntés au registre du travail. Il renforce aussi le sentiment de culpabilité relatif à une

11 La manche est considérée souvent comme "un travail" sans doute au vu de sa finalité et parfois dans la manière active de la pratiquer (sous formes de séquences d'actions coordonnées) mais ce peut être aussi une manière de la considérer avec dérision comme une activité passive et non pas une action (faire comme si).

façon d'envisager la vie : "faire des efforts, travailler, mériter". M^r J. a pour sa part intériorisé le fait que le retour à une "vie normale" ne peut être que le résultat d'un processus de remobilisation progressive. Ainsi au niveau de l'emploi, il acceptera un Contrat Emploi Solidarité afin de se réhabituer aux horaires et à une discipline de travail dépendante non plus de ses seuls besoins mais d'une organisation extérieure à soi.

Avec le travail, le mérite ; avec l'évocation du chômage, c'est la dépendance à l'assistance qui ressurgit :

M^r E : "Alors ce jour-là quand je suis arrivé à l'asile de nuit, ça m'a fait réfléchir quoi. J'avais un peu honte quoi. J'ai toujours bossé depuis que je suis en France, j'ai toujours travaillé, j'ai toujours eu beaucoup de respect par les autres. Parce qu'ils ont vu que j'étais bossueur et que je méritais pas ce qui m'arrivait. C'est pour ça que j'ai fait le plus grand effort pour que je m'en sorte.

Le travail (ou plus exactement l'activité salariale) est l'une des institutions par laquelle les normes sociales sont validées, où l'on trouve, autrement dit "un assentiment qui correspond à la reconnaissance intersubjective de la norme." (Digneffe, *Opus cit.*, p. 235). De cette réciprocité initiale où s'ancre ce que Mead appelle "l'autorité de l'autrui généralisé (*generalized other*), qui fonde la valeur obligatoire des normes sur l'assentiment des membres de la communauté." (*Ibid.*, p. 235), la norme travail demeure essentielle, malgré ses métamorphoses¹². Cette vision interactive du travail nous paraît être décisive pour réfléchir à l'épreuve de l'indignité sociale lorsque le sentiment d'inutilité est éprouvé durablement. L'étude de Fabrice Liegard peut nous aider à comprendre comment les individus reconquièrent cette dignité attachée ici au statut social et à la place sociale occupée.

Dans un article de 1994, intitulé "La conquête de la dignité ou comment la richesse vient aux hommes d'Emmaüs", L'auteur analyse en référence au modèle anthropologique du don de Marcel Mauss, le cadre de vie et d'action des communautés Emmaüs. L'investigation se centre sur les interrelations des communautés et de leurs membres avec l'extérieur, l'économie dominante qui les a rejetés à ses marges. Le travail qui consiste en la récupération d'objets de rebuts, triés puis revendus, est au centre de ces relations externes mais aussi structure les relations internes au sein de la communauté. Son organisation repose sur la complémentarité des savoir-faire et des tâches en une chaîne de solidarité revendiquée. À l'égard du

12 Dans la dernière parution de la revue du Mauss, Alain Caillé souligne ceci : "Ni le monde de la culture et du savoir, et *a fortiori* du savoir scolaire, ni celui de l'art ou du politique, ni le monde associatif, ni même le monde de l'entre-soi et de la vie familiale, ultime contreponds à l'ordre du travail, ne conservent assez de puissance pour incarner d'autres finalités que le travail et faire loi à leur façon. (...) Si le travail occupe de plus en plus le devant de la scène, quoiqu'il ne soit plus en rien vénéré et qu'en théorie tout le monde aspire au temps libre, c'est parce qu'il est le seul lieu où subsiste une dimension de Loi." (Caillé, 2001, pp. 16-17).

modèle économique des sociétés capitalistes, une double rupture s'est opérée. Rupture avec l'économie du marché qualifiée d'aliénante sous sa forme la plus libérale et rupture avec la logique de la bienfaisance pensée elle aussi aliénante du fait de la dépendance instaurée par le don charitable. Fabrice Liégard montre comment ce cadre de vie et de travail permet à des individus de rompre avec la "carrière de l'errance", de se fixer (ancrage en un lieu et redéploiement d'un temps biographique ajusté au sens retrouvé de sa vie) pour conquérir leur dignité.

L'auteur renverse la métaphore du voyageur qui part au loin pour trouver des richesses et montre *a contrario* comment l'arrêt en un lieu ouvre la possibilité de valider des normes sociales et des idéaux, comme autant de richesses perdues ou inaccessibles : travail, solidarité, paix, accompagnés d'un sentiment de quiétude. L'apprentissage de la routine du travail en équipe conduit à organiser sa vie et son temps à l'intérieur de ce cadre d'action redonnant ainsi de la profondeur à l'expérience humaine, condition nécessaire au sentiment de dignité, sur laquelle insiste à son tour Richard Sennett (Sennett, 2000). À Emmaüs, dans la chaîne des obligations du don, les individus deviennent des donateurs dans les rapports de complémentarité au sein des communautés et aussi grâce à la vente modique des objets réparés, mis hors du système marchand concurrentiel. Le sentiment d'utilité sociale réapparaît et au sein de l'organisation communautaire, les hommes retrouvent le sentiment de leur dignité. C'est ainsi que cette analyse éclaire le rapport toujours difficile à cerner entre une organisation sociale, ses modes d'échanges et d'interrelations objectifs et la dimension subjective de l'utilité sociale et du sentiment de la dignité.

L'importance de l'expérience du travail proposée au sein de la maison de vie de l'association *Main dans la Main* est entrée en résonance avec l'éthique du travail à Emmaüs. La validation des normes par le travail en équipe, la profondeur de l'expérience, le sentiment d'utilité sociale apparaissent dans cette prise de parole enthousiaste :

M^r R. : *Si j'avais loupé ce stage, j'aurais loupé ma vocation de menuisier, parce que je ne pensais vraiment pas faire de la menuiserie. Mais là, ça m'a botté depuis que je connais Laurent et Florent. On travaille ensemble. (...) Je suis sur le bon pied en tout cas. On dirait que oui, j'ai pris un élan. Et il faut que je profite d'être parti sur ce bon pied parce que là je me sens capable. J'ai retrouvé le goût de l'initiative. C'est pas comme avant, il fallait toujours qu'on me dise 15 fois de suite. Là, on me dit un truc, pffft... j'y vais, je fais. Le mec il est satisfait. C'est ça qui me fait plaisir. C'est du bon boulot quoi. Ça me fait encore plus plaisir. Au moins, je fais pas de boulettes. Il ne me gueule pas dessus. Je me fais plaisir et je lui fais plaisir. Ça ne m'était jamais arrivé auparavant.*

E. : De ressentir ça ?

M^r R. : *Oui, d'être fier d'un boulot et qu'on me fasse des remerciements. Et puis il y a Laurent et Florent. On est super bien ensemble. J'ai oublié de le souligner. On est collègue de chambre, on est collègue de boulot et puis on s'entend super bien. On s'est connu à peine et on a su se parler, on a su comment se parler, on a su s'entendre. Personne ne vole. On se partage tout. Ça c'est une équipe. Là il y a la confiance."*

En partageant une vie communautaire, les membres de l'association *Main dans la main* s'inscrivent dans cette dynamique du don et s'ouvrent la possibilité d'une nouvelle reconnaissance sociale. Celle-ci se déploie néanmoins dans un rapport de lutte et de conflit ouvert avec les institutions sociales établies et le modèle du don ne suffit pas ici à rendre compte de la tension dynamique entre organisation associative et subjectivité des membres, tension par laquelle se conquiert la dignité. Un vent d'anarchisme souffle dans le sens où chaque membre de l'association *Main dans la Main* peut se vivre, en tant que membre associé, comme "un composé de forces" dans la mesure où ce n'est pas chaque être subjectif qui peut déployer cette force mais où tous "dépendent de l'agencement des forces qui les produisent (...), là où les choses peuvent changer, là où il est possible d'expérimenter d'autres associations, d'autres agencements et d'autres êtres collectifs porteurs de volontés et de propositions plus fortes et plus libres". (Colson, 2001, pp. 120-121). Du point de vue du sentiment subjectif d'estime de soi concourant à la dignité, chacun bénéficie de cet agencement dans lequel tous les participants sont, ensemble, force de proposition. Ici la force collective est indissociable des subjectivités multiples et irréductibles des membres qui conjuguent une "subjectivité individualiste", c'est-à-dire "l'affirmation d'une singularité absolue", une "subjectivité affinitaire", c'est-à-dire la "résultante de la puissance singulière de l'union des individualités", et qui composent enfin la "subjectivité collective" de l'association singulière ainsi nommée.

Dans l'expérience communautaire comme dans l'expérience du travail et du sentiment d'utilité qu'elles procurent, les trois régimes de subjectivation sont présents dans la dimension intersubjective de la constitution du "soi". Sans exception, nos interlocuteurs, homme ou femme ont mentionné l'importance du sentiment de dignité retrouvé. Le choix de nous intéresser aux modalités du travail dans l'univers associatif est guidé par quatre de nos interlocuteurs. Pour eux, la conquête de la dignité se joue dans des espaces intersubjectifs autres que ceux de l'entreprise. En effet, ceux qui sont salariés dans des petites ou moyennes entreprises ne mentionnent pas un sentiment d'utilité qui se manifesterait sous une forme ou une autre, mais ils notent plutôt l'obligation dans laquelle ils se trouvent de travailler pour subvenir à leurs besoins. Pour le dire autrement, si le désir de travailler est grand, il est projeté dans l'avenir sous une autre forme. En effet, les contraintes du rapport salarial, la précarité de l'emploi toujours prégnante, leur font espérer d'autres formes de réalisation de soi par le travail : par exemple l'ouverture d'un camping, le projet d'une vie à la ferme et de l'accueil d'enfants, l'inscription dans un réseau associatif pour devenir alcoologue, etc. Dans tous les cas, si l'utilité sociale ressort bien de la norme travail, elle peut s'exprimer dans d'autres types d'agencements collectifs tel que l'association, le réseau, le travail indépendant. C'est une recherche du sens donnée à la vie dans toutes ses dimensions qui prédomine (l'opposition loisir/travail n'apparaissant pas structurante ici). D'autant que nombre d'entre

eux sont engagés (hors travail) dans une association (ATD Quart Monde, Main dans la Main, Le secours catholique) et trouvent là le moyen de sceller leur vie d'aujourd'hui à celle d'hier.

LES ABOUTISSEMENTS

Rappelons les deux perspectives qui ont été retenues dans cette enquête : les fictions narratives ont permis de mettre en évidence différentes interprétations données aux discontinuités biographiques et ressaisies par les locuteurs pour donner sens à leur vie. Complémentairement, la trame des parcours racontés a conduit à typifier des expériences vécues lorsqu'elles étaient liées à des actions constitutives de la sortie.

Quittons maintenant le processus de sortie d'une carrière de survie pour nous intéresser aux aboutissements du travail de la reconversion et explorer les manières dont se donne à voir la sécurité d'un monde dans lequel chacun peut à nouveau agir.

L'aide et l'entraide

L'analyse des entretiens montre que la volonté d'aider les autres est présente chez la plupart des personnes interviewées¹³ : M^r S. héberge un ancien "collègue" non sans mettre en avant les difficultés que cette cohabitation représente ; M^r et M^{me} M. ont accueilli dans leur grande ferme et pendant plusieurs années, des SDF de passage ; M^{me} N., quant à elle, travaille dans un service d'aide aux personnes SDF ; M^r T. a pour projet de constituer un réseau d'aide en alcoologie et milite à ATD Quart Monde :

E. : Pour vous, vos activités militantes sont toujours dans la visée de votre intégration personnelle ?

M^r T. : *Oui, l'intégration oui. Et puis il s'agit de bien montrer aux gens que je me souviens que j'ai vécu 10 ans dans la rue et malgré tout, je vis tout le temps avec ça. 10 ans dans la rue, ça ne disparaît pas du jour au lendemain, ça ne s'oublie pas. On ne peut pas dire, je recommence à zéro, on n'arrive jamais à remettre le compteur à zéro. Donc il s'agit en quelque sorte de faire don de mon expérience aux autres. C'est ça mon bénévolat, ce que j'ai vécu pour pas que les gens tombent dans le même travers, du moins dans les mêmes travers parce qu'il y en a des tas de travers dans lesquels on peut tomber, ne serait-ce que l'alcool. Il y en a qui tombent dans la drogue, chez les jeunes qui se retrouvent à la rue et je pense qu'il n'y a que quelqu'un comme moi qui peut le faire, enfin d'autres comme moi, j'ai pas un ego démesuré de toute façon ! Parce que les gens m'écoutent plus facilement parce que je l'ai vécu avant eux donc je peux expliquer la progression. Ils vont me croire plus facilement que quelqu'un qui a fait des études et qui va leur expliquer la progression.*"

L'aide est encore le point commun de ceux qui habitent dans la maison communautaire, lieu de vie construit à l'initiative de M^r H. En m'atta-

13 Cette dimension n'est sans doute pas étrangère au fait que les anciens SDF ont été contactés par l'intermédiaire des travailleurs sociaux.

chant à cette forme collective de vie commune où se manifeste l'entraide au sein d'un collectif d'anciens SDF. Je voudrais examiner les caractéristiques spécifiques de ce type de *self-help*¹⁴.

Celui-ci emprunte une forme spécifique : la vie quotidienne vécue collectivement. Aucun groupe de *self-help* connu (associations de malades ou de toxicomanes par exemple) n'a choisi cette forme de partage. Ici, leur point commun est précisément le fait de ne pas avoir de domicile à soi et de vouloir quitter la rue et ses servitudes, partagées d'ailleurs le plus souvent collectivement. Comme pour les *Alcooliques Anonymes* ou certains groupes de toxicomanes, il y a, au point de départ de l'entraide, la volonté de se soutenir sur le chemin semé d'embûches de la sortie. Par ailleurs force est de constater, tant ils l'expriment clairement, leur réaction virulente face aux carences du système assistantiel. De la même manière que des associations de patients revendiquent la gestion de leur maladie, les Sans Domicile Fixe revendiquent la gestion de la sortie. Chacun veut en décider et trouver, grâce à la confiance des autres, les soutiens nécessaires et les moyens pour construire son projet d'avenir. Face à ceux qui n'ont pas vécu l'expérience de la rue, les anciens SDF se trouvent pris entre deux positions. D'un côté, l'adaptation au monde tel qu'il est organisé avec ses modes d'intégration et de l'autre, une contestation nourrie des contraintes de l'assistance et du monde du travail. De leur nouvelle place occupée (essentiellement sur le terrain de l'assistance), une volonté de transformer la société et, une revendication forte de l'identité SDF au nom de l'expérience vécue, opérant en cela un renversement du stigmat.

Il ne s'agit donc pas d'une approche communautaire telle qu'elle peut être développée au Canada ou aux États-Unis. Ici pas de participation directe des professionnels de l'action sociale mais plutôt la participation des sympathisants-militants appartenant à d'autres collectifs associatifs, artistiques ou politiques (participation à la gestion associative et au développement des activités d'auto-financement). La maison commune apparaît donc comme une proposition de vie communautaire pour un temps non défini, permettant, par le partage de la vie quotidienne et le soutien des pairs, de trouver des appuis amicaux et des ressources personnelles pour s'en sortir. Si les membres de l'association revendiquent la reconnaissance de leur action qu'ils autofinancent pour la plus grande part, ils ne sont pas situés sur le registre de la défense d'intérêts spécifiques mais demeurent plutôt sur le registre de la contestation des formes de prises en charge traditionnelles. La dimension créative ou innovatrice de leurs actions s'inscrit à contre-courant de ces dernières. Plus radicalement le rapport dissymétrique entre usager et travailleur social est battu en brèche au nom d'une solidarité

14 L'analyse des groupes de *self-help* a été conduite depuis le milieu du XX^e siècle en ce qui concerne les malades alcooliques et plus généralement l'expérience des malades (Jauffret, 2000). À ma connaissance, les groupes d'entraide d'anciens SDF sont récents et aucune étude précise n'a été publiée à leur sujet.

entre pairs qui se manifeste aussi via les sympathisants non SDF. Et c'est au nom de la confiance et de l'amitié que se construisent des liens :

M^r F : "C'est surtout l'amitié. Ça aide beaucoup. C'est pas comme un bureau officiel où il faut faire ci, il faut faire ça. Là c'est plus personnel parce qu'il (M^r H.) te parle comme un ami. Et il a beaucoup confiance en chacun. Enfin, il voit tout de suite, lui, si avec les gens il peut leur faire confiance ou non. (...) C'est un endroit que j'avais jamais vu de ma vie quoi. Je savais même pas que ça existait un endroit comme ça avant. Parce que ça ne m'était jamais passé par la tête : je pensais pas que j'arriverai dans un endroit comme ça. Mais ici, c'est pas un endroit comme les autres. C'est plus personnel, ici. Dans les autres foyers, c'est pas personnel. On s'occupe pas les uns des autres. Chacun reste un peu dans son coin. C'est pas mélangé. Là c'est vraiment une communauté. Et chacun va aider chacun. Même les gens du bureau. C'est comme ça."

Lui-même entre dans cette chaîne de la solidarité :

M^r F : "Je ne me mêle pas trop de ce qu'ils font à l'extérieur (les activités d'auto-financement : déménagement, réparation de meubles, intendance lors de spectacle, etc.) parce que je ne peux pas, mais je ne viens pas ici que pour faire la cuisine (il est le cuisinier de la maison commune et habite depuis peu avec sa nouvelle compagne à l'extérieur de celle-ci).

E. : Tu intervies aussi à d'autres moments en fait ?

M^r F : Oui des fois mais un peu comme tout le monde hein, c'est un peu une communauté. On essaie tous d'épauler chacun, tout le monde.

E. : Et il y a des gars que tu as particulièrement aidés ?

M^r F : Oui oui, il y en a que j'ai beaucoup aidés.

E. : Et ils s'en sont sortis ?

M^r F : Pas toujours. Parce qu'ils sont retombés, soit dans l'alcool, soit parce qu'ils sont partis, revenus ... c'est pas évident hein, parce qu'il y en a qui ont vécu des choses très dures, qui sont passés par la drogue, l'alcool, ils avaient pas de famille, ce sont des orphelins quelques uns. Ils n'ont pas vécu la même vie que moi.

E. : Et il y en a qui s'en sont quand même sortis ?

M^r F : Oui, bien sûr. Ils ont pris des appartements et ils ont changé de style de vie quoi.

E. : Oui, donc à ton tour, tu as permis à des gars de ...

M^r F : Oui parce qu'ils ont bossé en cuisine avec moi. Après, on est devenu amis. Après, je discute, après je donne mon avis sur ce qu'ils peuvent faire et tout.

E. : Ah oui, ce sont les gars que tu avais avec toi en cuisine.

M^r E : *Oui, oui. Il y en certains qui, pendant un moment allaient très bien et soudain, ils sont retombés quoi. À cause des gens de l'extérieur, pas des gens de l'intérieur (de la maison commune). Il sont allés retrouver des copains en ville et ils sont retombés dedans. Il y en a un ou deux qui sont partis en ville, carrément.*"

Le "nous" qui surgit dans tous les témoignages recueillis, exprime tout d'abord *l'expérience commune de la rue*, le vécu d'une ruine économique, d'une détresse sociale et affective. Néanmoins, dans les propos de tous les protagonistes, ce "nous" oppose deux réalités bien différentes de l'expérience de la rue. D'un côté, ceux qui ont conservé tous leurs repères de sociabilité, qui ont le plus souvent "fait la route" puis halte à Saint-Étienne et les autres, ceux qui ont été entraînés dans le processus de "clochardisation" et qui sont dits "cassés" par les premiers.

Dans l'histoire de l'association, chaque nouvel arrivant appartient soit à l'une, soit à l'autre de ces catégories internes liées à l'expérience. Rapportant les débuts de la mobilisation, M^r H. raconte :

"Ce n'était pas du tout évident de rester assez motivés. Des gars pire que des bras cassés ! C'était peu probable d'être assez motivés pour tenir dans le temps. Des mecs qui se côtoyaient comme ça ! dans la rue, qui n'avaient eu en fait que peu d'échanges de paroles entre eux. Ça faisait déjà 10 jours, 15 jours qu'ils vivaient leur vie en commun. C'était dur mais c'était déjà pas si mal ! Des engueulades tous les soirs, des : "Ouais, ouais, regarde, moi j'en ai fait plus que lui !", etc. Mais il y avait une espèce de force qui se développait, une envie d'avancer ensemble qui était dopante ! Tous les matins, après la nuit, le froid, toutes les difficultés, c'était dur mais on faisait face et les gens qui venaient nous voir, ça nous faisait tellement plaisir !"

Sans la présence M^r H., leader reconnu par tous et sans l'entrée de personnalités fortes, l'association n'aurait sans doute pu tenir dans le temps, crainte légitime du narrateur. Des jeunes par exemple, en couple ou solitaires, encore peu aguerris par les vicissitudes de la "galère", en rupture avec les valeurs dominantes vont trouver dans l'euphorie du mouvement des raisons de s'investir, de côtoyer le monde de la rue. La présence d'étudiants sympathisants dès le début de la mobilisation collective conforte l'hypothèse du sentiment vécu de vivre ici une aventure, ce que les termes de "structure expérimentale" utilisés par les instances administratives lorsqu'elles reconnaissent l'association, signaleront plus tard.

À ce premier niveau de compréhension des liens interpersonnels qui se sont noués au sein de l'association, l'entraide relève de l'entre soi, d'une solidarité de type primaire pourrait-on dire qui, malgré les écarts de comportements ne retient que ce qui fonde le ciment de *l'expérience commune*. En font partie les comportements de dépendance à l'alcool, voire d'autres comportements individuels de type asocial qui sont autant d'obstacles à la vie collective

harmonieuse mais qui devront être transformés en ressource pour l'action. C'est tout l'enjeu de cette solidarité d'anciens "collègues de galère"¹⁵.

L'épisode de la mise en place d'un bar associatif au cœur même de la maison commune est significatif de ce renversement de perspectives :

M^r H. : *"Les gars ont réduit leur consommation d'alcool dans des proportions du simple au décuple ! Le gars qui buvait dix litres par jour n'en buvait plus qu'un et se tenait bien ! Certes, il y avait eu et il y a eu des problèmes dus à la consommation d'alcool au moment des travaux. Mais parler, même boire un canon de vin ou de jus de fruit permettait d'aborder les difficultés que l'on pouvait, à ce moment là mieux comprendre... et résoudre facilement."*

Au moment où la municipalité reconnaît le mouvement associatif et propose gratuitement un lieu de vie, une ancienne école maternelle, le "nous" de la solidarité des anciens SDF va prendre une autre signification. La *Maison de vie Josipe*, ainsi dénommée, est le lieu retrouvé de la maison, dans le sens de *la maisonnée*, de *la communauté* unie par des liens affectifs forts.

On le sait, ce qui marque plus que tout l'expérience commune des personnes sans domicile c'est la perte vécue de l'habitat. La survie est marquée par l'abri précaire et l'hébergement social. La hiérarchisation des abris s'appuie pour les intéressés sur le degré de protection et le sentiment de sécurité et de confort qu'ils procurent. L'abri précaire regroupe tous ces territoires qui vont de l'abri ouvert ou couvert jusqu'à l'espace quasi-privé du squat. Ici, le premier squat investi apparaît comme une étape essentielle dans la recherche d'un lieu où habiter et non plus où être abrité ou hébergé¹⁶. La vie dans la maison s'organise et il est remarquable d'observer combien son aménagement est essentielle pour ses habitants. Les décisions sont prises ensemble pour le choix des espaces de vie communautaire, pour les lieux de l'intimité, les chambres, pour l'organisation des moments de rassemblements, les repas, les jours de fête (Noël, Nouvel An, mais aussi les anniversaires de chacun) qui scandent le calendrier de l'histoire commune.

La maison communautaire apparaît comme un lieu ouvert où tout Sans Domicile Fixe peut être accueilli (ce qui ne veut pas dire qu'il y demeurera, il peut très bien *"être viré"* si son comportement est par exemple trop agressif ou violent, bref si les membres considèrent qu'il perturbe trop la vie commune). Elle est aussi ouverte à tous ceux qui soutiennent sans réserve l'expérience et participent à l'une ou l'autre activité :

¹⁵ Il est intéressant de noter que les protagonistes n'emploient désormais plus ce terme de "collègues" en usage dans le milieu SDF. Une rupture avec la survie est signifiée ici. Le mot "collègues" est remplacé par celui de "potes". Il semble donc important pour eux que les termes qui définissent les liens unissant l'ensemble des membres de l'association n'écartent personne, SDF devenus résidents mais aussi les non résidents, adhérents membres du conseil d'administration qui participent à de nombreux temps forts de la vie quotidienne, sympathisants invités, etc.

¹⁶ Significatif est le refus, des appartements d'hébergement d'urgence qui leurs seront proposés lors des toutes premières négociations avec la municipalité.

la préparation d'un repas, l'organisation d'une soirée... Le soutien de tous ces individus concernés, adhérents à cette cause mais souvent aussi membres d'une autre association (association théâtrale, *Terre des hommes*, *Médecin du monde*) n'est pas seulement une aide venue de l'extérieur mais une composante interne du mouvement. Ces membres engagés, témoins actifs – et certains d'entre eux plus que d'autres du fait de leur personnalité, de leurs convictions, de leur activité militante et de leur surface sociale – sont présents dans la vie associative. Ce sont eux qui sont requis en cas de coup dur (par exemple, lors de la tentative d'expulsion du squat qui a lieu au cours du deuxième réveillon de Noël).

Le "nous" de l'entraide intègre donc cette dimension associative. C'est un "nous" qui se matérialisera lors de la deuxième assemblée générale où il sera décidé que les membres du Conseil d'Administration seront élus à parité égale entre résidents et non-résidents. L'entraide n'est donc pas seulement un entre soi. Elle implique une ouverture sur l'extérieur comme une famille qui s'agrandirait sans cesse. La métaphore de la famille – "*on se serre les coudes*" – est présente chez les protagonistes. Dans ces conditions, l'appartenance ne peut être tiède, elle est *de facto* fortement chargée d'affects et les membres extérieurs doivent inconditionnellement partager la cause associative en refusant la séparation entre "*les SDF et les insérés*" et en dénonçant la dite "*fracture sociale*" par un engagement actif.

Non seulement témoins, les membres non-résidents soutiennent donc le mouvement avec leurs ressources personnelles, leurs talents propres, mais aussi grâce à leur engagement au sein d'autres associations, d'autres collectifs. Parfois l'aide entre associations est patente. En leur nom, certaines vont apporter leur soutien matériel et adhéreront à la cause en proposant à *Main dans la Main* des tâches rémunérées : intendance, déménagement. Le soutien implique l'action, qui se traduira parfois par un partenariat comme par exemple avec *Terre des Hommes* ou la fondation *Agir contre l'Exclusion*. En ce sens, le mouvement initial de mobilisation et d'entraide s'est enrichi d'autres formes de solidarité, condition *sine qua non* du prolongement de l'expérience dans la durée.

Le chez soi retrouvé

Nous ne pouvions pas analyser le processus de sortie d'une carrière de survie sans nous arrêter sur cette dimension essentielle qui, pour tous, a été d'emménager dans un nouveau lieu de vie, qu'il s'agisse d'un appartement loué, d'une maison achetée ou d'une chambre à soi dans la maison commune de l'association *Main dans la Main*.

Après être resté longtemps à la rue, chacun risque d'avoir oublié les habitudes de la vie quotidienne, acquises avant la rue. Habiter à nouveau un logement à soi, c'est aussi renouer avec un passé estompé. En effet, au cours de la carrière, la rue et ses contraintes prennent toute la place ; ce qui conduit à écarter le passé trop encombrant. Avec l'accès au logement, la mémoire se ressaisit du

passé, des liens noués, des affections que représente et contient symboliquement la maison. C'est pourquoi, habiter à nouveau révèle le risque majeur du ressaisissement de son passé :

M^r J. : *“On oublie l'avant la rue, j'y repense maintenant, y'a des réflexes qui reviennent mais toute la période de la rue, on a oublié tout ce qu'on a... parce que ça ne sert plus à rien, donc on ne va pas s'encombrer la tête avec des choses qui ne servent plus à rien.”*

Le nouveau logement, la maison achetée est fortement investie. Il sont les lieux réels et symboliques d'une nouvelle prise au monde. C'est à partir de “chez soi” que s'organise les relations aux autres, que l'on peut à nouveau inviter, recevoir. D'où l'importance du courrier, de la boîte à lettres :

M^r T. : *“Alors la première chose qui a été importante dans ce logement, c'est que je passais mon temps à la boîte aux lettres. (...) Et même encore maintenant, ça fait deux ans, oui ça va faire deux ans le mois prochain que j'ai ce logement. C'est très important pour moi de recevoir du courrier. Pendant dix ans, j'ai jamais eu de courrier. (...) Même une facture c'est du courrier, ça m'emmerde de recevoir une facture mais c'est quand même du courrier (...) Ça m'arrive d'attendre que le facteur passe (...) des fois je sors dix fois dans la matinée pour voir si le facteur est passé. J'écoute parce que comme j'habite au rez-de-chaussée, j'entends quand il passe... mais des fois, je sors, c'est des pubs en fait. Des fois je réponds à des trucs pour avoir du courrier.”* Le téléphone aussi *“Au début où j'ai eu le téléphone, j'ai eu une facture astronomique, je m'en servais comme un gamin un jouet.”*

M^r T. connaît parfaitement la date d'entrée dans son logement : février 1999. Après avoir vécu pendant un an et demi chez sa “copine”, il a éprouvé le besoin de retrouver une indépendance, condition pour lui de retrouver des droits sociaux en son nom propre. En étant hébergé, il n'était qu'un ayant-droit (par exemple au niveau de ses droits Sécurité Sociale) :

“C'est là que j'ai dit, je vais chercher un appartement afin de vivre tout seul et de retrouver tous mes droits parce que il n'y a pas de raison que je vive aux crochets de quelqu'un.”

M^r T. compare même la vie chez sa compagne à de “l'assistantat”. Comble de l'ironie : alors qu'il a quitté la rue depuis un an, il devra se déclarer SDF auprès de l'office HLM pour bénéficier d'un logement social ! Se dire SDF n'est plus la marque distinctive d'une identité sociale négative mais le signe d'une existence administrative qui ouvre des droits et peut conforter l'identification à une identité collective commune, contre laquelle et avec laquelle il faudra lutter.

Avoir un “chez soi” peut passer par différentes étapes, le foyer, le logement partagé avec un compagnon ou une amie. M^r T. a connu ces étapes. Dans la rue déjà, il est parvenu à une stabilité et a réussi à occuper un squat durablement. Plus tard il sera hébergé par un couple quelques mois dans un village de montagne. Enfin, il acceptera la proposition d'une amie rencontrée à *ATD Quart Monde* dont il deviendra un intime. Puis il

Mobilisation collective à l'origine de l'entraide

L'histoire de la mobilisation collective racontée par les protagonistes, anciens SDF de l'association *Main dans la Main* (dans un ouvrage de témoignages écrit par leur soin (Pepin, Proton, 2001) et dans les interviews que nous avons réalisés), débute par un événement fondateur : la mort de froid d'un homme dans la rue à Saint-Étienne, le soir du réveillon de la fin de l'année 1995. Ce fait divers, relaté dans le journal local, *La Tribune*, *Le Progrès* sera l'occasion d'une prise de parole publique pour trois SDF qui partagent à cette époque le même squat. Ce petit groupe, écrit un petit tract exprimant le sentiment d'injustice sociale et d'humiliation ressenti à l'annonce du décès d'un des leurs.

La dénonciation de cette mort indigne symbolisera la genèse de l'histoire associative de *Main dans la Main*. Elle repose sur deux éléments.

Premièrement, les Sans Domicile Fixe pensent que le journaliste a volontairement évacué la réalité de la vie dans la rue, les lecteurs du journal pouvant penser que l'homme est mort uniquement sous les effets de l'alcool et non pas à cause de son refus à être hébergé à l'asile de nuit. Ainsi, le froid particulièrement vif cette nuit-là l'avait emporté. Leur indignation relève donc cette méconnaissance des conditions réelles de la vie dans la rue. Au nom d'une expérience commune de la survie et de sa connaissance de l'intérieur, ils décrivent cette mort qui semble clore une vie inutile : "*Nous les SDF, nous voulions nous rassembler pour rencontrer les gens et leur dire comment se passaient les choses*". Deuxièmement, l'acte de dénonciation met en cause les carences des services d'assistance. Et c'est donc aussi contre le monde de l'assistance que la colère s'exprime.

L'opposition au "social" sera structurante. Elle permet la mobilisation hors des cadres institutionnels trop formels. Elle autorise l'affirmation d'une identité propre et surtout différente de celle de "bénéficiaire". Un vent de révolte souffle et les Sans Domicile Fixe mobilisés (le groupe s'étoffe) souhaitent sortir à tout prix de l'image du solliciteur soumis. L'un d'eux s'interroge : "*Une envie est-elle née en nous, grâce ou à cause d'eux (les travailleurs sociaux) ? À leur façon, nous poussaient-ils ?*"

Les moyens de la mobilisation empruntent aux formes disponibles de la lutte sociale : il y aura donc tout d'abord le tract ("*Les SDF de Saint-Étienne sont indignés par le décès de leur pote*") édité grâce au soutien de l'association des chômeurs qui est par ailleurs le dépositaire du journal de rue *Macadam*. Un tract appelant à manifester fera suite, quelques jours plus tard, la manifestation rassemblant 300 personnes environ puis, l'occupation d'une maison appartenant à la ville, dans les mêmes formes que celles employées par l'Association *Droit au Logement*. Une fois la maison occupée, l'appel lancé dans la

presse pour solliciter des dons matériels, résonne comme un écho à l'appel de l'Abbé Pierre au cours de l'hiver 56, réputé si froid : "Le Progrès (le journal local) était un peu notre complice : "nous avons lancé un appel : nous avons besoin d'appareils de chauffage, de réchauds, de réfrigérateurs, de tables, de chaises, de produits ménagers, de petits meubles, d'outillage, de peintures, de produits alimentaires, etc."

Cette alchimie contextuelle sera essentielle pour la poursuite de l'action de lutte. Les soutiens extérieurs au "monde de la rue" ouvrent de nouvelles possibilités d'action : la presse locale suit avec une précision chronologique tous les moments de la lutte, les artistes locaux, intermittents du spectacle, eux-mêmes en lutte à ce moment-là, accompagnent le mouvement.

Aux mots de la dénonciation se substituent les mots de l'action : "Nous voulons être utiles" est-il inscrit sur une banderole au fronton de la maison occupée avec succès. Soutenu par une quarantaine de personnes (celles qui se sont mobilisées au jour J pour ouvrir de force la porte puis pour occuper la maison), le petit groupe, alors constitué de sept SDF parvient à s'organiser. L'idée de former une association se concrétise. Mais ils ne peuvent franchir cette étape que forts des soutiens de cette frange minoritaire mais active de la population : militants associatifs et politiques, intermittents du spectacle, étudiants, voisins. Avec la création de l'association, la volonté de se prendre en charge par eux-mêmes est fortement revendiquée. Désormais, ils vont devoir répondre de leur action publiquement alors que la négociation avec les autorités municipales est engagée.

Le nom de l'association est choisi lors d'une assemblée générale et officiellement déclarée : *Main dans la Main*. Plus tard le nom de la maison de vie baptisée *Maison de vie Josipe* du prénom d'un des membre actif de l'association et décédé depuis peu est ainsi justifié : "Nous voulions que ça symbolise une chaîne humaine et ça ne devait pas exprimer que notre seul projet (une maison de vie pour les SDF). Les gens affirmaient leur même envie de tendre la main et de s'aider : «vous êtes en train d'inventer un nouveau lien !»."

L'enthousiasme du départ va se concrétiser par la construction de liens inter-personnels qui vont grossir le nombre des adhérents de l'association. Ces non SDF, non résidents, sympathisants et adhérents constitueront le ferment de la vie associative, là où s'instituent le dialogue et l'échange dans la confrontation, le conflit et la fête, ces moments exceptionnels de resserrement des liens affectifs et sociaux.

souhaitera, tout en conservant des relations intimes avec cette amie, avoir son propre logement indépendant. Étape ultime pour lui de la sortie : être autonome, être socialement indépendant.

Une fois décidés à s'installer à V, M^r et M^{me} B. ont eux aussi franchi l'étape du squat, du camping, de l'hébergement chez un copain rencontré dans la rue et devenu un ami. C'est enfin un héritage qui leur permettra de louer un appartement :

M^r B. : *“Même à Avignon, on voulait quitter la rue, on a changé de ville, mais l'idée on l'a gardée. En attendant, c'était plus supportable ici. En plus dans le squat, on avait des voisins, c'était super. À un moment, ils ont vu qu'on n'avait rien, ils nous ont donné un matelas, l'eau, c'était super, ici c'était plus tranquille en attendant.*

M^{me} B. : *On s'est fait virer le jour de mon anniversaire...*

M^r B. : *C'était la totale, on s'est fait virer le soir du 25 décembre, on est revenu le même jour.*

M^{me} B. : *Et puis il faisait froid et le soir même on est revenu dans le squat, mais on pouvait pas rester parce qu'on savait pas si les flics allaient pas revenir. Alors, on est allé au camping et on est resté là un mois, mais là c'était galère pour payer. Après on a rencontré un jeune homme Kurde qui joue de la guitare dans la rue mais qui vit dans son appartement et il nous a invité pour nous héberger... parce qu'on savait que l'héritage de Jacques allait arriver... et peut-être avec ça ou pouvait trouver un appartement. (...)*

M^r B. : *C'est par le journal, on a trouvé un propriétaire qui nous a loué, et comme par hasard, c'était pas en bon état. C'était pas pourri, mais c'était pas le top niveau, mais ça nous servait pour un premier toit, pour trouver un boulot.”*

Habiter permet de retrouver la séparation entre une vie privée et une vie sociale et donc de se sentir à nouveau membre de la société. À l'opposé, la vie à la rue était une sorte de disparition des registres de l'inscription sociale (sauf des registres de l'assistance). Avoir à nouveau une maison, peu importe la forme que chacun lui donne, c'est accepter un lieu de vie, accepter à nouveau d'inscrire son nom sur sa boîte à lettres (alors que dans la sociabilité de la rue, les changements de prénoms sont courants, les noms de famille disparaissent des échanges et la perte des papiers d'identité marque symboliquement et concrètement cette crise identitaire).

M^r T. : *“Parce que chaque fois que j'allais quelque part, on me demandait mon adresse, je savais pas quoi dire ... et de pas dire par exemple “chez M^{elle} Untel”. C'était important tout comme il a été important d'aller faire les démarches pour avoir une carte d'électeur. (...) C'était quelque part un pied dans la normalité. Tout le monde a ça donc ça passait par plein de choses et pas seulement par avoir un logement, ça passait par tout ce qui découle du logement.”*

Parlant du choix de son appartement :

M^r T. : *“J'étais pas bien difficile, en fait mais il était bien, vous verrez mon logement, il correspondait à ce que je cherchais. Il y avait une*

grande salle, une chambre et une grande salle de bain. C'est un rez-de-chaussée, j'avais une petite cave, moi j'en demandais pas plus, c'était un logement pour moi tout seul. Donc c'était pas une chambre, c'était pas un studio, c'était déjà plus grand. Ça me suffisait amplement. Il y avait très peu de travaux à faire. J'ai refait les peintures ; le papier peint c'était neuf en fait."

On relève combien il est important pour chacun de décrire son espace de vie, les micro univers construits à l'intérieur même de la maison et qui sont autant de lieux signifiants une installation. On observe combien il leur est agréable d'investir plusieurs pièces, de pousser des portes, de recevoir. La propreté, l'état du neuf, tout cela participe d'une satisfaction intime et oppose l'espace du logement investi à l'abri. C'est parce que l'appartement ou la maison possède les qualités de l'habiter qu'il convient : sécurité, confort et objets à soi accompagne le sentiment d'intimité, dans ce retrait provisoire du monde indispensable aux échanges familiers avec ceux qui partagent ce même lieu ou avec ceux que l'on y invite. Meublé avec des objets de récupération et quelques autres neufs dans un premier temps, le projet de se constituer un petit patrimoine progresse chez certains et, particulièrement chez ceux qui vivent en couple et ont aujourd'hui des enfants.

Habiter implique la possibilité de se mobiliser pour recouvrir à nouveau des droits, et pour trouver un travail à sa mesure. Pour tous, les étapes de l'emploi doivent les conduire le plus loin possible des contraintes d'un marché du travail où règne la flexibilité. Par ailleurs renouer avec les institutions sociales, se présenter aux guichets demandent de consentir à de nombreux efforts, de classer à nouveau les papiers, de les reconnaître, de les présenter à bon escient, bref d'intégrer toute la gestion domestique du chez soi, d'en pressentir aussi les contours¹⁷ en opposition au "dehors".

M^{me} N. : La première chose que j'ai pensé quand je suis rentrée dans cet appartement, la première chose quand je suis rentrée, c'est : j'espère que je n'irai plus dehors. La première chose, je me suis dit : enfin, j'ai une maison, j'espère que je n'irai plus dehors. Ça c'est une chose, ça c'est important, avoir un appartement. La première chose que je me suis dite : ah je n'irai plus dehors."

Sans cette dimension de l'ancrage en un lieu, le temps ne se déclinerait plus de la même façon. La carrière de survie est celle de la perte de l'habiter. Les espaces sont traversés et vécus au regard de ce manque absolu et, du fait même de la "dégradation des besoins" (Vexliard, 1957) et de la succession des actions au coup par coup qui ordonne une temporalité du quotidien régi par l'urgence. L'expérience de la survie est marquée par un temps vécu à la fois de manière étrangement resserré et sans fin. À l'opposé l'investissement et l'appropriation d'un lieu habité permet à la personne de ressaisir la densité du présent. C'est donc en termes "d'espace vécu" que s'opèrera la reconstruction d'un "tissu social", autrement dit d'un environnement familier, privé et intime.

Des réussites volontaires

Tous les entretiens font état d'une installation sociale qui s'accompagne de l'arrêt ou de la gestion nouvelle et non contraignante des pratiques addictives. Boire en particulier est devenu soit une pratique prohibée à la suite des cures de désintoxication, soit une pratique conciliable avec une sociabilité normale.

La réussite de ces décisions volontaires est à resituer dans le rapport étroit entre des changements de vie suffisamment importants : M^r M. quitte le groupe de jeunes squatters avec lequel il vivait et décide de changer de vie. Plusieurs membres de sa famille l'accueille successivement ; dans le même temps, il travaille par intérim ; il arrête au même moment de se droguer et de s'alcooliser. Le manque physiologique est cruel et violent mais il s'accroche ; il rencontre celle qui deviendra sa femme. La page est tournée. Volontairement, nous énumérons sans rapport de causalité les différentes phases de cette résolution réussie. En effet, seul M^r M, racontant son histoire, pourra énoncer une prise de conscience qui s'imposera à lui, puis relier tel fait à telle circonstance. Dans chaque récit, l'idée même de résolution sera toujours marquée du sceau de la volonté morale ; devenue *acte* de résolution elle scandra les étapes vers la sortie : ici quitter son groupe de pairs, ailleurs partir en cure de désintoxication ou plus simplement s'arrêter de boire, éternel obstacle.

M^r J. : *“En fait, la sortie de l'alcool conditionne aussi la sortie de la rue, les deux choses sont imbriquées étroitement, faut pas rêver. N'importe qui veut sortir de la rue, faut déjà qu'il sorte de l'alcool.”*

La signification de la sortie de l'alcool ressortit de plusieurs registres. Soit boire ne prend plus sens dans la “nouvelle vie” et l'arrêt peut être progressif. Soit, s'arrêter de boire est la condition *sine qua non* du retour à une vie normale et peut alors se profiler la crainte de “retomber dans l'alcool et dans la rue”. Soit encore arrêter de boire prend sa signification par une promesse faite à un tiers. Pour M^r T. le lien qui l'unissait à une assistante sociale rencontrée alors qu'il vivait dans la rue est si fort que le jour où il apprend son décès à la suite d'un cancer, il décide de répondre enfin à sa demande, elle qui n'avait pas réussi, de son vivant, à le convaincre d'arrêter de boire :

M^r T : *“Une promesse ni dite, ni écrite. C'était quelque chose que je savais qui lui ferait plaisir et qui serait mon cadeau.”*

Dans la tentative de s'arrêter de boire, les rechutes ne sont pas rares mais correspondent à des moments particuliers de la vie où le savoir boire est à nouveau mis à l'épreuve. Ainsi M^r S. qui, après avoir fait une cure de désintoxication pour pouvoir vivre dès sa sortie de l'hôpital dans un appartement, rechute peu après avoir emménagé. Il décidera alors de retourner en cure. Aujourd'hui, deux ans plus tard, il reste abstinant.

17 Pour une analyse fine de la gestion domestique des papiers, cf. P. Mattos, *L'usage des papiers, du face à face avec l'assistante sociale aux contours du chez soi*, mémoire de DSTS, Lyon, mars 2002.

Dans ce processus de sortie de l'alcool, l'environnement social et affectif joue un grand rôle. Si le regard des proches est essentiel, le rôle des travailleurs sociaux ou des personnes soignantes est important puisqu'ils ouvrent l'accès aux soins, très concrètement par leur connaissance des organismes de soin mais parce que, plus simplement, le dialogue avec eux fait émerger la possibilité du choix. Le médecin spécialiste quant à lui, est devenu pour l'un d'entre eux une personne clef du processus de reconversion :

M^r T. : *“Il est alcoologue et psychothérapeute ; en même temps il fait gastro-entérologue, ça doit être alimentaire, je pense et deux jours par semaine le soir, il fait alcoologue où il est quasiment pas payé, il vit qu'avec des subventions, mais il y croit à son truc. Moi, je sais que pareil, j'ai des trucs particuliers avec lui, je peux téléphoner, il me prend, il me donne rendez-vous après son boulot, parce qu'il suit de près ma démarche”.*

C'est bien l'engagement personnel du médecin qui est relevé, rejoignant en cela les observations déjà faites à propos de l'importance des rencontres dans le processus de sortie. Dans cette situation précise, M^r T. saura, en retour, avoir le souci de la considération des personnes. Souci que l'on retrouvera, également, dans les divers engagements associatifs des autres personnes interviewées. M. T. quant à lui tient à préciser que lors de son premier travail de brancardier à l'hôpital, il portait une attention toute spéciale aux personnes qu'il transportaient. Pour ne pas avoir à leur redemander le numéro de leur chambre et le service dans lequel elles étaient soignées, il prenait soin de noter sur un papier leurs coordonnées afin de raccompagner chacune dans sa chambre :

“Si c'est moi qui ramène la personne, je trouve que c'est important de savoir où on l'a pris, ça donne de l'importance à la personne”.

Avec le retour de la catégorie de personne, arrive sans aucun doute le mot de la fin. L'arrêt des pratiques addictives conduit à retrouver l'unité de soi qui semblait être perdue au cours de la carrière. Chacun semble désormais avoir retrouvé sa capacité de choix, même si elle peut paraître fragile en certains cas, car peu étayée par un ensemble dense de relations variées : amis, copains, collègues de travail, voisins, relations, etc. Aujourd'hui encore, M^r S. est encore très dépendant de l'assistante sociale qui l'accompagne dans toutes ses démarches administratives. Par ailleurs, son réseau relationnel est constitué essentiellement d'anciens SDF et son âge (50 ans) ne peut guère faire espérer l'accès à un emploi. M^{me} M. qui travaille dans une association d'aide sociale auprès de personnes à la rue demeure, quant à elle, dans une situation de précarité affective. Brutalisée par ses proches au cours de son enfance, son adolescence et une partie de sa vie d'adulte, elle a toujours besoin d'un suivi psychiatrique. Son insertion professionnelle dans une association d'aide relève de l'emploi adapté et lui assure aujourd'hui le pôle de stabilité le plus important.

Néanmoins, tous évaluent les différentes périodes de leur vie, en ont trouvé le sens et les ont reliées entre elles. Tous ont jugé à différents moments de leur vie, pendant la carrière comme aujourd'hui en dehors d'elle, des actions qu'ils conduisaient et de leur écart aux

normes sociales. C'est dans cet écart que s'attestent les résolutions et les choix, que se construisent les convictions (via les conversions de points de vue) et que s'engagent enfin des actions (Ricoeur, 1992).

Albert Ogien note à propos des sortants de la toxicomanie qu'ils sont tendus "vers l'objectif de se remettre dans les conditions d'une attitude naturelle face au monde. Il ajoute qu'"il s'agit pour le "sortant" de restaurer ce que le citoyen ordinaire est censé posséder de façon automatique : la normalité. Une telle restauration réclame une double opération conceptuelle : tout d'abord, se donner une définition de ce que l'être humain ordinaire doit être et, ensuite, essayer de se conformer aux éléments de ce portrait idéal." (Ogien, *Opus cit.*, p. 150). L'ultime aboutissement du processus de reconversion est bien celui-là : le ressaisissement d'une *attitude-personne* (Ricoeur, *Opus cit.*) à travers un processus cognitif et sensible qui va de la crise à son dépassement et qui se traduit par un changement de ligne de conduite.

Conclusion

Les sorties de la carrière de survie ne doivent pas masquer ce qui nous semble être en jeu d'un point de vue de l'organisation du secours et de l'assistance et du sort moins réjouissant qui est fait à un grand nombre d'individus au sein de notre société.

Nous avons insisté, comme les récits nous invitaient à le faire, au rapport étroit entre carrière et sortie. Notre regard, porté sur le processus de reconversion, se situait précisément au point du passage entre une vie centrée sur les besoins de la survie et une vie "normale", où le temps reprend son rythme calendaire, un temps orienté vers des objectifs d'avenir, découvrant de nouveaux espaces d'expérimentation.

Au cours de la carrière se sont dévoilées des *articulations* possibles pour "le sortant", en termes de rencontres, d'acquis de l'expérience de la rue, de dispositifs d'actions. Cette remarque est essentielle pour mettre en évidence que ce n'est pas du dehors de la carrière que se dévoilent ces articulations mais bien de l'intérieur. Apparaît en creux l'extrême difficulté pour tous d'accéder à des ressources adéquates au moment opportun. Le sentiment d'hostilité perceptible envers l'ensemble des services administratifs et des services d'aide à la personne doit se comprendre dans la mise en échec d'un grand nombre de négociations. Néanmoins, le travail de réparation que l'assistance produit est difficilement visible et semble, tel le travail de Sisyphe, sans fin, car ceux qui tentent d'accomplir la restauration des liens sociaux, des droits, des accès aux administrations, etc., doivent aussi accepter l'échec de leurs actions pour espérer qu'un jour le changement se produira. C'est dans la relation de confiance instaurée qu'ils puisent les satisfactions de leur travail. L'ambiguïté de la prise en charge sociale se manifeste dans ce réseau enchevêtré de techniciens de l'aide et de bénévoles dans lequel semble enfermé l'individu, échappant aux uns, recherchant les autres, et à l'intérieur duquel il doit parvenir à occuper une place et justifier de la légitimité de ses demandes (souvent perçues comme illégitimes lorsqu'elles sont formulées dans l'urgence¹⁸).

18 Et bien que se soit développé ces dix dernières années un ensemble de dispositifs d'urgence : SAMU sociaux, hébergement d'urgence, lits de repos, accueils d'urgence, etc.

Seul l'individu est le pivot des articulations réussies en vue de la sortie, sans qu'il ait toujours conscience de cette place centrale. Bien qu'enfermé dans le circuit, il n'est pas à l'intérieur d'un établissement clos. Aucun repère d'organisation ne se laisse voir au premier regard. De la construction personnalisée de son circuit dépendra des possibles ouvertures. Bien sûr, les techniciens de l'aide peuvent se concerter pour discuter de la cohérence de leurs actions mais bien souvent, l'aptitude du "bénéficiaire" à déjouer le meilleur des plans signera sa faillite : face à une construction rationnelle, l'irrationalité de la survie, l'échec au déplacement. Au contraire, chaque articulation ne prendra sa signification que pour autant qu'elle sera soumise au principe de la lutte pour une reconnaissance sociale partagée. Le processus de la reconversion nous a montré des individus souhaitant accéder, comme tout un chacun, aux biens et aux droits collectifs, et prêts à construire un espace démocratique commun : leur engagement dans des associations d'aide ou d'entraide en atteste.

Plutôt que sur le "partenariat" qui, parfois ne fait que renforcer un contrôle social sur les usagers des services¹⁹, mais qui demeure une référence de l'action sociale, il semble donc que tout repose : primo, sur la qualité de chaque service et de chaque interaction ; et secundo, sur le cadrage de la relation d'aide, c'est-à-dire la possibilité pour chacun des protagonistes d'en élaborer le contenu et la finalité. Dans le cadre d'une solidarité philanthropique plus que démocratique, la dissymétrie structurelle de la relation ne facilite évidemment pas cette négociation.

Cette dissymétrie se trouve symbolisée par la catégorisation administrative qui met largement en avant le stigmate social du laissé pour compte, sa déficience individuelle et psychologique, voire sa maladie mentale sans interroger véritablement les modes de survie collective de tout un ensemble d'individus. L'arrêt des pratiques addictives et des pratiques structurantes comme la manche, montre bien que, quittant le monde de la survie, l'individu doit aussi se dépandre des pratiques qui l'accompagnent. Reconnaître que celles-ci relèvent non pas d'un processus de désocialisation mais au contraire de tentatives individuelles et collectives de survie à la marge des sphères sociales d'intégration, conduit à considérer la carrière comme un ensemble d'expériences et d'épreuves qui a demandé de nombreuses adaptations réussies (Goffman, 1968). C'est pourquoi, même les adaptations désespérément pathologiques peuvent être considérées comme réussies de ce strict point de vue (Lovell, 2001). Cette première reconnaissance sociale laisse voir comment les individus développent une image d'eux-mêmes plus positive ou tout du moins structurante, voire retournent le stigmate en force d'action individuelle et collective.

19 Par exemple, plutôt que de solliciter directement l'entrée dans tel Centre d'Hébergement et de Réadaptation Sociale, le demandeur se voit contraint de proposer sa candidature devant une commission de travailleurs sociaux, partenaires pour choisir l'établissement le plus "adapté" à sa situation, ce qui lui ôtera, sur un espace géographique donné, toute possibilité de choix et de négociation.

L'exemple de l'association d'entraide *Main dans la Main*, est apparu comme une voie ouverte vers la mobilisation et la défense des droits collectifs. L'association a généré une identité commune et a constitué un groupe de pression. Sa courte histoire montre que le contexte socio-politique peut encourager ou non ce type d'initiative²⁰. La pérennité de l'association d'entraide est donc déterminée par sa capacité à surmonter des risques externes et internes à son organisation. Premièrement, la vigilance est requise du fait d'une possible instrumentalisation par les pouvoirs publics et, de sa dépendance financière aux subventions reçues ou espérées découle la limitation de son champ d'action. Deuxièmement le départ toujours possible du leader demeure un risque de dissolution du groupe. Enfin, du fragile équilibre entre anciens Sans Domicile Fixe et ceux qui n'ont pas vécu l'expérience de la rue (en certains cas, des travailleurs sociaux) dépend la préservation de l'unité collective, support symbolique de l'identité de chacun des participants.

La simple existence des associations d'entraide a mis en évidence que le processus de sortie ne peut se réaliser si l'organisation pratique et cognitive de l'expérience sociale de la survie n'est pas à un moment structurée par des interrelations qui invitent les personnes à participer pleinement aux actions, à les négocier pour qu'elles prennent sens dans leur finalité comme au regard de ce qui est vécu au temps présent. L'ensemble des associations caritatives ont amorcé un revirement radical concernant la forme de l'aide : elles ne souhaitent plus agir *pour* les plus démunis mais *avec* eux. Si l'intention est juste, elle devrait conduire à rompre avec ce qui a fondé l'acte charitable : l'inégalité des positions. Or, tant du côté des bénévoles que des travailleurs sociaux, les échanges relationnels se fondent toujours sur l'inégalité et la dissymétrie des places et des positions²¹, si l'on considère les modèles en vigueur, charitable, pédagogique ou médico-juridique. Qu'à travers l'entraide, l'idéal de solidarité se donne à voir, ne doit pas masquer le caractère tout autre des relations au sein de l'assistance. Ici la réciprocité des échanges ne relève pas de l'*Agapè* chrétien – le pur amour désintéressé (Boltanski, 1990) –, ni même, sur le versant laïc, du don et de cette possibilité qui s'ouvre à celui qui reçoit de rendre à son tour. Le diagnostic social peut devenir évaluation et barrer la voie à la réciprocité des points de vue. Le "conflit des interprétations" (Goffman, 1968), s'il ne donne pas lieu à une négociation conduira à des "adaptations secondaires" dans l'enfermement du circuit de secours et d'assistance, obstacle majeur à la sortie.

20 Les études comparatives menées aux États-Unis et aux Pays-Bas concernant le développement des groupes d'intérêt d'usagers de drogue montrent une opposition radicale. Reprenant les travaux de Moore et Wenger, Marie Jauffret conclue qu'aux États-Unis, les usagers de drogue sont opprimés, stigmatisés et criminalisés. C'est parce qu'ils sont "confrontés quotidiennement à la survie et à la clandestinité (qu'ils) sont centrés sur leurs difficultés personnelles, utilisent leur énergie et occupent leur esprit à autre chose qu'à la défense des droits collectifs" (Jauffret, 2000).

21 Même si l'on peut observer l'introduction de l'entraide, si l'on peut dire, à l'intérieur mêmes des associations, l'usager ou le bénéficiaire devenant à son tour bénévole ou salarié de l'aide.

C'est pour une grande part, la structure même de l'assistance et du secours qui organise l'expérience de la carrière et l'ultime processus de la reconversion. La voie de la sortie ne peut être abandonnée à cette part du "personnel" de l'engagement bénévole et professionnel que les anciens SDF ont su reconnaître à chaque fois comme une ouverture possible. Prendre part au cours des actions dans des échanges qui autorisent les négociations et entrer dans des échanges réciproques sont les deux conditions minimales de la sortie du système de la survie. Ce ne sont pas les seules au regard de l'ensemble du processus de reconversion : il est d'autres rencontres et d'autres prises sur le monde en dehors de l'assistance (la famille d'origine et/ou la rencontre amoureuse, les amis de la rue essentiellement), mais si réduites que c'est peut-être dans une vision élargie de l'assistance que peuvent être soutenues des initiatives et promues de nouvelles actions solidaires. Il serait évidemment irresponsable de ne confier qu'aux intermédiaires sociaux toute la charge des faillites structurelles de notre société. Aujourd'hui, rien ne nous permet d'entrevoir dans les nouvelles politiques sociales de l'urgence et dans leur application sur le terrain comment plus de personnes pourraient sortir de la rue. Les solidarités mises à jour dans l'enquête sont situées plus dans les creux des dispositifs que dans les dispositifs eux-mêmes.

Bibliographie

- **Astier Isabelle** (1997), *Revenu minimum et insertion*, Desclée de Brouwer.
- **Becker Howard S.** (1985), *Outsiders, études de sociologie de la déviance*, Éd. Métailié.
- **Becker Howard S.** (1963, 1986), "La mosaïque scientifique", *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, n° 62-63.
- **Bergier Bertrand** (2000), *Les affranchis*, L'Harmattan.
- **Bergier Bertrand** (2000), *Repères pour une restitution des résultats de la recherche en Sciences Sociales*, L'Harmattan, Logiques Sociales.
- **Boltanski Luc** (1990), *L'amour et la justice comme compétences, Trois essais de sociologie de l'action*, Éd. Métailié.
- **Caillé Alain et al.** (2001), "Travailler est-il (bien) naturel ? Le travail après la fin du travail", *Revue du MAUSS*, n° 18, La découverte/M.A.U.S.S.
- **Castel Robert** (1995), *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Fayard.
- **Castel Robert et al.** (1992), *Les sorties de la toxicomanie*, MIRE/GRASS.
- **Colson Daniel** (2001), *Petit lexique philosophique de l'anarchisme, De Proudhon à Deleuze*, Le livre de poche.
- **Chobeaux François** (1996), *Les nomades du vide*, Actes Sud.
- **Declerck Patrick** (1990), "La maison, le clochard et l'utérus", in : *Pauvre et mal logé, les enjeux sociaux de l'habitat* (sous la dir. Dan Ferrand Bechmann), L'Harmattan.
- **Declerck Patrick** (2001), *Les naufragés, Avec les clochards de Paris*, Terre Humaine, Plon.
- **Deleuze Gilles** (1989), *Michel Foucault Philosophe, rencontre internationale, Paris, 9, 10 et 11 janvier 1988*, Seuil.
- **Demazière Didier, Dubar Claude** (1997), *Analyse des entretiens, l'exemple des récits d'insertion*, Nathan.

- **Digneffe Françoise** (1993), "Socialisation et déviance. Les origines de la perspective interactionniste", in : *Marginalités et troubles de la socialisation*, PUF, pp. 223-248.
- **Dubar Claude** (1996), *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Armand Colin.
- **Dubet François** (1987), *La galère, jeunes en survie*, Fayard.
- **Gaboriau Patrick** (1993), *Clochard*, Julliard.
- **Galland Olivier** (1997), *Sociologie de la jeunesse*, PUF.
- **Galland Olivier, Louis Marie-Victoire** (1984), *Jeunes en transit*, Les Éditions ouvrières.
- **Gilbert Muriel** (2001), *L'identité narrative*, Genève, Labor et Fides.
- **Girola Claudia** (1996), "Rencontrer des personnes sans-abri. Une anthropologie réflexive", *Politix*, n° 34, pp. 87-98.
- **Goffman Erving** (1968), *Asile, étude sur les conditions sociales des malades mentaux*, Minuit.
- **Goffman Erving** (1974), *Les rites d'interaction*, Minuit.
- **Halbwachs Maurice** (1925, 1994), *Les cadres sociaux de la mémoire*, Albin Michel.
- **Halbwachs Maurice** (1950, 1997), *La mémoire collective*, Albin Michel.
- **Jauffret Marie** (2000), *L'auto-support des usagers de drogues en France. Groupes d'entraide et groupes d'intérêt*, Documents du groupement de recherche. Psychotropes, Politique et Société, n° 6.
- **Joseph Isaac** (1983), *Réseaux, territoires, carrières, Espaces et vie quotidienne*, Rapport pour le ministère de l'Urbanisme et du Logement.
- **Joseph Isaac** (1994), (sous la dir.), *La rue. Les épreuves de l'exclusion et les métiers de l'insertion*, Plan Urbain.
- **Joseph Isaac** (1998), *Erving Goffman et la microsociologie*, PUF, Philosophie.
- **Joseph Isaac, Proust Joëlle** (1996), (sous la dir.), *La folie dans la place, Raisons Pratiques*, EHESS, n° 7.
- **Lapoujade David** (1997), *William James. Empirisme et pragmatisme*, PUF.
- **Lejeune Philippe** (1975), *Le pacte autobiographique*, Le Seuil, "Poétique".
- **Liegard Fabrice** (1994), *La conquête de la dignité ou comment la richesse vient aux hommes d'Emmaüs*, CRIDA, Commissariat au Plan.
- **Lovell Anne M.** (2001), "Les fictions de soi-même ou les délires identificatoires dans la rue", in : *La maladie mentale en mutation* (Ehrenberg, Lovel, dir.), Éd. Odile Jacob.
- **Martin Jean-Pierre** (2000), *Psychiatrie en ville*, Éd. ERES.

- **Mauger Gérard** (1995), "La situation d'enquête", *Informations sociales*, n° 47, pp. 24-31.
- **Mead Herbert Georges** (1963), *L'esprit, le soi et la société*, PUF.
- **Memmi Dominique** (1996), "L'ascension sociale vue de l'intérieur : les postures de la conquêtes", *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 100 (33-58).
- **Mills Charles Wright** (1997), *L'imagination sociologique*, La découverte/poche, n° 39.
- **Noiriel Gérard** (1997), "Représentation nationale et catégories sociales. L'exemple des réfugiés politiques", *Genèses* 26.
- **Ogien Albert** (1995), *Sociologie de la déviance*, Armand Colin.
- **Passeron Jean-Claude** (1991), *Le raisonnement sociologique, l'espace non poppérien du raisonnement naturel*, Nathan.
- **Pédro Philippe** (1999), *Éthique, droit et dignité de la personne*, Éd. Economica.
- **Peneff Jean** (1990), *La méthode biographique*, Armand Colin.
- **Pepin Hervé, Proton Gérard** (2001), *Nous voulons être utiles !*, Actes Graphiques.
- **Perreal Lydia** (1994), *J'ai vingt ans et je couche dehors*, Jean-Claude Lattès.
- **Pichon Pascale** (1995), *Survivre sans domicile fixe, étude socio-anthropologique des formes du maintien de soi*, thèse de doctorat, Université Lyon II.
- **Pichon Pascale** (2001), "L'avènement de la reconnaissance publique : Je suis SDF", in : *Les noms que l'on se donne* (Étienne Savoie), L'Harmattan.
- **Pichon Pascale** (2001), *Les solidarités du proche*, Éd. Textuel.
- **Pollack Mickaël** (1990), *L'expérience concentrationnaire*, a.m. Métaillé.
- **Pollack Mickaël, Heinich Nathalie** (1986), "Le témoignage", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 62-63.
- **Proust Joëlle** (1996), "Identité personnelle et pathologie de l'action", *Raisons Pratiques*, EHESS, n° 7.
- **Ravon Bertrand, Pichon Pascale, Franguidakis Spyros, Laval Christian** (2000), *Le travail de l'engagement. Rencontres et attachements : une analyse de la solidarité en direction des "personnes en souffrance"*, Rapport MIRE/Fondation de France.
- **Ricoeur Paul** (1983), *Temps et récit, 1, L'intrigue et le récit historique*, Le Seuil.
- **Ricoeur Paul** (1984), *Temps et récit, 2, La configuration dans le récit de fiction*, Le Seuil.
- **Ricoeur Paul** (1985), *Temps et récit, 3, Le temps raconté*, Le Seuil.
- **Ricoeur Paul** (1990), *Soi-même comme un autre*, Le Seuil.
- **Ricoeur Paul** (1992), *Lectures 2, La contrée des philosophes*, Le Seuil.

- **Rostrowski Joëlle** (1998), *La conversion inachevée*, Albin Michel.
- **Schütz Alfred** (1987), *Le chercheur et le quotidien*, Méridiens Klincksieck.
- **Sennet Richard** (2000), *Le travail sans qualités*, Albin Michel.
- **Simmel Georg** (1989), *Philosophie de la modernité*, Éd Payot.
- **Simmel Georg** (1908, 1998), *Les pauvres*, PUF.
- **Snow A. David, Machalek Richard** (1984), "The sociology of conversion", *Annual Review of Sociology*, pp. 167-190.
- **Strauss Anselm** (1992), *Miroirs et masques, Une introduction à l'interactionnisme*, Éd. Métailié.
- **Strauss Anselm** (1985), *La trame de la négociation, sociologie qualitative et interactionnisme*, Logiques Sociales, L'Harmattan.
- **Suaud Charles** (1978), *La vocation, conversion et reconversion des prêtres ruraux*, Minuit.
- **Tap Pierre, Malewska-Peyre Hanna** (1993), (sous la dir.), *Marginalités et troubles de la socialisation*, PUF.
- **Tanguy Lucie** (1999), "Reconversion industrielle et conversion culturelle dans un bassin minier de Lorraine au milieu des années 1960", *Sociétés contemporaines*, n° 35.
- **Vexliard Alexandre** (1957), *Le clochard. Étude de psychologie sociale*, Desclée de Brouwer.

Les SDF : sortir de la rue

Discontinuités biographiques et travail de la reconversion

Comment sortir d'une carrière de survie ? Comment se dégager des routines de la vie au jour le jour et de l'enfermement dans le circuit de l'aide ?

Les récits recueillis auprès d'anciens sdf montrent combien la signification de la carrière se livre a posteriori : rite de passage voire expérience formatrice, temps de la conversion ou de la reconquête de soi. Ces fictions narratives réinscrivent cette succession d'épreuves dans le cours de la vie toute entière. Au sein de chaque carrière se dévoilent les appuis et les prises nécessaires à l'inscription dans des mondes sociaux autres que celui des « collègues » et de l'assistance. Rencontres significatives, reconnaissance des acquis de l'expérience, inscription dans des dispositifs de la vie sociale concourent à restaurer le sentiment de dignité.

In fine, la sortie peut être comparée à une reconversion soutenue par la revendication d'une nouvelle place sociale. Les sentiments de l'utilité par le travail et de la sécurité ontologique du « chez soi » se complètent et autorisent l'engagement dans une plus grande diversité d'échanges sociaux : c'est une puissance à agir qui est reconquise.

Le plan | urbanisme | construction | architecture | PUCA depuis sa création en 1998, développe à la fois des programmes de recherche incitative, des actions d'expérimentation et apporte son soutien à l'innovation et à la valorisation scientifique et technique dans les domaines de l'aménagement des territoires, de l'habitat, de la construction et de la conception architecturale et urbaine. Organisé selon quatre grands départements de capitalisation des connaissances : **Sociétés urbaines et habitat** traite des politiques urbaines dans leurs fondements socio-économiques ; **Territoires et aménagement** s'intéresse aux enjeux du développement urbain durable et de la planification ; **Villes et architecture** répond aux enjeux de qualité des réalisations architecturales et urbaines ; **Technologies et construction** couvre les champs de l'innovation dans le domaine du bâtiment ; le PUCA développe une recherche finalisée autour de plusieurs programmes : La ville pour tous | Se loger, habiter | Organiser les territoires | Le renouvellement urbain | Le futur de l'habitat | Innover pour construire durable | Énergie dans le bâtiment : PREBAT ; et d'ateliers thématiques assurant des transversalités entre programmes sous forme de rencontres entre chercheurs et acteurs, décideurs publics ou représentants des milieux professionnels, ainsi que des programmes d'appui : • actions régionales pour lesquelles le PUCA a suscité l'émergence de pôles régionaux d'échange sur le développement et l'aménagement des territoires • actions internationales dont Europan, programme européen de concours d'idées entre jeunes architectes • actions vers les professionnels • actions de valorisation et de diffusion-communication des résultats de ses travaux.



Liberté • Égalité • Fraternité

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ministère
de l'Emploi,
de la Cohésion
sociale et
du Logement

ministère
des Transports
de l'Équipement
du Tourisme
et de la Mer

Direction générale
de l'urbanisme
de l'habitat
et de la construc-

plan urbanisme construction architecture

► Sociétés urbaines et habitat

La ville pour tous

Cultures urbaines et espaces publics
Défis de la citoyenneté urbaine
Emploi, insertion, discriminations
Mobilités et territoires urbains
Polarisation sociale de l'urbain et services publi
Rénovation urbaine et mixité sociale
Se loger, habiter
Accès au logement
Habitat et vie urbaine
Patrimoine et retraites
Socio-économie de l'habitat
Trajectoires résidentielles
L'Europe et la recherche urbaine

► Territoires et aménagement

Organiser les territoires
Organisation de l'espace urbain
et dynamiques économiques
Politiques territoriales et développement durab
Plate-forme internationale d'échanges
sur les territoires
Ville et aménagement
Le renouvellement urbain
Démolition et recomposition des quartiers
Insécurité et violences urbaines
Renouvellement urbain et environnement
Rénovation urbaine et stationnement

► Villes et architecture

Le futur de l'habitat
Activités d'experts et coopérations
interprofessionnelles
Échelle et temporalités des projets urbains
Futur de l'habitat
Habitat pluriel : densité, urbanité, intimité
Innovations urbaines
Maison individuelle, architecture, urbanité
Métiers de la maîtrise d'ouvrage
et de la maîtrise d'œuvre
Quartiers durables

► Technologies et construction

Innover pour construire durable
Chantiers rapides CQFD
Nouvelles technologies et construction
Observatoire de la démarche HQE
Palmarès de l'innovation
Villas urbaines durables
Énergie dans le bâtiment : PREBAT
Bâtiment 2010
Concevoir et construire pour l'existant

www.urbanisme.equipement.gouv.fr/puca

ISBN 2 11 085668.



9 782110 856685